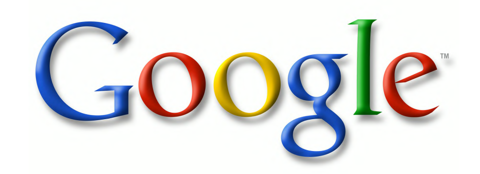
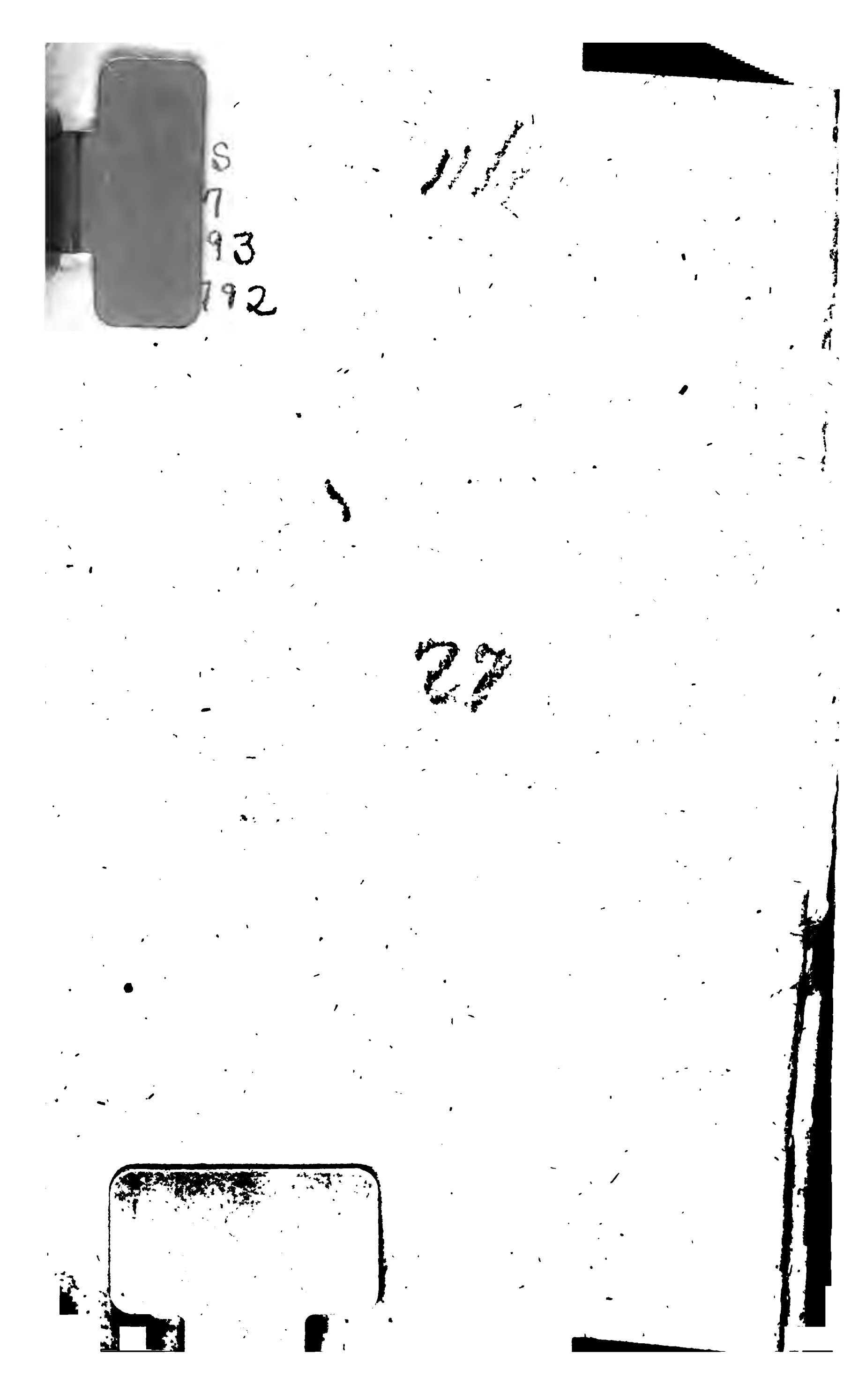




VOYAGE
EN SYRIE
ET
EN ÉGYPTE,

PENDANT LES ANNÉES

1783, 1784 ET 1785,

Avec deux Cartes géographiques.

PAR M. C—F VOLNEY.

NOUVELLE ÉDITION.

J'ai pensé que le genre des voyages appartenoit à l'Histoire, & non aux Romans. *Préface, page v.*

TOME PREMIER.

1792.

PREFACE.

Octobre 1786.

Il y a cinq ans qu'étant assez jeune encore, l'événement d'une petite succession me rendit maître d'une somme d'argent: l'embarras fut de l'employer. Parmi mes amis, les uns vouloient que je jouisse du fonds; les autres me conseilloient de m'en faire des rentes. Je fis mes réflexions, & je jugeai cette somme trop foible pour ajouter sensiblement à mon revenu, & trop forte pour être dissipée en dépenses frivoles. Des circonstances heureuses avoient habitué ma jeunesse à l'étude; j'avois pris le goût, la passion même de l'instruction; mon fonds me parut un moyen nouveau de satisfaire ce goût, & d'ouvrir une plus grande carriere à mon éducation. J'avois lu & entendu répéter que de tous les moyens d'orner l'esprit & de former le jugement, le plus efficace étoit de voyager: j'arrêtai le plan d'un voyage. Le théâtre me restoit à choisir: je le voulois nouveau, ou du moins brillant. Mon pays & les Etats voisins me parurent trop connus, ou trop faciles à connoître: l'Amérique naissante & les Sauvages me tentoient; d'autres idées me déciderent pour l'Asie; la Syrie sur-tout & l'Egypte, sous le double rapport de ce qu'elles furent jadis, & de ce qu'elles sont aujourd'hui, me parurent un champ propre aux observations politiques & morales dont je voulois m'occuper. » C'est en ces contrées, me dis-je, que sont nées la plupart des opinions » qui nous gouvernent; c'est de là que sont sorties ces » idées religieuses qui ont influé si puissamment sur notre » morale publique & particuliere, sur nos loix, sur tout » notre état social. Il est donc intéressant de connoître les » lieux où ces idées prirent naissance, les usages & les » mœurs dont elles se composerent, l'esprit & le caractere des Nations qui les ont consacrées. Il est intéressant » d'examiner jusqu'à quel point cet esprit, ces mœurs, » ces usages, se sont altérés ou conservés; de rechercher » quelles ont pu être les influences du climat, les effets du » gouvernement, les causes des habitudes; en un mot, » de juger par l'état présent, quel fut l'état des tems » passés. »

D'autre part, considérant les circonstances politiques où l'Empire Turk se trouve depuis vingt ans, & méditant sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, ce me parut un objet piquant de curiosité, de prendre des notions exactes de son régime intérieur, pour en déduire ses forces & ses ressources. C'est dans ces vues que je partis, vers la fin de 1782, pour me rendre en Egypte. Après un séjour de sept mois au Kaire, *trouvant trop d'obstacles à parcourir l'intérieur du pays, & trop peu de secours pour apprendre la langue arabe, je résolus de passer en Syrie. L'état moins orageux de cette province a mieux répondu à mes intentions : huit mois de résidence chez les Druzes, dans un couvent Arabe, m'ont rendu la langue familiere ; j'en ai retiré l'avantage de parcourir librement la Syrie dans toute sa longueur pendant une année entiere. De retour en France après une absence totale de près de trois ans, j'ai cru que mes recherches pouvoient avoir quelqu'utilité, & je me suis décidé à publier des observations sur l'état présent de la* Syrie *&* de l'Egypte ; *je m'y suis enhardi sur-tout par la raison que des voyages en ces contrées étant difficiles, l'on n'en a que des relations rares, & des notions imparfaites. La plupart des Voyageurs se sont occupés de recherches d'antiquités, plutôt que de l'état moderne ; presque tous, parcourant le pays à la hâte, ont manqué de deux grands moyens de le connoître, le tems & l'usage de la langue! Sans la langue, l'on ne sauroit apprécier le génie & le caractere d'une nation : la traduction des interpretes n'a jamais l'effet d'un entretien direct. Sans le tems, l'on ne peut juger sainement ; car le premier aspect des objets nouveaux nous étonne, & jette le désordre dans notre esprit ; il faut attendre que le premier tumulte soit calmé, & il faut revenir plus d'une fois à l'observation, pour s'assurer de sa justesse. Bien voir est un art qui veut plus d'exercice que l'on ne pense.*

A mon retour en France, j'ai trouvé qu'un Voyageur récent m'avoit prévenu sur l'Egypte, par un premier volume de Lettres ; *depuis ce tems, il en a publié deux autres : mais comme le champ est vaste & riche, il reste encore des parties neuves où l'on peut moissonner ; & peut-être sur les objets déjà connus, ne sera-t-on pas fâché d'entendre deux témoins.*

La Syrie, sans être moins intéressante que l'Egypte, est un sujet plus neuf à traiter. Ce qu'en ont écrit quelques Voyageurs, a vieilli, & n'est qu'incomplet. Je m'étois d'abord prescrit de ne parler que de ce que j'y ai vu par moi-même; mais desirant, pour la satisfaction des lecteurs, compléter le tableau de cette province, je n'ai pas cru devoir me priver d'observations étrangeres, lorsque j'ai pu, par analogie, compter sur leur véracité.

Dans ma relation, j'ai tâché de conserver l'esprit que j'ai porté dans l'examen des faits; c'est-à-dire, un amour impartial de la vérité. Je me suis interdit tout tableau d'imagination, quoique je n'ignore pas les avantages de l'illusion auprès de la plupart des lecteurs; mais j'ai pensé que le genre des Voyages appartenoit à l'Histoire, & non aux Romans. Je n'ai donc point représenté les pays plus beaux qu'ils ne m'ont paru: je n'ai peint les hommes meilleurs ou plus méchans que je ne les ai vus; & j'ai peut-être été propre à les voir tels qu'ils sont, puisque je n'ai reçu d'eux ni bienfaits ni outrages.

Quant à la forme de cet Ouvrage, je n'ai point suivi la méthode ordinaire des relations, quoique peut être la plus simple. J'ai rejetté, comme trop longs, l'ordre & les détails itinéraires, ainsi que les aventures personnelles; je n'ai traité que par tableaux généraux, parce qu'ils rassemblent plus de faits & d'idées, & que dans la foule des livres qui se succedent, il me paroît important d'économiser le tems des lecteurs. Pour rendre plus clair ce que je dis du local de l'Egypte & de la Syrie, j'y ai joint les Cartes géographiques de ces deux Provinces. Celle de l'Egypte pour le Delta & le Désert du Sinaï, a été dressée sur les observations astronomiques de M. Niébuhr, Voyageur du Roi de Danemarck en 1761 · ce sont les plus récentes & les plus exactes que l'on ait publiées. Ce même Voyageur m'a fourni des secours pour la carte de Syrie, que j'ai complettée sur celle de Danville, & sur mon Itinéraire. La Table qui suit va rendre compte du plan & des matieres de cet Ouvrage.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

Etat physique de l'Egygte.

DEUXIEME PARTIE.

Etat politique de l'Egypte.

TROISIEME PARTIE.

Etat physique de la Syrie.

QUATRIEME PARTIE.

Etat politique de la Syrie.

Fin de la table du premier volume.



ÉTAT PHYSIQUE
DE
L'ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Egypte en général, & de la Ville d'Alexandrie.

C'EST en vain que l'on ſe prépare, par la lecture des livres, au ſpectacle des uſages & des mœurs des nations; il y aura toujours loin de l'effet des récits ſur l'eſprit, à celui des objets ſur les ſens. Les images tracées par des ſons n'ont point aſſez de correction dans le deſſin, ni de vivacité dans le coloris; leurs tableaux conſervent quelque choſe de nébuleux, qui ne laiſſe qu'une empreinte fugitive & prompte à s'effacer. Nous l'éprouvons ſur tout, ſi les objets que l'on veut nous peindre nous ſont étrangers; car l'imagination ne trouvant pas alors de termes de comparaiſon tout formés, elle eſt obligée de raſſembler des membres épars pour en compoſer des corps nouveaux; & dans ce travail preſcrit vaguement & fait à la hâte, il eſt difficile qu'elle ne confonde pas les traits & n'altere pas les formes. Doit-on s'étonner ſi, venant enſuite à voir les modeles, elle n'y reconnoît pas les copies qu'elle s'en eſt tracées, & ſi elle en reçoit des impreſſions qui ont tout le caractere de la nouveauté?

Tel eſt le cas d'un Européen qui arrive, tranſporté par mer, en Turquie. Vainement a-t-il lu les hiſtoires & les relations; vainement, ſur leurs deſcriptions, a-t-il eſſayé de ſe peindre l'aſpect des terrains, l'ordre des villes, les vêtemens, les manieres des habitans : il eſt neuf à tous ces objets. Leur variété l'éblouit; ce qu'il en avoit penſé ſe diſſout & s'échappe, & il reſte livré aux ſentimens de la ſurpriſe & de l'admiration.

Parmi les lieux propres à produire ce double effet, il en eſt peu qui réuniſſent autant de moyens qu'Alexandrie en Egypte. Le nom de cette ville, qui rappelle le génie d'un homme ſi étonnant; le nom du pays, qui tient à tant de faits & d'idées; l'aſpect du lieu, qui préſente un tableau ſi pittoreſque; ces palmiers qui s'élevent en paraſol; ces maiſons à terraſſe qui ſemblent dépourvues de toit; ces fleches grêles des minarets, qui portent une baluſtrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il eſt dans un autre monde. Deſcend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'aſſaille par tous ſes ſens; c'eſt une langue dont les ſons barbares & l'accent âcre & guttural effrayent ſon oreille; ce ſont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractere étrange. Au lieu de nos viſages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coëffures triangulaires, & de nos habits courts & ſerrés, il regarde avec ſurpriſe ces viſages brûlés, armés de barbe & de mouſtaches; cet amas d'étoffe roulée en plis ſur une tête raſe; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; & ces pipes de ſix pieds, & ces longs chapelets dont toutes les mains ſont garnies; & ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des ſacs de cuir; & ces ânes ſellés & bridés, qui tranſportent légérement leur cavalier en pantoufles; & ce marché mal fourni de dattes & de petits pains ronds & plats; & cette foule immonde de chiens errans dans les rues; & ces eſpeces de fantômes ambulans qui,

ſous une draperie d'une ſeule piece, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ſes ſens, ſon eſprit eſt nul pour la réflexion; ce n'eſt qu'après être arrivé au gîte ſi deſiré, quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il conſidere avec réflexion ces rues étroites & ſans pavé, ces maiſons baſſes & dont les jours rares ſont maſqués de treillages, ce peuple maigre & noirâtre qui marche nus pieds, & n'a pour tout vêtement qu'une chemiſe bleue ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de miſere qu'il voit ſur les hommes, & le myſtere qui enveloppe les maiſons, lui font ſoupçonner la rapacité de la violence, & la défiance de l'eſclavage. Mais un ſpectacle qui bientôt attire toute ſon attention, ce ſont les vaſtes ruines qu'il apperçoit du côté de terre. Dans nos contrées, les ruines ſont un objet de curioſité : à peine trouve-t-on, aux lieux écartés, quelque vieux château, dont le délabrement annonce plutôt la déſertion du maître, que la miſere du lieu. Dans Alexandrie, au contraire, à peine ſort-on de la Ville-Neuve dans le Continent, que l'on eſt frappé de l'aſpect d'un vaſte terrain tout couvert de ruines. Pendant deux jours de marche, on ſuit une double ligne de murs & de tours, qui formoient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre eſt couverte des débris de leurs ſommets; des pans entiers ſont écroulés; les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, & les pierres rongées & défigurées par le ſalpêtre. On parcourt un vaſte intérieur ſillonné de fouilles, percé de puits, diſtribué par des murs à demi enfouis, ſemé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals (1), & où l'on ne trouve de vivant, que des chacals, des éperviers & des hibous. Les habitans, accoutumés à ce ſpectacle, n'en reçoivent aucune impreſſion; mais

(1) *Vulgò* Raquette, arbre à cochenille.

l'étranger, en qui les souvenirs qu'il rappelle, s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une émotion qui souvent passe jusqu'aux larmes, & qui donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache autant le cœur que leur majesté éleve l'ame.

Je ne répéterai point les descriptions faites par tous les voyageurs, des antiquités remarquables d'Alexandrie. On trouve dans Norden, Pocoke, Niebuhr, & dans des Lettres que vient de publier M. Savary, tous les détails sur les bains de Cléopâtre, sur ses deux obélisques, sur les catacombes, les cîternes, & sur la colonne mal appellée de Pompée (1). Ces noms ont de la majesté; mais les objets vus en original, perdent de l'illusion des gravures. La seule colonne, par la hardiesse de son élévation, par le volume de sa circonférence, & par la solitude qui l'environne, imprime un vrai sentiment de respect & d'admiration.

Dans son état moderne, Alexandrie est l'entrepôt d'un commerce assez considérable. Elle est la porte de toutes les denrées qui sortent de l'Egypte vers la Méditerranée, les riz de Damiât exceptés. Les Européens y ont des comptoirs, où des facteurs traitent de nos marchandises par échanges. On y trouve toujours des vaisseaux de Marseille, de Livourne, de Venise, de Raguse, & des états du Grand-Seigneur; mais l'hivernage y est dangereux. Le port neuf, le seul où l'on reçoive les Européens, s'est tellement rempli de sable, que dans les tempêtes les vaisseaux frappent le fond avec la quille; de plus, ce fond étant de roche, les ca-

(1) On devroit l'appeller désormais colonne de Sévere, puisque M. Savary a prouvé qu'elle appartient à cet Empereur. Les voyageurs varient sur les proportions de cette colonne; mais le calcul le plus suivi à Alexandrie, porte la hauteur du fût, y compris le chapiteau, à 96 pieds, & la circonférence à 28 pieds 3 pouces.

bles des ancres sont bientôt coupés par le frottement, & alors un premier vaisseau chassé sur un second, le pousse sur un troisieme, & de l'un à l'autre ils se perdent tous. On en eut un exemple funeste, il y a seize à dix-huit ans; quarante-deux vaisseaux furent brisés contre le môle, dans un coup de vent du nord-ouest; & depuis cette époque, on a de tems à autre essuyé des pertes de quatorze, de huit, de six, &c. Le port vieux, dont l'entrée est couverte par la bande de terre appellée Cap des Figues (1), n'est pas sujet à ce désastre, mais les Turks n'y reçoivent que des bâtimens Musulmans. Pourquoi, dira-t-on en Europe, ne réparent-ils pas le port neuf? C'est qu'en Turkie, l'on détruit sans jamais réparer. On détruira aussi le port vieux, où l'on jette depuis deux cents ans le lest des bâtimens. L'esprit Turk est de ruiner les travaux du passé & l'espoir de l'avenir; parce que dans la barbarie d'un despotisme ignorant, il n'y a point de lendemain.

Considérée comme ville de guerre, Alexandrie n'est rien. On n'y voit aucun ouvrage de fortification; le *phare* même avec ses hautes tours, n'en est pas un. Il n'a pas quatre canons en état, & pas un canonnier qui sache pointer. Les cinq cents Janissaires qui doivent former sa garnison, réduits à moitié, sont des ouvriers qui ne savent que fumer la pipe. Les Turks sont heureux que les *Francs* soient intéressés à ménager cette ville. Une frégate de Malte ou de Russie suffiroit pour la mettre en cendres; mais cette conquête seroit inutile. Un étranger ne pourroit s'y maintenir, parce que le terrain est sans eau. Il faut la tirer du Nil par un *Kalidi*, ou un canal de douze lieues, qui l'amene chaque année lors de l'inondation. Elle remplit les souterrains ou citernes creusées sous l'ancienne ville, & cette provision doit durer jusqu'à l'année suivante.

(1) Ras el-tin: prononcez *tîne*.

L'on sent que si un étranger vouloit s'y établir, le canal lui seroit fermé.

C'est par ce canal seulement qu'Alexandrie tient à l'Egypte; car par sa position hors du Delta, & par la nature de son sol, elle appartient réellement au désert d'Afrique; ses environs sont une campagne de sable, plate, stérile, sans arbres, sans maisons, où l'on ne trouve que la plante (1) qui donne la soude, & une ligne de palmiers qui suit la trace des eaux du Nil par le *Kalidi*.

Ce n'est qu'à Rosette, appellée dans le pays *Rachid*, que l'on entre vraiment en Egypte: là, l'on quitte les sables qui sont l'attribut de l'Afrique, pour entrer sur un terreau noir, gras & léger, qui fait le caractere distinctif de l'Egypte; alors, aussi pour la premiere fois, on voit les eaux de ce Nil si fameux: son lit, encaissé dans deux rives à pic, ressemble assez bien à la Seine entre Auteuil & Passy. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les limoniers, les orangers, les bananiers, les pêchers & d'autres arbres, donnent par leur verdure perpétuelle, un agrément à Rosette, qui tire sur-tout son illusion du contraste d'Alexandrie, & de la mer que l'on quitte. Ce que l'on rencontre de-là au Kaire, est encore propre à la fortifier.

Dans ce voyage, qui se fait en remontant par le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat & des productions de ce pays si célebre. Rien n'imite mieux son aspect, que les marais de la basse Loire, ou les plaines de la Flandre; mais il faut en supprimer la foule des maisons de campagne & des arbres, & y substituer quelques bois clairs de palmiers & de sycomores, & quelques villages de terre sur des élevations factices. Tout ce terrain est d'un niveau si

---

(1) En Arabe *el-qali*, dont on a fait le nom du sel-al-kali.

égal & si bas, que lorsqu'on arrive par mer, on n'est pas à trois lieues de la côte, au moment que l'on découvre à l'horison les palmiers & le sable qui les porte; de-là, en remontant le fleuve, on s'éleve par une pente si douce, qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure. Quant au tableau de la campagne, il varie peu; ce sont toujours des palmiers isolés ou réunis, plus rares à mesure que l'on s'avance; des villages bâtis en terre & d'un aspect ruiné : une plaine sans bornes, qui selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure ou un champ de poussiere; de toutes parts, un horison lointain & vaporeux, où les yeux se fatiguent & s'ennuient : enfin, vers la jonction des deux bras du fleuve, l'on commence à découvrir dans l'est les montagnes du Kaire, & dans le sud tirant vers l'ouest, trois masses isolées que l'on reconnoit, à leur forme angulaire, pour les pyramides. De ce moment l'on entre dans une vallée qui remonte au midi, entre deux chaînes de hauteurs paralleles. Celle d'orient qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, mérite le nom de montagne par son élévation brusque, & celui de désert par son aspect nu & sauvage; mais celle du couchant n'est qu'une crête de rocher couvert de sable, que l'on a bien définie en l'appellant digue ou chaussée naturelle. Pour se peindre en deux mots l'Egypte, que l'on se représente d'un côté une mer étroite & des rochers; de l'autre, d'immenses plaines de sable, & au milieu, un fleuve coulant dans une vallée longue de cent cinquante lieues, large de trois à sept, lequel parvenu à trente lieues de la mer, se divise en deux branches, dont les rameaux s'égarent sur un terrain libre d'obstacles, & presque sans pente.

Le goût de l'histoire naturelle, ce goût si répandu à l'honneur du siecle, demandera sans doute des détails sur la nature du sol & des minéraux de ce grand terrain.

Mais malheureusement la maniere dont on y voyage, est peu propre à satisfaire sur cette partie. Il n'en est pas de la Turkie comme de l'Europe; chez nous, les voyages sont des promenades agréables; là, ils sont des travaux pénibles & dangereux. Ils sont tels sur-tout pour les Européens, qu'un peuple superstitieux s'opiniâtre à regarder comme des sorciers, qui viennent enlever par magie des trésors gardés sous les ruines par des Génies. Cette opinion ridicule, mais enracinée, jointe à l'état de guerre & de trouble habituel, ôte toute sûreté & s'oppose à toute découverte. On ne peut s'écarter seul dans les terres; on ne peut pas même s'y faire accompagner. On est donc borné aux rivages du fleuve, & cette marche n'apprend rien de neuf. Ce n'est qu'en rassemblant ce qu'on a vu par soi-même & ce que d'autres ont observé, que l'on peut acquérir quelques idées générales. D'après un pareil travail, on est porté à établir que la charpente de l'Egypte entiere, depuis *Asouan* (ancienne Syêne) jusqu'à la Méditerranée, est un lit de pierre calcaire, blanchâtre & peu dure, tenant des coquillages dont les analogues se trouvent dans les deux mers voisines (1). Elle a cette qualité dans les pyramides, & dans le rocher Libyque qui les supporte. On la retrouve la même dans les citernes, dans les catacombes d'Alexandrie, & dans les écueils de la côte où elle se prolonge. On la retrouve encore dans la montagne de l'est, à la hauteur du Kaire, & les matériaux de cette ville en sont composés. Enfin, cette même pierre calcaire qui forme les immenses carrieres qui s'étendent de *Saouâdi* à *Manfaloût*, dans un espace de plus de vingt-cinq lieues, selon le témoignage de Siccard. Ce missionnaire nous apprend aussi que l'on

(1) Ces coquillages sont sur-tout des hérissons, des volutes, des bivalves, & une espece en forme de lentilles. Voyez le Docteur Shaw, *Voyage au Levant*.

trouve des marbres dans la vallée des *Chariots* au pied des montagnes qui bordent la mer Rouge, & dans les montagnes au nord-est d'*Assouan*. Entre cette ville & la cataracte, sont les principales carrieres de granit rouge; mais il doit en exister d'autres plus bas, puisque sur la rive opposée de la mer rouge, les montagnes d'Oreb, de Sinaï, & leurs dépendances, à deux journées vers le nord, en sont formées (1). Non loin d'*Assouan*, vers le nord-est, est une carriere de pierre serpentine, employée brute par les habitans à faire des vases qui vont au feu. Dans la même ligne, sur la mer Rouge, était jadis une mine d'émeraudes dont on a perdu la trace. Le cuivre est le seul métal dont les anciens ayent fait mention pour ces contrées. La route de Suez est le local où l'on trouve le plus de cailloux dits d'Egypte, quoique le fond soit une pierre calcaire, dure & sonnante : c'est aussi là qu'on a recueilli des pierres que leur forme a fait prendre pour du bois pétrifié. En effet, il ressemble à des buches taillées en biseau par les bouts, & il est percé de petits trous que l'on prendroit volontiers pour des trachées; mais le hasard, en m'offrant une veine considérable de cette espece, dans la route des Arabes Haouatât (2), m'a prouvé que c'étoit un vrai minéral (3).

Des objets plus intéressans sont les deux lacs de natron, décrits par le même Siccard; ils sont situés dans le désert de *Chaïat* ou de St-Macaire, à l'ouest du Delta. Leur lit est une espece de fosse naturelle, de trois à quatre lieues de long, sur un quart de large; le fond en est solide & pierreux. Il est sec pendant neuf mois de l'année; mais en hiver il transsude de la terre une eau

---

(1) Celui-là est gris, tâché de noir, & quelquefois de rouge.

(2) Chaque tribu a ses routes particulieres, pour éviter les disputes.

(3) D'ailleurs il n'existe pas dix arbres dans ce désert; & il paroît incapable d'en produire.

d'un rouge violet, qui remplit le lac à cinq ou six pieds de hauteur; le retour des chaleurs la faisant évaporer, il reste une couche de sel épaisse de deux pieds, & très-dure, que l'on détache à coups de barre de fer. On en retire jusqu'à 36,000 quintaux par an. Ce phénomene, qui indique un sol imprégné de sel, est répété dans toute l'Egypte. Par-tout où l'on creuse, on trouve de l'eau saumâtre, contenant du natron, du sel marin & un peu de nitre. Lors même qu'on inonde les jardins pour les arroser, on voit après l'évaporation & l'absorption de l'eau, le sel effleurir à la surface de la terre, & ce sol, comme tout le continent de l'Afrique & de l'Arabie, semble être de sel, ou le former.

Au milieu de ces minéraux de diverses qualités, au milieu de ce sable fin & rougeâtre propre à l'Afrique, la terre de la vallée du Nil se présente avec des attributs qui en font une classe distincte. Sa couleur noirâtre, sa qualité argilleuse & liante; tout annonce son origine étrangère; & en effet, c'est le fleuve qui l'apporte du sein de l'Abyssinie: l'on diroit que la nature s'est plu à former par art une isle habitable dans une contrée à qui elle avoit tout refusé. Sans ce limon gras & léger, jamais l'Egypte n'eût rien produit; lui seul semble contenir les germes de la végétation & de la fécondité, encore ne les doit-il qu'au fleuve qui le dépose.

CHAPITRE II.

Du Nil, & de l'extention du Delta.

TOUTE l'existence physique & politique de l'Egypte dépend du Nil: lui seul subvient à ce premier besoin des êtres organisés, le besoin de l'eau, si fréquemment senti dans les climats chauds, si vivement irrité par la

privation de cet élément. Le Nil seul, sans le secours d'un ciel avare de pluie, porte par-tout l'aliment de la végétation; par un séjour de trois mois sur la terre, il l'imbibe d'une somme d'eau capable de lui suffire le reste de l'année. Sans son débordement, on ne pourroit cultiver qu'un terrain très-borné, & avec des soins très-dispendieux; & l'on a raison de dire qu'il est la mesure de l'abondance, de la prospérité, de la vie. Si le Portugais Albukerque eût-pu exécuter son projet de le dériver de l'Ethiopie dans la mer Rouge, cette contrée si riche ne seroit qu'un désert aussi sauvage que les solitudes qui l'environnent. A voir l'usage que l'homme fait de ses forces, doit-on reprocher à la nature de ne lui en avoir pas accordé davantage?

C'est donc à juste titre que les Egyptiens ont eu dans tous les tems, & conservent même de nos jours, un respect religieux pour le Nil (1); mais il faut pardonner à un Européen, si, lorsqu'il les entend vanter la beauté de ses eaux, il sourit de leur ignorance. Jamais ces eaux troubles & fangeuses n'auront pour lui le charme des claires fontaines & des ruisseaux limpides; jamais, à moins d'un sentiment exalté par la privation, le corps d'une Egyptienne, hâlé & ruisselant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera les Naïades sortant du bain. Six mois de l'année l'eau du fleuve est si bourbeuse, qu'il faut la faire déposer pour la boire (2): pendant

(1) Ils l'appellent *saint*, *béni*, *sacré*; & lors des nouvelles eaux, c'est-à-dire, de l'ouverture des canaux, on voit les meres plonger les enfans dans le courant, avec le préjugé que ces eaux ont une vertu purifiante & divine, telle que la supposerent les anciens à tous les fleuves.

(2) On se sert, pour cet effet, d'amandes ameres, dont on frotte le vase, & alors elle est réellement légere & bonne. Mais il n'y a que la soif, ou la prévention, qui puisse la mettre au-dessus de nos fontaines & de nos grandes rivieres, telles que la Seine & la Loire.

les trois qui précedent l'inondation, réduite à une petite profondeur, elle s'échauffe dans son lit, devient verdâtre, fétide & remplie de vers; & il faut recourir à celle que l'on a reçue & conservée dans les cîternes. Dans toutes les saisons, les gens délicats ont soin de la parfumer. Au reste, l'on ne fait en aucun pays un aussi grand usage d'eau. Dans les maisons, dans les rues, par-tout, le premier objet qui se présente est un vase d'eau, & le premier mouvement d'un Egyptien est de le saisir & d'en boire un grand trait qui n'incommode point, graces à l'extrême transpiration. Ces vases qui sont de terre cuite non vernissée, laissent filtrer l'eau au point qu'ils se vident en quelques heures. L'objet que l'on se propose par ce mécanisme, est d'entretenir l'eau bien fraîche: & l'on y parvient d'autant mieux qu'on l'expose à un courant d'air plus vif. Dans quelques lieux de la Syrie l'on boit l'eau qui a transsudé: mais en Egypte l'on boit celle qui reste dans le vase.

Depuis quelques années l'action du Nil sur le terrain de l'Egypte est devenue un problême qui partage les Savans & les naturalistes. En considérant la quantité de limon que le fleuve dépose, & en rapprochant les témoignages des anciens, les observations des modernes, plusieurs pensent que le Delta a pris un accroissement considérable tant en élévation qu'en étendue. M. Savary vient de donner plus de poids à cette opinion, dans les lettres qu'il a publiées sur l'Egypte; mais comme les faits & les autorités qu'il allegue me donnent des résultats différens des siens, je crois devoir porter nos contradictions au tribunal du public. La discussion en devient d'autant plus nécessaire que ce voyageur ayant demeuré deux ans sur les lieux, son témoignage ne tarderoit pas de passer en loi: établissons les questions & traitons d'abord de l'aggrandissement du Delta.

Un historien Grec, qui a dit sur l'Egypte ancienne presque tout ce que nous en savons, & ce que chaque jour constate, Hérodote d'Halicarnasse écrivoit, il y avoit vingt-deux siecles :

„ L'Egypte, où abordent les Grecs (le Delta), est
„ une terre acquise ; un don du fleuve, ainsi que tout
„ pays marécageux qui s'étend en remontant jusqu'à
„ trois jours de navigation (1). „

Les raisons qu'il allegue de cette assertion, prouvent qu'il ne la fondoit pas sur des préjugés. „ En effet, ajou-
„ te-t-il, le terrain de l'Egypte, qui est un limon noir
„ & gras, différe absolument, & du sol de l'Afrique,
„ qui est sable rouge, & de celui de l'Arabie, qui est
„ argileux & rocailleux... Ce limon est apporté de l'E-
„ thiopie par le Nil... & les coquillages que l'on trou-
„ ve dans le désert, prouvent assez que jadis la mer
„ s'étendoit plus avant dans les terres. „

En reconnoissant cet empiétement du fleuve si conforme à la nature, Hérodote n'en a pas déterminé les proportions. M. Savary a cru pouvoir le suppléer : examinons son raisonnement.

En croissant en hauteur, „ l'Egypte (2) s'est aussi
„ augmentée en longueur ; entre plusieurs faits que
„ l'histoire présente, j'en choisirai un seul. Sous le regne
„ de Psammétique, les Miléfiens aborderent avec tren-
„ te vaisseaux à l'embouchure Bolbitine, aujourd'hui
„ celle de Rosette, & s'y fortifierent. Ils bâtirent une
„ ville qu'ils nommerent *Metelis*, (*Strabo* lib 17.) :
„ c'est la même que *Faoué*, qui, dans les vocabulaires
„ Coptes, a conservé le nom de *Messil*. Cette ville,
„ autrefois port de mer, s'en trouve actuellement éloi-
„ gnée de neuf lieues : c'est l'espace dont le Delta s'est
„ prolongé depuis Psammétique jusqu'à nous. „

(1) Herod. lib. II. p 105. edit. Wesling, *in-fol.*

(2) Lettres sur l'Egypte, tom. prem. p. 16.

Rien de si précis au premier aspect que ce raisonnement; mais en recourant à l'original, dont M. Savary s'autorise, on trouve que le fait principal manque. Voici le texte de Strabon, traduit à la lettre (1):

„ Après l'embouchure Bolbitine, est un cap sablon-
„ neux & bas, appellé *la corne de l'Agneau*, lequel s'é-
„ tend assez loin (en mer); puis vient la *Guérite de*
„ *Persée & le mur des Miléfiens :* car les Miléfiens, au
„ tems de Kyaxares, Roi des Mèdes, qui fut aussi le
„ tems de Psammétique, Roi d'Egypte, ayant abordé
„ avec trente vaisseaux à l'embouchure Bolbitine, y
„ descendirent à terre, & construisirent l'ouvrage qui
„ porte leur nom. Quelque tems après, s'étant avan-
„ cés vers le nôme de Saïs, & ayant battu les *Inâres*
„ dans un combat sur le fleuve, ils fonderent la ville
„ de *Naucratis*, un peu au-dessous de *Schedia*. Après
„ le *mur des Miléfiens*, en allant vers l'embouchure Se-
„ bennytique, sont des lacs, tel que celui de Bu-
„ tos, &c. „

Tel est le passage de Strabon, au sujet des Miléfiens; on n'y voit pas la moindre mention de *Metelis*, dont le nom même n'existe pas dans son ouvrage. C'est Ptolémée qui l'a fourni à Danville (2), sans le rapporter aux Miléfiens: & à moins que M. Savary ne prouve l'identité de *Metelys* & du *mur Miléfien* par des recherches faites sur les lieux, on ne doit point admettre ses conclusions.

Il a pensé qu'Homere lui offroit un témoignage analogue dans les passages où il parle de la distance de l'isle du Phare à l'Egypte; le lecteur va juger s'il est plus fondé. Je cite la traduction de Mde. Dacier (3), moins

(1) Geogr. Strabonis, interp. Casaubon. édit. 1707. lib. 17. p. 1152.

(2) Voyez l'excellent Mémoire de Danville sur l'Egypte, *in*-4°, 1765, p. 77.

(3) Odyssée, liv. IV.

brillante, mais plus littérale qu'aucune autre; & ici le littéral nous importe le plus.

„ Dans la mer d'Egypte, vis-à-vis du Nil, *raconte* „ *Menelas*, il y a une certaine isle qu'on appelle le Pha- „ re; elle est éloignée d'une des embouchures de ce „ fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un „ jour un vaisseau qui a le vent en poupe... *Et plus* „ *bas Protée dit à Ménélas* : Le destin inflexible ne vous „ permet pas de revoir votre chere patrie... que vous „ ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus, & „ que vous n'ayez offert des hécatombes parfaites „ aux immortels.

„ Il dit, *reprend Ménélas*, & mon cœur fut saisi „ de douleur & de tristesse, parce que Dieu m'ordon- „ noit de rentrer dans le fleuve Egyptus, dont le che- „ min est difficile & dangereux. „

De ces passages, & surtout du premier, M. Savary veut induire que le Phare, aujourd'hui joint au rivage, en étoit jadis très-éloigné; mais lorsqu'Homere parle de la distance de cette isle, il ne l'applique pas à ce *rivage* en face, comme l'a traduit le voyageur; il l'applique à *la terre d'Egypte*, au *fleuve du Nil.* En second lieu, par *journée de navigation*, on auroit tort d'entendre l'espace indéfini que pouvoient parcourir les vaisseaux, ou, pour mieux dire, les bateaux des anciens. En usitant ce terme, les Grecs lui attribuoient une valeur fixe de cinq cent-quarante stades. Herodote (1), qui nous apprend expressément ce fait, en donne un exemple quand il dit que le Nil a empiété sur la mer le terrain qui va en remontant jusqu'à trois jours de navigation : & les seize cent vingt stades qui en résultent, reviennent au calcul plus précis de quinze cent stades qu'il compte ailleurs d'Héliopolis à la mer. Or, en prenant avec Danville les cinq cent-quarante

(1) Herod. lib. II. p. 106 & 107.

ftades pour vingt-fept mille toifes ou près d'un demi degré (1), on trouve par le compas, que cette mefure eft la diftance du Phare au Nil même; elle s'applique fur-tout, à deux tiers de lieue au-deffus de Rofette, dans un local où l'on a quelque droit de placer la ville qui donnoit fon nom à l'embouchure Bolbitine; & il eft remarquable que c'étoit celle que fréquentoient les Grecs, & où aborderent les Miléfiens, un fiecle & demi après Homere. Rien ne prouve donc l'empiétement du Delta ou du continent auffi rapide qu'on le fuppofe; & fi l'on vouloit le foutenir, il refterait à expliquer comment ce rivage, qui n'a pas gagné une demi-lieue depuis Alexandre, en gagna onze dans le tems infiniment moindre qui s'écoula de Ménélas à ce conquérant (2).

Il exiftoit un moyen plus authentique d'évaluer cet empiétement; c'eft la nature pofitive de l'Egypte, donnée par Herodote. Voici fon texte: „ La largeur de „ l'Egypte fur la mer, depuis le golfe Plintinite jufqu'au marais Serbonide, près du Cafius, eft de trois „ mille fix cents ftades; & fa longueur de la mer à Héliopolis, eft de quinze cents ftades. „

Ne parlons que de ce dernier article, le feul qui nous intéreffe. Par des comparaifons faites avec cette fagacité qui lui étoit propre, Danville a prouvé que le ftade d'Herodote doit s'évaluer entre cinquante & cinquante-

(1) Il ne s'en faut que 1,300 toifes.

(2) On peut reprocher à Homere de n'être pas exact, quand il dit que le Phare étoit vis-à-vis du Nil; mais pour l'excufer on peut dire, que parlant de l'Egypte comme du bout du monde, il n'a pas dû fe piquer d'une précifion ftricte. En fecond lieu, la branche Canopique alloit jadis par les lacs s'ouvrir près d'Abouqir; & fi, comme la vue du terrain me l'a fait penfer, elle paffa jadis à l'oueft même d'Abouqir, qui auroit été une isle, Homere a pu dire, avec raifon, que le Phare étoit vis-à-vis du Nil.

une toises de France ; En prenant ce dernier terme, les 1,500 stades équivalent à 76,000 toises, qui, à raison de 57,00 au degré sous ce parallele, donnent un degré & près de vingt minutes & demie. Or, d'après les observations astronomiques de M. Niebuhr, voyageur du Roi de Danemarck en 1761 (1), la différence de latitude entre Héliopolis (aujourd'hui la Matarée), & la mer, étant d'un degré vingt-neuf minutes sous Damiât, & d'un degré vingt-quatre minutes sous Rosette, il en résulte d'un côté trois minutes & demie, ou une lieue & demie d'empiétement ; & huit minutes & demie, ou trois lieues & demie de l'autre : c'est-à-dire, que l'ancien rivage répond à onze mille huit cents toises au-dessous de Rosette ; ce qui s'éloigne peu du sens que je trouve au passage d'Homere, tandis que sur la branche de Damiât, l'application tombe neuf cent-cinquante toises au-dessous de cette ville. Il est vrai qu'en mesurant immédiatement par le compas, la ligne du rivage remonte environ trois lieues plus haut du côté de Rosette, & tombe sur Damiât même ; ce qni vient du triangle opéré par la différence de longitude. Mais alors *Bolbitine*, mentionnée par Hérodote, est hors de limite ; & il n'est plus vrai que Busiris (Abousir) soit, comme le dit Hérodote (2), au milieu du Delta. On ne doit pas le dissimuler ; ce que les anciens rapportent, & ce que nous connoissons du local, n'est point assez précis pour déterminer rigoureusement les empiétemens successifs. Pour raisonner sûrement, il faudroit des recherches semblables à celles de M. le Comte de Choiseul sur le Méandre (3), il faudroit des fouil-

---

(1) Voyez *Voyage en Arabie*, par C. Niebuhr, *in*-4°. qu'il faut distinguer de la *Description de l'Arabie*, par le même : 2 vol. *in*-4°.

(2) Lib. II. p. 123.

(3) Voyez *Voyage Pittoresque de la Grece* : tom. 2.

les sur le terrain; & de pareils travaux exigent une réunion de moyens qui n'est donnée qu'à peu de voyageurs. Il y a surtout ici cette difficulté, que le terrain sabloneux qui forme le bas Delta, subit d'un jour à l'autre de grands changemens. Le Nil & la mer n'en sont pas les seuls agens; le vent lui-même en est un puissant; tantôt il comble des canaux & repousse le fleuve comme il a fait pour l'ancien bras Canopique. Tantôt il entasse le sable & ensevelit les ruines, au point d'en faire perdre le souvenir. M. Niebuhr en cite un exemple remarquable. Pendant qu'il étoit à Rosette (en 1762), le hasard fit découvrir dans les collines de sable qui sont au sud de la ville, diverses ruines anciennes, & entr'autres vingt belles colonnes de marbre d'un travail grec, sans que la tradition pût dire quel avoit été le nom du lieu (1). Tout le désert adjacent m'a paru dans le même cas. Cette partie, jadis coupée de grands canaux, & remplie de villes, n'offre plus que des collines d'un sable jaunâtre très-fin, que le vent entasse au pied de tout obstacle, & qui souvent submerge les palmiers. Aussi, malgré le travail de Danville, ne peut-on se tenir assuré de l'application qu'il a faite de plusieurs lieux anciens au local actuel.

M. Savary a été beaucoup plus exact dans ce qu'il rapporte d'une de ses révolutions du Nil (2), par laquelle il paroît que jadis ce fleuve coula tout entier dans la Libye, au sud de Memphis. Mais le récit d'Hérodote lui-même, dont il tire ce fait, souffre des difficultés. Ainsi, lorsque cet Historien dit, d'après les prêtres d'Héliopolis, que Menès, premier Roi d'Egypte, barra le coude que faisoit le fleuve deux lieues & quart (cent stades) au-dessus de Memphis (3), & qu'il creusa

(1) Cette position convient beaucoup à Bolbitine.
(2) Lettre pr. p. 12.
(3) Hérod. lib. II.

un lit nouveau à l'orient de cette ville ; ne s'ensuit-il pas que Memphis avoit été jusqu'alors dans un désert aride, loin de toute eau ; & cette hypothese peut-elle s'admettre ? Peut-on croire littéralement ces immenses travaux de *Menès*, qui auroit fondé une ville citée comme existante avant lui ; qui auroit creusé des canaux & des lacs, jetté des ponts, construit des palais, des temples, des quais, &c. ; & tout cela dans l'origine premiere d'une nation, & dans l'enfance de tous les arts ? Ce Menès, lui-même, est-il un être historique, & les récits des prêtres sur cette antiquité, ne sont-ils pas tous mythologiques ? Je suis donc porté à croire que le cours barré par Menès, étoit seulement une dérivation nuisible à l'arrosement du Delta ; & cette conjecture paroît d'autant plus probable, que, malgré le témoignage d'Hérodote, cette partie de la vallée, vue des pyramides, n'offre aucun étranglement qui fasse croire à un ancien obstacle. D'ailleurs il me semble que M. Savary a trop pris sur lui de faire aboutir à la digue mentionnée au-dessus de Memphis, le grand ravin appellé *bahr bela ma*, ou *fleuve sans eau*, comme indiquant l'ancien lit du Nil. Tous les voyageurs cités par Danville, le font aboutir au Faioume, dont il paroît une suite plus naturelle (1). Pour établir ce fait nouveau, il faudroit avoir vu les lieux ; & je n'ai jamais ouï dire au Kaire, que M. Savary se soit avancé plus au sud que les pyramides de *Djizé*. La formation du Delta, qu'il déduit de ce changement, répugne également à concevoir ; car, *dans cette révolution subite*, comment imaginer *que le poids énorme des eaux, qui vint se jetter à*

(1) En effet, on seroit plus porté, sur l'inspection de la Carte, à croire que ce fut là jadis le cours du fleuve ; quant aux pétrifications de mâts & de vaisseaux entiers dont parle Siccard, elles auroient bien besoin, pour être crues, d'être constatées par des voyageurs plus éclairés que ce missionnaire.

l'entrée du golfe (1), *fit refluer celles de la mer*? Le choc de deux masses liquides ne produit qu'un mélange, dont il résulte bientôt un niveau commun; en faisant abonder plus d'eau, on dut couvrir davantage. Il est vrai que le Voyageur ajoute: *Les sables & le limon que le Nil entraîne, s'y amoncelerent; l'isle du Delta, peu considérable d'abord, sortit des eaux de la mer, dont elle recula les limites*. Mais comment une isle sort-elle de la mer? Les eaux courantes applanissent bien plus qu'elles n'amoncelent: ceci nous conduit à la question de l'exhaussement.

CHAPITRE III.

De l'Exhaussement du Delta.

HÉRODOTE, qui l'a connue aussi bien que la précédente, ne s'est pas expliqué davantage sur ses proportions; mais il a rapporté un fait dont M. Savary s'appuye pour tirer des conséquences positives; voici le précis de son raisonnement:

„ Du tems de Mœris, qui vivoit cinq cents ans avant
„ la guerre de Troye (2), huit coudées suffisoient pour
„ inonder le Delta (*Hérod. lib.* 2.) dans toute son
„ étendue. Lorsqu'Hérodote vint en Egypte, il en fal-
„ loit quinze; sous l'Empire des Romains, seize; sous
„ les Arabes, dix-sept: aujourd'hui le terme favora-
„ ble est dix-huit, & le Nil croît jusqu'à vingt-deux.
„ Voilà donc, dans l'espace de trois mille deux cent

(1) Page 12, & suiv.
(2) Lettre Ire. p. 12.

„ quatre-vingt-quatre ans, le Delta élevé de quatorze
„ coudées. „

Oui, si l'on admet les faits tels qu'ils sont présentés; mais en les reprenant dans leurs sources, on trouve des accessoires qui dénaturent & les principes & les conséquences. Citons d'abord le texte d'Hérodote:

„ Les prêtres Egyptiens, dit cet auteur (1) rapportent qu'au tems du Roi Mœris, le Nil inondoit le Delta, en s'élevant seulement à huit coudées. De nos jours, s'il n'en atteint seize ou au moins quinze, il ne se répand pas sur le pays. Or, depuis la mort de Mœris jusqu'à ce moment, il ne s'est pas encore écoulé neuf cents ans. „

Calculons: de Mœris à Hérodote,	900 ans.
d'Hérodote à l'an 1777 deux mille cent trente-sept; ou, si l'on veut, . . .	2,240
TOTAL . . .	3,140.

Pourquoi cette différence de cent quarante-quatre ans, en excès dans le calcul de M. Savary? Pourquoi suit-il d'autres comptes que ceux de son Auteur? Mais passons sur la chronologie.

Du tems d'Hérodote, il falloit seize coudées, ou au moins quinze pour inonder le Delta. Du tems des Romains, il n'en falloit pas davantage: quinze & seize sont toujours le terme désigné.

Avant Pétrone, dit Strabon (2), *l'abondance ne régnoit en Egypte que quand le Nil s'élevoit à quatorze coudées.* Mais ce Gouverneur obtenant par art ce que refusoit la nature, on a vu *sous sa préfecture l'abondance régner à douze.* Les Arabes ne s'expriment pas autrement. Il existe un livre en leur langue, qui contient le tableau de toutes les crues du Nil, depuis la pré-

(1) Lib. II. p. 109.
(2) Lib. 17.

miere année de l'Hégire (622) jusqu'à la 875e (1470); & cet ouvrage constate que dans les époques les plus récentes, toutes les fois que le Nil a quatorze coudées de profondeur dans son lit, il y a récolte & provision pour une année; que s'il en a seize, il y a provision pour deux ans, mais au-dessous de quatorze, & arrivant à dix-huit, il y a disette; ce qui revient exactement au récit d'Hérodote. Le livre que je cite est Arabe, mais ses résultats sont aux mains de tout le monde; il suffit de consulter le mot *Nil* dans la Bibliotheque Orientale d'Herbelot, ou les *Extraits* de Kâlkâchenda, dans le *Voyage* du Docteur Shaw.

La nature des coudées ne peut faire équivoque. Fréret, Danville & M. Bailli ont prouvé que la coudée Egyptienne, toujours définie de vingt-quatre doigts, égaloit vingt & demi de nos pouces (1); & la coudée actuelle, appellée *Drâa Masri*, est précisément divisée en vingt-quatre doigts, & revient à vingt & demi de nos pouces. Mais les colonnes employées pour mesurer la hauteur du fleuve, ont subi une altération qu'il importe de ne pas omettre.

,, Dans les premiers tems que les Arabes occuperent l'Egypte, a dit *Kâlkâchenda*, ils s'apperçurent que lorsque le Nil n'atteignoit pas le terme de l'abondance, chacun s'empressoit de faire sa provision pour l'année; ce qui troubloit incontinent l'ordre public. On en porta plainte au Kâlif Omar, qui donna ordre à *Amrou* d'examiner la chose; & voici ce qu'Amrou lui manda. Ayant fait les recherches que vous nous avez prescrites, nous avons trouvé que quand le Nil monte à quatorze cou-

(1) J'en ai mesuré plusieurs avec un pied-de-roi de cuivre, mais j'ai trouvé qu'elles varioient toutes depuis une jusqu'à trois lignes. Le Drâa Stambouli a vingt-huit doigts, ou vingt-quatre pouces moins une ligne.

dées, il procure une récolte *suffisante* pour l'année; que s'il atteint seize coudées, elle est *abondante*; mais qu'à douze & à dix-huit, elle est mauvaise. Or, ce fait étant connu au peuple par les proclamations d'usage, il s'ensuit des mesures qui portent du trouble dans le commerce. „

Omar, pour remédier à cet abus, eût peut-être voulu abolir les proclamations; mais la chose n'étant pas praticable, il imagina, sur l'avis d'Aboutaaleb, un expédient qui vint au même but. Jusqu'alors la *colonne de mesure*, dite *Nilomètre* (1), avoit été divisée par coudées de vingt-quatre doigts; Omar la fit détruire, & lui en substituant une autre qu'il établit dans l'isle de Rouda, il prescrivit que les douze coudées inférieures fussent composées de vingt-huit doigts au lieu de vingt-quatre, pendant que les coudées supérieures resteroient comme auparavant à vingt-quatre. De-là, il arriva que désormais, lorsque le Nil marqua douze coudées sur la colonne, il en avoit réellement quatorze; car ces douze coudées ayant chacune quatre doigts en excès, il en résultoit une surabondance de quarante-huit doigts ou deux coudées. Alors, quand on proclama *quatorze* coudées, terme d'une récolte *suffisante*, l'inondation étoit réellement au degré *d'abondance*; la multitude, par tout trompée par les mots, s'en laissa imposer. Mais cette altération n'a pu échapper aux Historiens Arabes; & ils ajoutent que les colonnes du *Saïd* ou haute Egypte, continuerent d'être divisées par vingt-quatre doigts; que le terme *dix-huit* (vieux style) fut toujours nuisible; que dix-neuf étoit rare, & vingt presque un prodige (2).

---

(1) En Arabe, *mequias*; *instrument mesureur*, *mesuroir*.

(2) Le Docteur Pococke, qui a plusieurs bonnes observations sur le Nil, s'est tout-à-fait perdu dans l'explication du texte de

Rien n'est donc moins constant que la progression alléguée, & nous pouvons établir contre elle un premier fait; que dans une période connue de dix-huit siecles, l'état du Nil n'a pas changé. Comment arrive-t-il donc aujourd'hui qu'il se montre si différent? Comment, depuis l'an mil quatre cent soixante-treize, a-t-il passé si subitement de quinze à vingt-deux? Ce problême me paroît facile à résoudre. Je n'en chercherai pas l'explication dans les faits physiques, mais dans les accessoires de la chose. Ce n'est point le Nil qui a changé; c'est la colonne, ce sont ses dimensions. Le mystere dont les Turks l'enveloppent, empêche la plupart des voyageurs de s'en assurer; mais Pococke, qui parvint à la voir en 1739, rapporte que tout étoit confus & inégal dans l'échelle des coudées. Il observe même qu'elle lui parut neuve, & cette circonstance fait penser que les Turks, à l'imitation d'Omar, se sont permis une nouvelle altération. Enfin, il est un fait qui leve tout doute à cet égard : M. Niebuhr (1), qu'on ne suspectera pas d'avoir imaginé une observation, ayant mesuré en 1762 les vestiges de l'inondation sur un mur de Djizé, a trouvé que le premier juin, le Nil avoit baissé de vingt-quatre pieds de France. Or, vingt-quatre pieds réduits en coudées, à raison de vingt pouces & demi chacune, font précisément quatorze coudées un pouce. Il est vrai qu'il reste encore dix-huit jours de décroissance; mais en les portant à une demi-coudée par une estimation dont Pococke fournit le ter-

---

Kàlkàchenda : il a cru, sur un premier passage louche, que le Nilomètre du tems d'Omar n'étoit que de douze coudées; & il a bâti sur cette erreur un édifice de conjectures fausses. *Voyage de Pococke*, *tom.* 2. p. 278.

(1) *Voyage en Arabie*, tom. I, pag. 102.

me de comparaison (1), on n'a que quatorze coudées & demie, qui reviennent exactement au calcul ancien.

Il est un dernier fait allégué par M. Savary, auquel je ne puis non plus souscrire sans restriction. *Depuis mon séjour en Egypte*, dit-il, Lettre Ire. page 14, „ j'ai fait deux fois le tour du Delta, je l'ai même traversé par le canal de Menoufe. Le fleuve couloit à pleines rives dans les grandes branches de Rosette, de Damiette, & dans celles qui traversent l'intérieur du pays; mais il ne débordoit pas sur la terre, excepté dans les lieux bas, où l'on saignoit les digues pour arroser les campagnes couvertes de riz „. *De là il conclut* „ que le Delta est actuellement dans la situation la plus favorable pour l'agriculture; parce qu'en perdant l'inondation, cette isle a gagné chaque année les trois mois que la Thébaïde reste sous les eaux „. Il faut l'avouer, rien de plus étrange que ce gain. Si le Delta a gagné à n'être plus inondé, pourquoi desira-t-on si fort de tout tems l'inondation? — *Les saignées y suppléent.* — Mais on a tort de comparer le Delta aux marais de la Seine. L'eau n'est à fleur de terre que vers la mer; par-tout ailleurs, elle est inférieure au niveau du sol, & le rivage s'éleve d'autant plus qu'on remonte davantage. Enfin, si je dois citer mon témoignage, j'atteste que descendant du Kaire à Rosette par le canal de Manouf, j'ai observé, les 26, 27 & 28 septembre 1783, que, quoique les eaux se retirassent depuis plus de quinze jours, les campagnes étoient encore submergées en partie, & qu'elles portoient aux lieux découverts les traces de l'inondation. Le fait allégué par M. Savary, ne peut donc être attribué qu'à une mauvaise inondation; & l'on ne doit

(1) Le 17 mai la colonne avoit onze pieds hors de l'eau; le 3 juin elle en avoit onze & demi: donc en 17 jours il y eut une demi-coudée. *Voyage de Pocoke*, tom. II.

point croire que l'exhaussement ait changé l'état du Delta (1), ni que les Egyptiens soient réduits à n'avoir plus d eau que par des moyens méchaniques, aussi dispendieux que bornés (2).

Il nous reste à résoudre la difficulté des huit coudées de Mœris, & je ne pense pas qu'elle ait des causes d'une autre nature. Il paroît qu'après ce Prince, il arriva une révolution dans les mesures, & que d'une coudée, l'on en fit deux. Cette conjecture est d'autant plus probable, que du tems de Mœris, l'Egypte ne formoit pas un même Royaume; il y en avoit au moins trois d'Asouan à la mer. Sésostris, qui fut postérieur à Mœris, les réunit par conquête. Mais après ce Prince, ils rentrerent dans leur division, qui dura jusqu'à Psammetik. Cette révolution dans les mesures, conviendroit très-bien à Sésostris, qui en opéra une générale dans le Gouvernement. C'est lui qui établit des loix & une administration nouvelle; qui fit élever des digues & des chaussées pour asseoir les villes & les villages, & creuser une quantité de canaux telle, dit Hérodote (3), que l'Egypte abandonna les chariots dont elle avoit jusqu'alors fait usage.

Au reste, il est bon d'observer que les degrés de

---

(1) Le lit du fleuve s'est exhaussé lui même comme le reste du terrain.

(2) Dans le bas Delta, on arrose par le moyen des roues, parce que l'eau est à fleur de terre, mais dans le haut Delta, il faut établir des chapelets sur les roues, ou élever l'eau par des potences mobiles. On en voit beaucoup sur la route de Rosette au Kaire, & l'on se convaincra que ce travail pénible a un effet très-borné.

(3) Hérod. lib II. Cette anecdote chagrine beaucoup les Chronologistes modernes, qui placent Sésostris avant Moyse, au tems duquel les chariots subsistoient encore; mais ce n'est pas la faute d'Hérodote, si l'on n'a pas entendu son systême de chronologie, le meilleur de l'antiquité.

l'inondation ne ſont pas les mêmes par toute l'Egypte. Ils ſuivent au contraire une regle de diminution graduelle, à meſure que le fleuve deſcend. A Aſouan, le débordement eſt d'un ſixieme plus fort qu'au Kaire; & lorſque dans cette derniere ville, on compte vingt-ſept pieds, à peine en a-t-on quatre à Roſette & à Damiât. La raiſon en eſt, qu'outre la maſſe d'eau qu'abſorbent les terrains, le fleuve reſſerré dans un ſeul lit & dans une vallée étroite, s'éleve davantage : quant au contraire il a paſſé le Kaire, n'étant plus contenu par les montagnes, & ſe diviſant en mille rameaux, il arrive néceſſairement que ſa nappe perd en profondeur ce qu'elle gagne en ſurface.

On jugera ſans doute, d'après ce que j'ai dit, que l'on s'eſt trop flatté de reconnoître les termes précis de l'aggrandiſſement & de l'exhauſſement du Delta. Mais en rejettant des circonſtances illuſoires, je ne prétends pas nier le fond même des faits; leur exiſtence eſt trop bien atteſtée par le raiſonnement & par l'inſpection du terrain. Par exemple, l'exhauſſement du ſol me paroît prouvé par un fait ſur lequel on a peu inſiſté. Quand on va de Roſette au Kaire, dans les eaux baſſes, comme en mars, on remarque à meſure que l'on remonte, que le rivage s'éleve graduellement au-deſſus de l'eau; en ſorte que ſi à Roſette il en excede de deux pieds le niveau, il l'excede de trois & quatre des Faoué, & de plus de douze au Kaire (1) : or, en raiſonnant ſur ce fait, on en peut tirer la preuve d'un exhauſſement par dépôt; car la couche du limon étant en proportion avec l'épaiſſeur des nappes d'eau qui la dépoſent, elle doit être plus forte ou plus foible, ſelon que ces nappes ſont

(1) Il ſeroit curieux de conſtater en quelle proportion il continue juſqu'à Aſouan. Des Coptes que j'ai interrogés à ce ſujet, m'ont aſſuré qu'il étoit infiniment plus élevé dans tout le Saïd qu'au Kaire.

plus ou moins profondes, & nous avons vu qu'elles obſervent une gradation analogue d'Aſouan à la mer.

D'un autre côté, l'accroiſſement du Delta s'annonce d'une maniere frappante par la forme de l'Egypte ſur la Méditerranée. Quand on en conſidere la projection ſur une carte, on voit que le terrain qui eſt dans la ligne du fleuve, ce terrain formé d'une matiere étrangere, a pris une ſaillie démi-circulaire, & que les lignes du rivage d'Arabie & d'Afrique qu'il déborde, ont une direction rentrante vers le fond du Delta, qui décele que jadis ce terrain fut un golfe que le tems a rempli.

Ce comblement, commun à tous les fleuves, s'eſt exécuté par un méchaniſme qui leur eſt également commun: les eaux des pluies & des neiges roulant des montagnes dans les vallées, ne ceſſent d'entraîner les terres qu'elles arrachent par leur chûte. La partie peſante de ces débris, comme les cailloux & les ſables, s'arrête bientôt, ſi un courant rapide ne la chaſſe. Mais ſi les eaux ne trouvent qu'un terreau fin & léger, elles s'en chargent en abondance, & en roulent les bancs avec facilité. Le Nil, qui a trouvé de pareils matériaux dans l'Abyſſinie & l'Afrique intérieure, s'en eſt ſervi pour hâter ſes travaux; ſes eaux s'en ſont chargées, ſon lit s'en eſt rempli; ſouvent même il s'en embarraſſe au point d'être gêné dans ſon cours. Mais quand l'inondation lui rend ſes forces, il chaſſe ſes bancs vers la mer, en même tems qu'il en amene d'autres pour la ſaiſon ſuivante: arrivée à ſon embouchure, les boues s'entaſſent & forment des greves, parce que la pente ne donne plus aſſez d'action au courant, & parce que la mer forme un équilibre de réſiſtance. La ſtagnation qui s'enſuit, force la partie tenue, qui juſqu'alors avoit ſurnagé, à ſe dépoſer, & elle ſe dépoſe ſur-tout aux lieux où il y a moins de mouvement, tels que les rivages. Ainſi la côte s'enrichit peu-à-peu des débris du pays ſupérieur, & du Delta même; car ſi le Nil en-

leve à l'Abyſſinie pour donner à la Thébaïde, il enleve à la Thébaide pour porter au Delta, & au Delta pour porter à la mer. Par-tout où ſes eaux ont un courant, il dépouille le même ſol qu'il enrichit. Quand on remonte au Kaire dans les eaux baſſes, on voit par-tout les bords taillés à pic, s'écrouler par pans. Le Nil qui les mine par le pied, privant d'appui leur terre légere, elle tombe dans ſon lit. Dans les grandes eaux, elle s'imbibe, ſe délaye; & lorſque le ſoleil & la ſéchereſſe reviennent, elle ſe gerce, & s'écroule encore par grands pans, que le Nil entraîne. C'eſt ainſi que pluſieurs canaux ſe ſont comblés, & que d'autres ſe ſont élargis, en élevant ſans ceſſe le lit du fleuve. Le plus fréquenté de nos jours, celui qui vient de *Nadir* à la branche de Damiât, eſt dans ce cas. Ce canal, creuſé d'abord de main d'homme, eſt devenu ſemblable à la Seine en pluſieurs endroits. Il ſupplée même à la branche-mere qui va de *Batn el Baqarà* à *Nadir*, & qui ſe comble au point que ſi on ne la dégorge pas, elle finira par devenir terre ferme: la raiſon en eſt que le fleuve tend ſans ceſſe à la ligne droite dans laquelle il a plus de force; c'eſt par cette même raiſon qu'il a préféré la branche Bolbitine, qui n'étoit d'abord qu'un canal factice, à la branche Canopique (1).

De ce méchaniſme du fleuve, il réſulte encore que les principaux comblemens doivent ſe faire ſur la ligne des plus grandes embouchures & du plus fort courant: l'aſpect du terrain eſt conforme à cette théorie. En jettant l'œil ſur la carte, on s'apperçoit que la ſaillie des terres eſt ſur-tout dans la direction des branches de Roſette & de Damiât. Le terrain latéral & l'intermédiaire ſont demeurés lac & marais indivis entre le continent & la mer, parce que les petits canaux qui s'y rendent, n'ont pu opérer qu'un comblement impar-

(1) Hérod. lib. II.

fait. Ce n'eſt qu'avec la plus grande lenteur que les dépôts & les limons s'élevent; ſans doute même ce moyen ne parviendroit jamais à les porter au-deſſus des eaux, s'il ne s'y joignoit un autre agent plus actif, qui eſt la mer. C'eſt elle qui travaille ſans relâche à élever le niveau des rives baſſes au-deſſus de ſes propres eaux. En effet, les flots venant expirer ſur le rivage, pouſſent le ſable & le limon qu'ils rencontrent en arrivant; leur battement accumule enſuite cette digue légere, & lui donne un exhauſſement qu'elle n'eût jamais pris dans des eaux tranquilles. Ce fait eſt ſenſible pour quiconque marche aux bords de la mer, ſur un rivage bas & mouvant: mais il faut que la mer n'ait pas de courant ſur la plage; car ſi elle perd aux lieux où elle eſt en *remous*, elle gagne à ceux où elle eſt en mouvement. Quand les greves ſont enfin à fleur d'eau, la main des hommes s'en empare. Mais au lieu de dire qu'elle en éleve le niveau au-deſſus de l'eau, on devroit dire qu'elle abaiſſe le niveau de l'eau au-deſſous, vu que les canaux que l'on creuſe raſſemblent en de petits eſpaces les nappes qui étoient répandues ſur de plus grands (1). C'eſt ainſi que le Delta a dû ſe former avec une lenteur qui a demandé plus de ſiecles que nous n'en connoiſſons; mais le tems ne manque pas à la Nature (2).

(1) Cette quantité de canaux eſt une raiſon qui peut faire varier les degrés de l'inondation: car s'il y en a beaucoup, & qu'ils ſoient profonds, l'eau s'écoulera plus vîte, & s'élevera moins; s'il y en a peu, & qu'ils ſoient ſuperficiels, il arrivera le contraire.

(2) Depuis la publication de ce Voyage, l'on m'a fait connoître un Mémoire de Freret (Acad. des Inſcrip. tom. XVI), dans lequel ces queſtions ſe trouvent avoir été débattues dès 1745. Dans ce Mémoire, ce ſavant critique attaquant de front le récit d'Hérodote & le témoignage des Prêtres Egyptiens, prétend que le Delta n'a ſubi aucun changement depuis les ſiecles les plus re-

Il reste certainement beaucoup d'observations à faire ou à recommencer dans ce pays ; mais, comme je l'ai dit, elles ont de grandes difficultés. Pour les vaincre,

---

culés : il fonde ses raisons contre son accroissement, sur la position des villes de *Tânis*, de *Damiat*, & de *Rosette*, mais les faits qu'il cite sont vagues & la différence de la mesure de Niebuhr en excès sur celle d'Hérodote est un argument péremptoire contre son sentiment. A l'égard de l'exhaussement, il prouve par plus d'auteurs que je n'en ai cités, que depuis Mœris jusqu'à la fin du quinzieme siecle, l'inondation n'a pas cessé d'être la même : ce n'est que depuis ce tems que les voyageurs ont parlé d'une inondation de 22 & 23 coudées. Le Prince Radzivil est le premier qui en fait mention en l'année 1563. Freret rejettant son témoignage & celui des autres, soutient que l'inondation est toujours la même, & que la différence des anciens aux modernes, vient de ce que les uns comptent depuis le fond de l'eau, pendant que les autres ne comptoient que depuis la surface des eaux basses. Il invoque les observations de Shaw & de Pocoke ; mais en appuyant sa conséquence, elles dementent son explication : en effet, d'après ces observations, la crue du Nil au-dessus des plus basses eaux fut en 1714 de 10 coudées 26 doigts, qui, jointes à 5 coudées & quelques doigts qu'avoit déjà le fleuve, donnent 16 coudées & quelques doigts au-dessus du fond : en 1715 la crue au-dessus des basses eaux, fut de 10 coudées, qui, jointes à 6 coudées qu'avoient déjà les eaux, forment 16 coudées : en 1788 elle fut de 11 coudées 15 doigts, qui, jointes à 5 qu'avoit le fleuve, font 16 coudées, & non pas 20, comme le dit Fréret, p. 353. Donc les anciens ont compté comme nous depuis le fond, & l'état reste le même que de tout tems. En se trompant à cet égard, Fréret rapporte un fait qui, s'il est vrai, est le nœud de l'énigme ; car il dit avoir vu une coudée du nilometre qui n'a que 15 pouces 8 lignes de France ; or 22 coudées de 15 pouces 5 lignes font la même chose que 16 coudées de 20 pouces & demi, à deux ou trois pouces près, en sorte qu'il seroit possible que cette nouvelle coudée fût une innovation des Turks, & que le Mequîas portât plusieurs especes de coudées. Du reste il n'a pas compris l'altération d'Omar, citée par *Kalkachenda* ; & il est loin de résoudre les 8 coudées de Mœris, en disant qu'elles provinrent de la dérivation de Soulac ; ainsi sans déroger au respect dû à Fréret, je persiste dans mes conclusions.

il faudroit du tems, de l'adresse & de la dépense; à bien des égards même, les obstacles accessoires sont plus graves que ceux du fond. M. le Baron de Tott en a fait une épreuve récente pour le Nilometre. En vain a-t-il tenté de séduire les gardiens; en vain a-t-il donné & promis des sequins aux *crieurs* pour en obtenir les vraies hauteurs du Nil; leurs rapports contradictoires ont prouvé leur mauvaise foi ou leur ignorance commune. On dira peut-être qu'il faudroit établir des colonnes dans des maisons particulieres; mais ces opérations, simples en théorie, sont impossibles en pratique: on s'exposeroit à des risques trop graves. Cette curiosité même que les Francs portent avec eux, chagrine de plus en plus les Turks. Ils pensent que l'on en veut à leur pays; & ce qui se passe de la part des Russes, joint à des préjugés répandus, affermit leurs soupçons. C'est un bruit général dans l'Empire à ce moment, que *les tems prédits sont arrivés; que la puissance & la religion des Musulmans vont être détruites; que le Roi Jaune va veuir établir un Empire nouveau, &c.* Mais il est tems de reprendre nos idées.

Je passe légerement sur la saison (1) du débordement, assez connue; sur sa gradation insensible & non subite comme celle de nos rivieres; sur ses diversités, qui le montrent tantôt foible & tantôt fort, quelquefois même nul: cas très-rare, mais dont on cite deux ou trois exemples. Tous ces objets sont trop connus pour les répéter; on sait également que les causes de ces phénomenes qui furent une énigme pour les anciens (2), n'en sont plus une pour les Européens. De-

(1) On l'assigne au 19 juin précis, mais il seroit difficile d'en déterminer les premiers instans aussi rigoureusement que le veulent faire les Coptes.

(2) Cependant Démocrite l'avoit devinée. Voyez l'hist. de Diodore de Sicile, liv. II. Je suis même porté à croire qu'Homere

puis que leurs Voyageurs leur ont appris que l'Abyssinie & la partie adjacente de l'Afrique, sont inondées de pluies en mai, juin & juillet, ils ont conclu, avec raison, que ce sont ces pluies qui, par la disposition du terrain, affluant de mille rivieres, se rassemblent dans une même vallée pour venir sur des rives lointaines offrir le spectacle imposant d'une masse d'eau qui emploie trois mois à s'écouler. On laisse aux Physiciens Grecs cette action des vents de nord ou étésiens, qui, par une prétendue pression, arrêtoient le cours du fleuve; il est même étonnant qu'ils ayent jamais admis cette explication: car le vent n'agissant que sur la surface de l'eau, il n'empêche point le fond d'obéir à la pente. En vain des modernes ont allégué l'exemple de la Méditerranée, qui, par la durée des vents d'est, découvre la côte de Syrie d'un pied un ou pied & demi, pour recouvrir de la même quantité celles d'Espagne & de Provence, & qui, par les vents d'ouest, opere l'inverse: il n'y a aucune comparaison entre une mer sans pente & un fleuve, entre la nappe de la Méditerranée & celle du Nil, entre vingt six pieds & dix-huit pouces.

---

en a eu connoissance: car l'épithete qu'il donne au Nil (*diipetes*, tirant son origine du ciel), est une allusion sensible aux pluies: & j'en conclus que les anciens Prêtres Egyptiens ont eu une *physique* plus étendue que l'on ne pense; & que les traditions qui avoient cours dans la Grece n'étoient qu'une émanation de leurs livres sacrés.

CHAPITRE IV.

Des Vents, & de leurs Phénomenes.

Ces vents de nord, dont le retour a lieu chaque année aux mêmes époques, ont un emploi plus vrai, celui de porter en Abyssinie une prodigieuse quantité de nuages. Depuis avril jusqu'en juillet, on ne cesse d'en voir remonter vers le sud, & l'on seroit quelquefois tenté d'en attendre de la pluie; mais cette terre brûlée leur demande en vain un bienfait qui doit lui revenir sous une autre forme. Jamis il ne pleut dans le Delta en été; dans tout le cours de l'année même, il y pleut rarement & en petite quantité. L'année 1761 observée par M. Niebuhr, fut un cas extraordinaire que l'on cite encore. Les accidens que les pluies causerent dans la basse Egypte, dont une foule de villages, bâtis en terre, s'écroulerent, prouve assez qu'on y regarde comme rare cette abondance d'eau. Il faut d'ailleurs observer qu'il pleut d'autant moins que l'on s'éleve davantage vers le Saïd. Ainsi, il pleut plus souvent à Alexandrie & à Rosette qu'au Kaire, & au Kaire qu'à *Minié.* La pluie est presque un prodige à *Djirdjé.* Nous autres habitans de contrées humides, nous ne concevons pas comment un pays peut subsister sans pluie (1); mais dans l'Egypte, outre la somme d'eau dont la terre fait provision lors de l'inondation, les rosées qui tombent dans les nuits d'été, suffisent à la végétation. Les

(1) Lorsqu'il tombe de la pluie en Egypte & en Palestine, c'est une joie générale de la part du peuple; il s'assemble dans les rues, il chante, il s'agite & crie à pleine tête, *Ya, allah! ya mobdarek!* c'est-à-dire: *O dieu! ô béni! &c.*

melons, appellés *pasteques*, en sont une preuve sensible; car souvent ils n'ont au pied qu'une poussiere seche; & cependant leurs feuilles ne manquent pas de fraîcheur. Ces rosées ont de commun avec les pluies, qu'elles sont plus abondantes vers la mer, & plus foibles à mesure qu'elles s'en éloignent; & elles different en ce qu'elles sont moindres l'hiver, & plus fortes l'été. A Alexandrie, dès le coucher du soleil, en avril, les vêtemens & les terrasses sont trempés comme s'il eût plu. Comme les pluies encore, ces rosées sont fortes ou foibles à raison de l'espece du vent qui souffle. Le sud & le sud-est n'en donnent point; le nord en apporte beaucoup, & l'ouest encore davantage. On explique aisément ces différences, quand on observe que les deux premiers viennent des déserts de l'Afrique & de l'Arabie, où ils ne trouvent pas une goutte d'eau; que le nord, au contraire, & l'ouest chassent sur l'Egypte l'évaporation de la Méditerranée, qu'ils traversent, l'un dans sa largeur, & l'autre dans toute sa longueur. Je trouve même, en comparant mes observations à ce sujet, en Provence, en Syrie & en Egypte, à celles de M. de Nieburh, en Arabie & à Bombai, que cette position respective des mers & des continens est la cause des diverses qualités d'un même vent qui se montre pluvieux dans un pays, pendant qu'il est toujours sec dans l'autre; ce qui dérange beaucoup les systêmes des Astrologues anciens & modernes, sur les influences des planetes.

Un autre phénomene aussi remarquable, est le retour périodique de chaque vent, & son appropriation, pour ainsi dire, à certaines saisons de l'année. L'Egypte & la Syrie offrent en ce genre une irrégularité digne de fixer l'attention.

En Egypte, lorsque le soleil se rapproche de nos zones, les vents qui se tenoient dans les parties de l'est, passent aux rumbs de nord, & s'y fixent. Pendant juin,

ils soufflent constamment nord & nord-ouest ; aussi est-ce la vraie saison du passage au Levant, & un vaisseau peut espérer de jetter l'ancre en Chypre ou à Alexandrie, le quatorzieme & quelquefois le onzieme jour de son départ de Marseille. Les vents continuent en juillet de souffler nord, variant à droite & à gauche, du nord-ouest au nord-est. Sur la fin de juillet, dans tout le cours d'août & la moitié de septembre, ils se fixent nord pur, & ils sont modérés, plus vifs le jour, plus calmes la nuit ; alors même il regne sur la Méditerranée une bonace générale, qui prolonge les retours en France jusqu'à soixante-dix & quatre-vingts jours.

Sur la fin de septembre, lorsque le soleil repasse la ligne, les vents reviennent vers l'est, & sans y être fixés, ils en soufflent plus que d'aucun autre rumb, le nord seul excepté. Les vaisseaux profitent de cette saison, qui dure tout octobre & une partie de novembre, pour revenir en Europe, & les traversées pour Marseille sont de trente à trente-cinq jours. A mesure que le soleil passe à l'autre tropique, les vents deviennent plus variables, plus tumultueux ; leurs régions les plus constantes, sont le nord, le nord-ouest & l'ouest. Ils se maintiennent tels en décembre, janvier & février, qui, pour l'Egypte, comme pour nous, sont la saison d'hiver. Alors les vapeurs de la Méditerranée, entassées & appésanties par le froid de l'air, se rapprochent de la terre, & forment les brouillards & les pluies. Sur la fin de février & en mars, quand le soleil revient vers l'équateur, les vents tiennent plus que dans aucun autre tems des rumbs de midi. C'est dans ce dernier mois, & pendant celui d'avril, qu'on voit régner le sud-est, le sud pur & le sud-ouest. Ils sont mêlés d'ouest, de nord & d'est ; celui-ci devient le plus habituel sur la fin d'avril ; pendant mai, il partage avec le nord l'empire de la mer, & rend les retours en France encore plus courts que dans l'autre équinoxe.

Du Vent chaud, ou Kamsin.

Ces vents du ſud dont je viens de parler, ont en Egypte le nom générique de vents de *cinquante* (jours) (1), non qu'ils durent cinquante jours de ſuite, mais parce qu'ils paroiſſent plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe. Les Voyageurs les ont fait connoître en Europe ſous le nom de vents *empoiſonnés* (2), ou plus correctement, *vents chauds du Déſert*. Telle eſt en effet leur propriété; elle eſt portée à un point ſi exceſſif, qu'il eſt difficile de s'en faire une idée ſans l'avoir éprouvée; mais on en peut comparer l'impreſſion à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four banal, au moment qu'on en tire le pain. Quand ces vents commencent à ſouffler, l'air prend un aſpect inquiétant. Le ciel, toujours ſi pur en ces climats, devient trouble; le ſoleil perd ſon éclat, & n'offre plus qu'un disque violace. L'air n'eſt pas nébuleux, mais gris & poudreux; & réellement il eſt plein d'une pouſſiere très-déliée, qui ne ſe dépoſe pas, & qui pénetre par-tout. Ce vent, toujours léger & rapide, n'eſt pas d'abord très-chaud; mais à meſure qu'il prend de la durée, il croît en intenſité. Les corps animés le reconnoiſſent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop rarifié ne remplit plus, ſe contracte & ſe tourmente. La reſpiration devient courte, laborieuſe; la peau eſt ſeche, & l'on eſt dévoré d'une chaleur interne. On a beau ſe gorger d'eau, rien ne rétablit la reſpiration. On cherche en vain la fraîcheur;

(1) En Arabe, *kamsîn*; mais le *k* repréſente le *jota* eſpagnol ou *ch* allemand.

(2) Les Arabes du déſert, les appellent *ſemoum* ou *poiſon*; & les Turks *châmyelé*, ou vent de Syrie, dont on a fait vent *ſamiel*.

les corps qui avoient coutume de la donner, trompent la main qui les touche. Le marbre, le fer, l'eau, quoique le ſoleil ſoit voilé, ſont chauds. Alors on déſerte les rues, & le ſilence regne comme pendant la nuit. Les habitans des villes & des villages s'enferment dans leurs maiſons, & ceux du Déſert dans leurs tentes ou dans des puits creuſés en terre, où ils attendent la fin de ce genre de tempête. Communément elle dure trois jours. Si elle paſſe, elle devient inſupportable. Malheur aux Voyageurs qu'un tel vent ſurprend en route loin de tout aſyle; ils en ſubiſſent tout l'effet, qui eſt quelquefois porté juſqu'à la mort. Le danger eſt ſur-tout au moment des rafales; alors la vîteſſe accroît la chaleur, au point de tuer ſubitement. Cette mort eſt une vraie ſuffocation; le poumon reſpirant à vide, entre en convulſion; la circulation ſe trouble dans les vaiſſeaux; tout le ſang chaſſé par le cœur afflue à la tête & à la poitrine; & de-là cette hémorrhagie par le nez & la bouche qui arrive après la mort. Ce vent attaque ſur-tout les gens replets, & ceux en qui la fatigue a briſé le reſſort des muscles & des vaiſſeaux. Le cadavre reſte longtems chaud; il enfle, devient bleu & ſe déchire aiſément: accidens qui tous dénotent la fermentation putride qui s'établit dans les corps des animaux, lorſque les humeurs y deviennent ſtagnantes. On ſe dérobe à ſes accidens, en ſe bouchant le nez & la bouche avec des mouchoirs; un moyen efficace, eſt celui des chameaux, qui enfoncent le nez dans le ſable, & y attendent que la rafale s'appaiſe.

Une autre qualité de ce vent, eſt ſon extrême ſiccité; elle eſt telle, que l'eau dont on arroſe un appartement, s'évapore en peu de minutes; par cette extrême aridité, il flétrit & dépouille les plantes, & en pompant trop ſubitement l'émanation des corps animés, il criſpe la peau, ferme les pores, & cauſe cette chaleur fébrile qui accompagne toute tranſpiration ſupprimée.

Ces vents chauds ne sont point particuliers à l'Egypte ; ils ont lieu en Syrie, plus cependant sur la côte & dans le désert que sur les montagnes. M. Niebuhr les a trouvés en Arabie, à Bombai, dans le Diarbekr ; l'on en éprouve aussi en Perse, en Afrique & même en Espagne ; par-tout leurs effets se ressemblent, mais leur direction différe selon les lieux. En Egypte, le plus violent vient du sud-sud-ouest ; à la *Mekke*, il vient de l'est ; à *Surate*, du nord ; à *Basra*, du nord-ouest ; à *Bagdad*, de l'ouest ; & en *Syrie*, du sud-est. Ce contraste, qui embarrasse au premier coup-d'œil, devient à la réflexion le moyen de résoudre l'énigme. En examinant les sites géographiques, on trouve que c'est toujours des continens déserts que vient le vent chaud ; & en effet, il est naturel que l'air qui couvre les immenses plaines de la Libye & de l'Arabie, n'y trouvant ni ruisseaux, ni lacs, ni forêts, s'y échauffe par l'action d'un soleil ardent, par la réflexion du sable, & prenne le degré de chaleur & de sécheresse dont il est capable. S'il survient une cause quelconque qui détermine un courant à cette masse, elle s'y précipite, & porte avec elle les qualités étonnantes qu'elle a acquises : il est si vrai que ces qualités sont dues à l'action du soleil sur les sables, que ces mêmes vents n'ont point dans toutes les saisons la même intensité. En Egypte, par exemple, on assure que les vents du sud, en décembre & janvier, sont aussi froids que le nord ; & la raison en est que le soleil, passé à l'autre tropique, n'embrase plus l'Afrique septentrionale, & que l'Abyssinie, si montueuse, est couverte de neige : il faut que le soleil se soit rapproché de l'équateur, pour produire ces phénomenes. Par une raison semblable, le sud a un effet bien moindre en Chypre, où il arrive rafraîchi par les vapeurs de la Méditerranée. Dans cette isle, c'est le nord qui le remplace : on s'y plaint qu'en été, il est d'une chaleur insupportable, pendant qu'il est glacial en hiver ; ce

qui résulte évidemment de l'état de l'Asie mineure, qui, dans l'été, est embrasée, pendant qu'en hiver elle est couverte de glaces. Au reste, ce sujet offre une foule de problêmes faits pour piquer la curiosité d'un Physicien. Ne seroit-il pas en effet intéressant de savoir, 1°. d'où vient ce rapport des saisons & de la marche du soleil à l'espece des vents, & aux régions d'où ils soufflent?

2°. Pourquoi, sur toute la Méditerranée, les rumbs de nord sont les plus habituels, au point que sur douze mois, on peut dire qu'ils en regnent neuf?

3°. Pourquoi les vents d'est reviennent si régulierement après les équinoxes, & pourquoi à cette époque, il y a communément un coup de vent plus fort?

4°. Pourquoi les rosées sont plus abondantes en été qu'en hiver; & pourquoi les nuages étant un effet de l'évaporation de la mer, & l'évaporation étant plus forte l'été que l'hiver, il y a cependant plus de nuages l'hiver que l'été?

5°. Enfin, pourquoi la pluie est si rare en Egypte, & pourquoi les nuages se rendent de préférence en Abyssinie?

Mais il est tems d'achever le tableau physique que j'ai commencé.

CHAPITRE V.

Du Climat & de l'Air.

Le climat de l'Egypte passe avec raison pour très-chaud, puisqu'en juillet & août, le thermometre de Réaumur le soutient, dans les appartemens les plus tempérés, à 24 & 25° au-dessus de la glace. Au Saïd, il monte encore plus haut, quoique je ne puisse rien

dire de précis à cet égard. Le voisinage du soleil, qui dans l'été est perpendiculaire, est sans doute une cause premiere de cette chaleur; mais quand on considére que d'autres pays, sous la même latitude, sont plus frais, on juge qu'il en existe une seconde cause aussi puissante que la premiere, laquelle est le niveau du terrain peu élevé au-dessus de la mer. A raison de cette température, l'on ne doit distinguer que deux saisons en Egypte, le printems & l'été, c'est-à-dire, la fraîcheur & les chaleurs. Ce second état dure depuis mars jusqu'en novembre; & même dès la fin de février, le soleil, à neuf heures du matin, n'est pas supportable pour un Européen. Dans toute cette saison, l'air est embrasé, le ciel étincelant, & la chaleur accablante pour les corps qui n'y sont pas habitués. Sous l'habit le plus léger & dans l'état du plus grand repos, on fond en sueur. Elle devient même si nécessaire, que la moindre suppression est une maladie; en sorte qu'au lieu du salut ordinaire : *Comment vous portez-vous?* on devroit dire : *Comment suez-vous?* L'éloignement du soleil tempere un peu ces chaleurs. Les vapeurs de la terre, abreuvée par le Nil, & celles qu'apportent les vents d'ouest & de nord, absorbant le feu répandu dans l'air, procurent une fraîcheur agréable, & même des froids piquans, si l'on en vouloit croire les naturels & quelques Négocians Européens; mais les Egyptiens, presque nus & accoutumés à suer, frissonnent à la moindre fraîcheur. Le thermometre, qui se tient au plus bas en février à neuf & huit degrés de Réaumur au-dessus de la glace, fixe nos idées à cet égard, & l'on peut dire que la neige & la grêle sont des phénomenes que tel Egyptien de cinquante ans n'a jamais vus. Quant à nos Négocians, ils doivent leur sensibilité à l'abus des fourrures; il est porté au point que dans l'hiver, ils ont souvent deux ou trois enveloppes de renard, & que dans les ardeurs de juin, ils conservent l'hermine ou le pe-

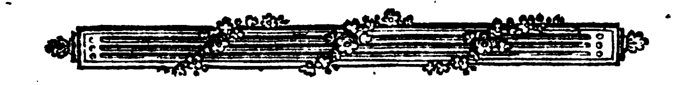
tit-gris ; ils prétendent que la fraîcheur qu'on éprouve à l'ombre en est une raison indispensable ; & en effet les courans de nord & d'ouest qui regnent presque toujours, établissent une assez grande fraîcheur par-tout où le soleil ne donne pas ; mais le nœud secret & plus véritable, est que la pelisse est le galon de la Turkie, est l'objet favori du luxe ; elle est l'enseigne de l'opulence, l'étiquette de la dignité, parce l'investiture des places importantes, est toujours constatée par le présent d'une pelisse, comme si l'on vouloit dire à l'homme qu'on en revêt, qu'il est désormais assez grand Seigneur pour ne s'occuper qu'à transpirer.

Avec ces chaleurs & l'état marécageux qui dure trois mois, on pourroit croire que l'Egypte est un pays malsain : ce fut ma premiere pensée en y arrivant ; & lorsque je vis au Kaire les maisons de nos négocians assises le long du *Kalidj*, où l'on croupit jusqu'en avril, je crus que les exhalaisons devoient leur causer bien des maladies ; mais leur expérience trompe cette théorie : les émanations des eaux stagnantes, si meurtrieres en Chypre & à Alexandrette, n'ont point cet effet en Egypte. La raison m'en paroît due à la siccité habituelle de l'air, établie, & par le voisinage de l'Afrique & de l'Arabie, qui aspirent sans cesse l'humidité, & par les courans perpétuels des vents qui passent sans obstacle. Cette siccité est telle, que les viandes exposées, même en été, au vent du nord, ne se putréfient point, mais se dessechent & se durcissent à l'égal du bois. Les déserts offrent des cadavres ainsi desséchés, qui sont devenus si légers, qu'un homme souleve aisément d'une seule main la charpente entiere d'un chameau (1).

(1) Cependant il faut observer que l'air, sur la côte, est infiniment moins sec qu'en remontant dans les terres ; aussi ne peut-on laisser, à Alexandrie & à Rosette, du fer exposé vingt-quatre heures à l'air qu'il ne soit tout rouillé.

A cette féchereffe, l'air joint un état falin dont les preuves s'offrent par-tout. Les pierres font rongées de natron, & l on en trouve dans les lieux humides de longues aiguilles criftallifées que l'on prendroit pour du falpêtre. Le mur du jardin des Jéfuites au Kaire, bâti avec des briques & de la terre, eft par-tout recouvert d'une croûte de ce natron, épaiffe comme un écu de fix livres; & lorfqu'on a inondé les carrés de ce jardin avec l'eau du *Kalidj*, on voit à fa retraite la terre brillante de toutes parts de criftaux blancs que l'eau n'a certainement pas apportés, puifqu'elle ne donne aucun indice de fel au goût & à la diftillation.

C'eft fans doute cette propriété de l'air & de la terre, jointe à la chaleur, qui donne à la végétation une activité prefque incroyable dans nos climats froids. Partout où les plantes ont de l'eau, leurs développemens fe font avec une rapidité prodigieufe. Quiconque va au Kaire ou à Rofette, peut conftater que l'efpece de courge appellée *qara*, pouffe en vingt-quatre heures des filons de près de quatre pouces de long; mais une obfervation importante, par laquelle je termine, eft que ce fol paroît exclufif & intolérant. Les plantes étrangeres y dégénerent rapidement : ce fait eft conftaté par des expériences journalieres. Nos Négocians font obligés de renouveller chaque année les graines, & de faire venir de Malte des choux-fleurs, des betteraves, des carottes & des falfifis : ces graines femées réuffiffent d'abord très-bien; mais fi l'on feme enfuite les graines qu'elles produifent, il n'en réfulte que des plantes étiolées. Pareille chofe eft arrivée aux abricots, aux poires & aux pêches qu'on a tranfportés à Rofette. La végétation de cette terre paroît trop brufque pour bien nourrir des tiffus fpongieux & charnus; il faudroit que la nature s'y fût accoutumée par gradation, & que le climat fe les fût appropriés par les foins de la culture.



ÉTAT POLITIQUE DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE VI.

Des diverses races des Habitans de l'Egypte.

Au milieu des révolutions, qui n'ont cessé d'agiter la fortune des peuples, il est peu de pays qui ayent conservé purs & sans mêlange leurs habitans naturels & primitifs. Par-tout cette même cupidité qui porte les individus à empiéter sur leurs propriétés respectives, a suscité les nations les unes contre les autres: l'issue de ce choc d'intérêts & de forces, a été d'introduire dans les Etats un étranger vainqueur, qui, tantôt usurpateur insolent, a dépouillé la nation vaincue du domaine que la nature lui avoit accordé; & tantôt conquérant plus timide ou plus civilisé, s'est contenté de participer à des avantages que son sol natal lui avoit refusés. Par-là, se sont établies dans les Etats des races diverses d'habitans, qui quelquefois, se rapprochant de mœurs & d'intérêts, ont mêlé leur sang; mais qui le plus souvent, divisés par des préjugés politiques ou religieux, ont vécu rassemblés sur le même sol, sans jamais se confondre. Dans le premier cas, les races perdant par leur mélange les caracteres qui les distinguoient, ont formé un peuple homogene,

où l'on n'a plus apperçu les traces de la révolution. Dans le ſecond, demeurant diſtinctes, leurs différences perpétuées ſont devenues un monument qui a ſurvécu aux ſiecles, & qui peut, en quelques cas, ſuppléer au ſilence de l'Hiſtoire.

Tel eſt le cas de l'Egypte : enlevée depuis vingt-trois ſiecles à ſes propriétaires naturels, elle a vu s'établir ſucceſſivement dans ſon ſein, des Perſes, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, & enfin cette race de Tartares connus ſous le nom de Turks Ottomans. Parmi tant de peuples, pluſieurs y ont laiſſé des veſtiges de leur paſſage ; mais comme dans leur ſucceſſion, ils ſe ſont mêlés, il en eſt réſulté une confuſion qui rend moins facile à connoitre le caractere de chacun. Cependant on peut encore diſtinguer dans la population de l'Egypte, quatre races principales d'habitans.

La premiere & la plus répandue, eſt celle des Arabes qu'on doit diviſer en trois claſſes. 1°. La poſtérité de ceux qui, lors de l'invaſion de ce pays par Amrou, l'an 640, accoururent de l'Hedjâz & de toutes les parties de l'Arabie s'établir dans ce pays, juſtement vanté pour ſon abondance. Chacun s'empreſſa d'y poſſéder des terres, & bientôt le Delta fut rempli de ces étrangers, au préjudice des Grecs vaincus. Cette premiere race, qui s'eſt perpétuée dans la claſſe actuelle des *fellâh* ou *laboureurs*, & des artiſans, a conſervé ſa phyſionomie originelle ; mais elle a pris une taille plus forte & plus élevée ; effet naturel d'une nourriture plus abondante que celle des déſerts. En général, les payſans d'Egypte atteignent cinq pieds quatre pouces ; pluſieurs vont à cinq pieds ſix & ſept ; leurs corps eſt muſculeux ſans être gras, & robuſte comme il convient à des hommes endurcis à la fatigue. Leur peau hâlée par le ſoleil eſt preſque noire, mais leur viſage n'a rien de choquant. La plupart ont la tête d'un bel ovale,

le front large & avancé, & ſous un ſourcil noir, un œil noir, enfoncé, & brillant; le nez aſſez grand ſans être aquilin, la bouche bien taillée & toujours de belles dents. Les habitans des villes, plus mélangés, ont une phyſionomie moins uniforme, moins prononcée. Ceux des villages, au contraire, ne s'alliant jamais que dans leurs familles, ont des caracteres plus généraux, plus conſtans, & quelque choſe de rude dans l'aſpect, qui tire ſa cauſe des paſſions d'une ame ſans ceſſe aigrie par l'état de guerre & de tyrannie qui les environne.

2°. Une deuxieme claſſe d'Arabes eſt celle des Africains ou Occidentaux (1) venus à diverſes repriſes & ſous divers Chefs ſe réunir à la premiere; comme elle, ils deſcendent des conquérans Muſulmans qui chaſſerent les Grecs de la Mauritanie; comme elle, ils exercent l'agriculture & les métiers; mais ils ſont plus ſpécialement répandus dans le *Saïd*, où ils ont des villages, & mêmes des Princes particuliers.

3°. La troiſieme claſſe eſt celle des *Bedouins* ou hommes des déſerts (2), connus des anciens ſous le nom de *Scenites*, c'eſt-à-dire, habitant ſous des tentes. Parmi ceux-là, les uns, diſperſés par familles, habitent les rochers, les cavernes, les ruines & les lieux écartés où il y a de l'eau; les autres, réunis par tribus, campent ſous des tentes baſſes & enfumées, & paſſent leur vie dans un voyage perpétuel. Tantôt dans le déſert, tantôt ſur les bords du fleuve, ils ne tiennent à la terre qu'autant que l'intérêt de leur ſûreté ou la ſubſiſtance de leurs troupeaux les y attachent. Il eſt des Tribus qui, chaque année après l'inondation, arrivent

(1) En Arabe, *magârbe*, pluriel de *magrebi*, homme du *garb*, ou *couchant*: ce ſont nos *Barbareſques*.

(2) En Arabie, *beddoui*, formé de *bîd*; *déſert*, *pays ſans habitations*.

du sein de l'Afrique pour profiter des herbes nouvelles, & qui au printems se renfoncent dans le désert; d'autres sont stables en Egypte, & y louent des terrains qu'ils ensemencent & changent annuellement. Toutes observent entre elles des limites convenues qu'elles ne franchissent point, sous peine de guerres. Toutes ont à peu-près le même genre de vie, les mêmes usages, les mêmes mœurs. Ignorans & pauvres, les Bedouins conservent un caractère original distinct des Nations qui les environnent. Pacifiques dans leur camp, ils sont par-tout ailleurs dans un état habituel de guerre. Les laboureurs qu'ils pillent, les haïssent, les voyageurs qu'ils dépouillent, en médisent; les Turks qui les craignent, les divisent & les corrompent. On estime que leurs Tribus en Egypte pourroient former 30,000 cavaliers; mais ces forces sont tellement dispersées & désunies, qu'on les y traite comme des voleurs & des vagabonds.

Une seconde race d'habitans est celle des *Coptes*, appellés en Arabe *el Qoubt*. On en trouve plusieurs familles dans le Delta; mais le grand nombre habite le *Saïd*, où ils occupent quelquefois des villages entiers. L'Histoire & la tradition attestent qu'ils descendent du peuple dépouillé par les Arabes, c'est-à-dire, de ce mélange d'Egyptiens, de Perses, & surtout de Grecs, qui, sous les Ptolémées & les Constantins, ont si longtems possédé l'Egypte. Ils différent des Arabes par leur religion, qui est le christianisme; mais ils sont encore distincts des Chrétiens par leur secte, qui est celle d'Eutychès. Leur adhésion aux opinions théologiques de cet homme, leur a attiré de la part des autres Grecs des persécutions qui les ont rendus irréconciliables. Lorsque les Arabes conquirent le pays, ils en profiterent pour les affoiblir mutuellement. Les *Coptes* ont fini par expulser leurs rivaux; & comme ils connoissent de tout tems l'administration intérieure de l'Egypte,

ils ſont devenus les dépoſitaires des régiſtres des terres & des Tribus. Sous le nom d'*Ecrivains*, ils ſont au Kaire les *Intendans*, les *Secrétaires* & les *Traitans* du Gouvernement & des Beks. Ces *Ecrivains*, mépriſés des Turks qu'ils ſervent & haïs des payſans qu'ils vexent, forment une eſpece de Corps dont eſt chef l'écrivain du *Commandant* principal. C'eſt lui qui diſpoſe de tous les emplois de cette partie, qu'il n'accorde, ſelon l'eſprit de ce Gouvernement, qu'à prix d'argent.

On prétend que le nom des *Coptes* leur vient de la ville de *Coptos*, où ils ſe retirerent, dit-on, lors des perſécutions des Grecs; mais je lui crois une origine plus naturelle & plus ancienne. Le terme arabe *Qoubti*, un *Copte*, me ſemble une altération évidente du grec *Ai-goupti-os*, un *Egyptien*; car on doit remarquer que *y*, étoit prononcé *ou*, chez les anciens Grecs; & que les Arabes n'ayant ni g devant *a o u*, ni la lettre *p*, remplacent toujours ces lettres par *q* & *b*: les *Coptes* ſont donc proprement les repréſentans des *Egyptiens* (1); & il eſt un fait ſingulier, qui rend cette acception encore plus probable. En conſidérant le viſage de beaucoup d'individus de cette race, je lui ai trouvé un caractere particulier qui a fixé mon attention: tous ont un ton de peau jaunâtre & fumeux, qui n'eſt ni Grec ni Arabe; tous ont le viſage bouffi, l'œil gonflé, le nez écraſé, la levre groſſe; en un mot, une vraie figure de Mulâtre. J'étois tenté de l'attribuer au climat (2), lorſ-

(1) D'autant mieux qu'on les trouve au Saïd dès avant Dioclétien, & qu'il paroît que le Saïd fut moins rempli par les Grecs que le Delta.

(2) En effet, j'obſerve que la figure des Negres repréſente préciſément cet état de contraction que prend notre viſage, lorſqu'il eſt frappé par la lumiere & par une forte réverbération de chaleur. Alors le ſourcil ſe fronce, la pomme des joues s'éleve; la paupiere ſe ſerre; la bouche fait la *moue*. Cette contraction qui a lieu perpétuellement dans le pays nu & chaud des Negres, n'a-

qu'ayant

qu'ayant été visiter le Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractérisée *Negre* dans tous ses traits, je me rapellai ce passage remarquable d'Hérodote, où il dit (1): *Pour moi, j'estime que les Colches sont une colonie des Egyptiens, parce que, comme eux, ils ont la peau noire & les chevèux crépus*; c'est-à-dire, que les anciens Egyptiens étoient de vrais Negres de l'espece de tous les naturels d'Afrique; & dès-lors, on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siecles à celui des Romains & des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa premiere couleur, en conservant cependant l'empreinte de son moule originel. On peut même donner à cette observation une étendue très-générale, & poser en principe, que la physionomie est une sorte de monument propre en bien de cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'Histoire sur les origines des peuples. Parmi nous, un laps de neuf cents ans n'a pu effacer la nuance qui distinguoit les habitans des Gaules, de ces *hommès du nord*, qui, sous Charles-le-Gros, vinrent occuper la plus riche de nos provinces. Les Voyageurs qui vont par mer de Normandie en Danemarck, parle avec surprise de la ressemblance fraternelle des habitans de ces deux contrées, conservée malgré la distance des lieux & des tems. La même observation se présente, quand on passe de Franconie en Bourgogne; & si l'on parcouroit avec attention la France, l'Angleterre ou toute autre contrée, on y trouveroit la trace des émigrations écrite sur la face des habitans. Les Juifs n'en portent-ils pas d'ineffaça-

---

t-elle pas dû devenir le caractere propre de leur figure? Le grand froid, le vent & la neige operent le même effet, & il se retrouve avec ces circonstances chez les Tartares, pendant que dans les zones tempérées, où cet état n'a pas lieu, les traits sont alongés, les yeux plus à fleur de tête, & toute la figure plus épanouie.

(1) Lib. 2. p. 150.

bles, en quelque lieu qu'ils ſoient établis ? Dans les Etats où la Nobleſſe repréſente un peuple étranger introduit par conquête, ſi cette Nobleſſe ne s'eſt point alliée aux indigenes, ſes individus ont une empreinte particuliere. Le ſang Kalmouque ſe diſtingue encore dans l'Inde; & ſi quelqu'un avoit étudié les diverſes Nations de l'Europe & du nord de l'Aſie, il retrouveroit peut-être des analogies qu'on a oubliées.

Mais en revenant à l'Egypte, le fait qu'elle rend à l'Hiſtoire, offre bien des réflexions à la Philoſophie. Quel ſujet de méditation, de voir la barbarie & l'ignorance actuelle des Coptes, iſſues de l'alliance du génie profond des Egyptiens, & de l'eſprit brillant des Grecs; de penſer que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre eſclave & l'objet de nos mépris, eſt celle-là même à qui nous devons nos arts, nos ſciences, & juſqu'à l'uſage de la parole; d'imaginer enfin, que c'eſt au milieu des peuples qui ſe diſent les plus amis de la liberté & de l'humanité, que l'on a ſanctionné le plus barbare des eſclavages, & mis en problême *ſi les hommes noirs ont une intelligence de l'eſpece des hommes blancs !*

Le langage eſt un autre monument dont les indications ne ſont pas moins juſtes ni moins inſtructives. Celui dont uſoient ci-devant les *Coptes*, s'accorde à conſtater les faits que j'établis. D'un côté, la forme de leurs lettres & la majeure partie de leurs mots, démontrent que la Nation Grecque, dans un ſéjour de mille ans, a imprimé fortement ſon empreinte ſur l'Egypte (1); mais d'autre part, l'alphabet copte a cinq lettres, & le dictionnaire beaucoup de mots qui ſont comme les débris & les reſtes de l'ancien égyptien. Ces mots, examinés avec critique, ont une analogie ſenſi-

---

(1) Voyez *le Dict. Copte*, par la Croze.

ble avec les idiomes des anciens peuples adjacens, tels que les Arabes, les Ethiopiens, les Syriens, & même les riverains de l'Euphrate; & l'on peut établir comme un fait certain, que toutes ces langues ne furent que des dialectes dérivés d'un fond commun. Depuis plus de trois siecles, celui des Coptes est tombé en désuétude, les Arabes conquérans, en dédaignant l'idiome des peuples vaincus, leur ont imposé avec leur joug, l'obligation d'apprendre leur langue. Cette obligation même devint une loi, lorsque, sur la fin du premier siecle de l'*Hedjire*, le Kalife *Ouâled I* prohiba la langue grecque dans tout son Empire: de ce moment l'arabe prit un ascendant universel, & les autres langues, reléguées dans les livres, ne subsisterent plus que pour les Savans, qui les négligerent. Tel a été le sort du Copte, dans les livres de dévotion & d'église, les seuls connus où il existe: les Prêtres & les Moines ne l'entendent plus; & en Egypte comme en Syrie, Musulman ou Chrétien, tout parle arabe, & n'entend que cette langue.

Il se présente à ce sujet des observations, qui, dans la Géographie & l'Histoire, ne sont pas sans importance. Les Voyageurs, en traitant des pays qu'ils ont vus, sont dans l'usage, & souvent dans l'obligation de citer des mots de la langue qu'on y parle. C'est une obligation, par exemple, s'il s'agit des noms propres de peuples, d'hommes, de villes, de rivieres, & d'autres objets particuliers au pays; mais de-là est survenu l'abus, que, transportant les mots d'une langue à l'autre, on les a défigurés à les rendre méconnoissables. Ceci est arrivé sur-tout au pays dont je traite; & il en est résulté dans les livres d'Histoire & de Géographie, un chaos incroyable. Un Arabe qui sauroit le françois, ne reconnoîtroit pas dans nos cartes dix mots de sa langue, & nous-mêmes, lorsque nous l'avons apprise, nous éprouvons le même inconvénient. Il a plusieurs causes.

1°. L'ignorance où sont la plupart des Voyageurs

de la langue arabe, & sur-tout de sa prononciation; & cette ignorance a été cause que leur oreille, novice à des sons étrangers, en a fait une comparaison vicieuse aux sons de leur propre langue (1).

2°. La nature de plusieurs prononciations qui n'ont point d'analogue dans la langue où on les transporte. Nous l'éprouvons tous les jours dans le *th* des Anglois & dans le *jota* des Espagnols; quiconque ne les a pas entendus, ne peut s'en faire une idée; mais c'est bien pis avec les Arabes, dont la langue a trois voyelles, & sept à huit consonnes étrangeres aux Européens, Comment les peindre pour leur conserver leur nature, & ne les pas confondre avec d'autres qui font des sons différens?

3°. Enfin, une troisieme cause de désordre, est la conduite des Ecrivains dans la rédaction des livres & des cartes. En empruntant leurs connoissances de tous les Européens qui ont voyagé en Orient, ils ont adopté l'orthographe des noms propres, telle qu'ils l'ont trouvée dans chacun; mais ils n'ont pas fait attention que les diverses Nations de l'Europe, en usant également des lettres romaines, leur donnent des valeurs différentes. Par exemple, l'*u* des Italiens, n'est pas notre *u*; mais *ou*. Leur *gh*, n'est pas *gé*; mais *gué*. Leur *c*, n'est pas *cé*; mais *tché*; de-là une diversité apparente de mots qui sont cependant les mêmes. C'est ainsi que celui qu'on doit écrire en françois, *chaik* ou *chêk*, est écrit tour-à-tour *schek* (2), *shekh*, *schech*, *scieh*, selon qu'on

(1) Il n'y a pas jusqu'au savant Pococke, qui, expliquant si bien les livres, ne put jamais se passer d'interprête. Récemment, Vohaven, Professeur d'Arabe en Danemarck, ne put pas entendre même le *salam alai kam* (le bon jour) lorsqu'il vint en Egypte; & son compagnon, le jeune Forskal, au bout d'un an, fut plus avancé que lui.

(2) Pour faire sentir ces différences à la lecture, il faut appeller les lettres une à une.

l'a tiré de l'anglois, de l'allemand ou de l'Italien, chez qui ces combinaisons de *sh*, *sch*, *sc*, ne sont que notre *ché*. Les Polonois écriroient *szech*, & les Espagnols, *chej*; cette différence de finale, *j*, *ch*, & *kh*, vient de ce què la lettre arabe est le *jota* espagnol, *ch* allemand (1), qui n'existe point chez les Anglois, les François & les Italiens. C'est encore par des raisons semblables que les Anglois écrivent *Rooda*, l'isle que les Italiens écrivent *Ruda*, & que nous devons prononcer comme les Arabes, *Rouda*; que Pococke écrit *haramme* pour *harâmí*, un *voleur*; que Niebuhr écrit *dsjebel* pour *djebel*, une *montagne*; que Danville, qui a beaucoup usé de Mémoires Anglois, écrit *Shâm* pour *Châm*, la *Syrie*; *wadi* pour *ouâdi*, une vallée, & mille autres exemples.

Par-là, comme je l'ai dit, s'est introduit un désordre d'orthographe qui confond tout; & si l'on n'y remédie, il en résultera pour le moderne, l'inconvénient dont on se plaint pour l'ancien. C'est avec leur ignorance des langues *Barbares*, & avec leur manie d'en plier les sons à leur gré, que les Grecs & les Romains nous ont fait perdre la trace des noms originaux, & nous ont privés d'un moyen précieux de reconnoître l'état ancien, dans celui qui subsiste. Notre langue, comme la leur, a cette délicatesse; elle dénature tout, & notre oreille rejette comme barbare, tout ce qui lui est inusité. Sans doute il est inutile d'introduire des sons nouveaux; mais il seroit à propos de nous rapprocher de ceux que nous traduisons, & de leur assigner, pour représentans, les plus rapprochés des nôtres, en leur ajoutant des signes convenus. Si chaque peuple en faisoit autant, la nomenclature deviendroit une, comme ses modeles (2); & ce seroit un premier pas vers une

(1) Pas dans tous les cas, mais après l'*o* & l'*u*, comme dans *buch*, un livre.

(2) Lorsque les Voyageurs François qui sont actuellement le

opération qui devient de jour en jour plus pressante & plus facile, un alphabet général qui puisse convenir à toutes les langues, ou du moins à celles de l'Europe. Dans le cours de cet Ouvrage, je citerai le moins qu'il me sera possible de mots arabes; mais lorsque j'y serai obligé, qu'on ne s'étonne pas si je m'éloigne souvent de l'orthographe de la plupart des Voyageurs. A en juger par ce qu'ils ont écrit, il ne paroît pas qu'aucun ait saisi les vrais élémens de l'alphabet arabe, ni connu les principes à suivre dans la translation des mots à notre écriture. Je reviens à mon sujet.

Une troisieme race d'habitans, en Egypte, est celle des *Turks*, qui sont les maîtres du pays, ou qui du moins en ont le titre. Dans l'origine, ce nom de Turk n'étoit point particulier à la Nation à qui nous l'appliquons; il désignoit en général des peuples répandus à l'orient & même au nord de la mer Caspienne, jusqu'au-delà du lac Aral; dans les vastes contrées qui ont pris d'eux leur dénomination de *Tour-estân* (1). Ce sont ces mêmes peuples dont les anciens Grecs ont parlé sous le nom de Parthes, de Messagètes, & même de Scythes, auquel nous avons substitué celui des *Tartares*. Pasteurs & vagabonds comme les Arabes Bedouins, ils se montrerent, dans tous les tems, guerriers farouches & redoutables. Ni Cyrus ni Alexandre ne purent les subjuguer; mais les Arabes furent plus heureux. Environ quatre-vingts ans après Mahomet, ils entrerent, par ordre du Kalif Ouâled I, dans les pays des Turks, & leur firent connoître leur religion & leurs

---

tour du monde, seront revenus, on verra la confusion qu'apportera dans leurs récits, la variété des orthographes angloise & françoise.

(1) *Estân* est un terme persan qui signifie *pays*, & s'applique en finale aux noms propres; ainsi l'on dit *Arab-estân*, *Frank-estân*, &c.

armes. Ils leur imposerent même des tributs; mais l'anarchie s'étant glissée dans l'empire, les Gouverneurs rebelles se servirent d'eux pour résister aux Kalifs, & ils furent mêlés dans toutes les affaires. Ils ne tarderent pas d'y prendre un ascendant qui dérivoit de leur genre de vie. En effet, sous des tentes, toujours les armes à la main, ils formoient un peuple guerrier, & une milice rompue à toutes les manœuvres des combats. Ils étoient divisés, comme les Bedouins, en tribus ou *camps*, appellés dans leur langue *ordou*, dont nous avons fait *horde*, pour désigner leurs peuplades. Ces tribus, alliées ou divisées entre elles pour leurs intérêts, avoient sans cesse des guerres plus ou moins générales; & c'est à raison de cet état, que l'on voit dans leur histoire plusieurs peuples également nommés *Turks*, s'attaquer, se détruire & s'expulser tour-à-tour. Pour éviter la confusion, je réserverai le nom de *Turks* propres, à ceux de Constantinople, & j'appellerai Turkmans ceux qui les précéderent.

Quelques hordes de *Turkmans* ayant donc été introduites dans l'Empire Arabe, elles parvinrent en peu de tems à faire la loi à ceux qui les avoient appellées comme alliées ou comme stipendiaires. Les *Kalifs* en firent eux-mêmes une expérience remarquable. *Montazzam* (1), frere & successeur d'*Almamoun*, ayant pris pour sa garde un corps de Turkmans, se vit contraint de quitter Bagdad à cause de leurs désordres. Après lui, leur pouvoir & leur insolence s'accrurent au point qu'ils devinrent les arbitres du trône & de la vie des Princes; ils en massacrerent trois en moins de trente ans. Les Kalifs, délivrés de cette premiere tutelle, ne devinrent pas plus sages. Vers 935, *Radi B'ellah* (2) ayant encore déposé son autorité dans les

(1) En 834.
(2) *Qui se plaît en Dieu.*

mains d'un Turkman, ses successeurs retomberent dans les premieres chaînes; & sous la garde des *Emirs-el-omara*, ils ne furent plus que des fantômes de puissance. Ce fut dans les désordres de cette anarchie qu'une foule de hordes Turkmanes pénétrerent dans l'Empire, & qu'elles fonderent divers Etats indépendans, plus ou moins passagers, dans le *Kerman*, le *Korasan*, à *Iconium*, à *Alep*, à *Damas* & en *Egypte*.

Jusqu'alors les Turks actuels, distingués par le nom d'*Ogouzians*, étoient restés à l'Orient de la Caspienne & vers le Djihoun; mais dans les premieres années du treizieme siecle, *Djenkiz-Kan* ayant amené toutes les tribus de la haute Tartarie contre les Princes de *Balk* & de *Samarqand*, les Ogouzians ne jugerent pas à propos d'attendre les *Mogols*: ils partirent sous les ordres de leur Chef *Soliman*, & poussant devant eux leurs troupeaux, ils vinrent (en 1214), camper dans *l'Aderbedjân*, au nombre de cinquante mille cavaliers. Les Mogols les y suivirent, & les pousserent plus à l'ouest dans l'Arménie. Soliman s'étant noyé (en 1220) en voulant passer l'Euphrate à cheval, *Ertogrul* son fils prit le commandement des hordes, & s'avança dans les plaines de l'Asie mineure, où des pâturages abondans attiroient ses troupeaux. La bonne conduite de ce chef lui procura dans ces contrées une force & une considération qui firent rechercher son alliance par d'autres Princes. De ce nombre fut le Turkman *Ala-el-din*, *Sultan* à Iconium. Cet Ala-el-din se voyant vieux & inquiété par les Tartares de *Djenkiz-Kan*, accorda des terres aux Turks d'Ertogrul, & le fit même Général de toutes ses troupes. Ertogrul répondit à la confiance du Sultan, battit les *Mogols*, acquit de plus en plus du crédit & de la puissance, & les transmit à son fils *Osman*, qui reçut d'un Ala-el-din, successeur du premier, le Qofetân, le tambour & les queues de cheval, symboles du commandement chez tous les Tartares. Ce fut cet

Osman qui, pour distinguer ses *Turks* des autres, voulut qu'ils portassent désormais son nom, & qu'on les appellât *Osmanlès*, dont nous avons fait Ottomans (1). Ce nouveau nom devint bientôt redoutable aux Grecs de Constantinople, sur qui Osman envahit des terrains assez considérables pour en faire un Royaume puissant. Bientôt il lui en donna le titre, en prenant lui-même, en 1300, la qualité de *Soltân*, qui signifie *Souverain absolu*. On sait comment ses successeurs, héritiers de son ambition & de son activité, continuerent de s'agrandir aux dépens des Grecs; comment de jour en jour, leur enlevant des Provinces en Europe & en Asie, ils les resserrerent jusques dans les murs de Constantinople; & comment enfin Mahomet II, fils d'Amurat, ayant emporté cette ville en 1453, anéantit ce rejeton de l'Empire de Rome. Alors les Turks se trouvant libres des affaires d'Europe, reporterent leur ambition sur les Provinces du Midi. Bagdad, subjuguée par les Tartares, n'avoit plus de Kalifs depuis deux cents ans (2); mais une nouvelle puissance formée en Perse, avoit succédé à une partie de leurs domaines. Une autre, formée dans l'Egypte dès le dixieme siecle, & subsistant alors sous le nom de *Mamlouks*, en avoit détaché la Syrie & le Diarbekr. Les Turks se proposerent de dépouiller ces rivaux. *Bayazid*, fils de Mahomet, exécuta une partie de ce dessein contre le *Sofi* de Perse, en s'emparant de l'Arménie, & Sélim son fils le compléta contre les *Mamlouks*. Ce Sultan les ayant attirés près d'Alep en 1517, sous prétexte de l'aider dans la guerre de Perse, tourna subitement ses armes contre

---

(1) Cette différence du *t* à l'*s*, vient de ce que la lettre originale est le *th* anglois, que les étrangers traduisent tantôt *t*, tantôt *s*.

(2) En 1239, Holagou-kan, descendant de Djenkiz, abolit le Kalifat dans la personne de *Mostâzem*.

eux, & leur enleva de suite la Syrie & l'Egypte, où il les poursuivit. De ce moment le sang des Turks fut introduit dans ce pays; mais il s'est peu répandu dans les villages. On ne trouve presque qu'au Kaire des individus de cette Nation : ils y exercent les arts, & occupent les emplois de religion & de guerre. Ci-devant ils y joignoient toutes les places du Gouvernement; mais depuis environ trente ans, il s'est fait une révolution tacite, qui, sans leur ôter le titre, leur a dérobé la réalité du pouvoir.

Cette révolution a été l'ouvrage d'une quatrieme & derniere race, dont il nous reste à parler. Ses individus, nés tous au pied du Caucase, se distinguent des autres habitans par la couleur blonde de leurs cheveux, étrangere aux naturels de l'Egypte. C'est cette espece d'hommes que nos Croisés y trouverent dans le treizieme siecle, & qu'ils appellerent *Mamelus*,* ou plus correctement *Mamlouks*. Après avoir demeuré presqu'anéantis pendant deux cent-trente ans sous la domination des Ottomans, ils ont trouvé moyen de reprendre leur prépondérance. L'histoire de cette Milice, les faits qui l'amenerent pour la premiere fois en Egypte, la maniere dont elle s'y est perpétuée & rétablie, enfin son genre de gouvernement, sont des phénomenes politiques, si bizarres, qu'il est nécessaire de donner quelques pages à leur développement.

CHAPITRE VII.

Précis de l'Histoire des Mamlouk.

Les Grecs de Constantinople, avilis par un Gouvernement despotique & bigot, avoient vu, dans le cours du septieme siecle, les plus belles Provinces de

leur Empire devenir la proie d'un peuple nouveau. Les Arabes, exaltés par le fanatisme de *Mahomet*, & plus encore par le délire des jouissances jusqu'alors inconnues, avoient conquis, en quatre-vingts ans, tout le nord de l'Afrique jusqu'aux Canaries, & tout le midi de l'Asie jusqu'à l'Indus, & aux déserts Tartares. Mais le livre du *Prophete*, qui enseignoit la méthode des ablutions, des jeûnes & des prieres, n'avoit point appris la science de la législation, ni ces principes de la morale naturelle, qui sont la base des Empires & des sociétés. Les Arabes savoient vaincre, & nullement gouverner : aussi l'édifice informe de leur puissance ne tarda-t-il pas de s'écrouler. Le vaste Empire des *Kalifs*, passé du despotisme à l'anarchie, se démembra de toutes parts. Les Gouverneurs temporels désabusés de la sainteté de leur Chef spirituel, s'érigerent par-tout en Souverains, & formerent des Etats indépendans. L'Egypte ne fut pas la derniere à suivre cet exemple; mais ce ne fut qu'en 969 (1) qu'il s'y établit une puissance réguliere, dont les Princes, sous le nom de *Kalifs Fatmites*, disputerent à ceux de Bagdâd jusqu'au titre de leur dignité. Ces derniers, à cette époque, privé de leur autorité par la Milice Turkmane, n'étoient plus capables de réprimer ces prétentions. Ainsi les *Kalifs* d'Egypte resterent maîtres paisibles de ce riche pays, & ils en eussent pu former un Etat puissant. Mais toute l'histoire des Arabes s'accorde à prouver que cette nation n'a jamais connu *la science du Gouvernement*. Les Souverains d'Egypte, despotes comme ceux de Bagdâd, marcherent par les mêmes routes à la même destinée. Ils se mêlerent de querelles de sectes ; ils en firent même de nouvelles, & persécuterent pour avoir des prosélytes. L'un d'eux nommé Hâ-

(1) Ou 972, selon d'Herbelot.

kem-b'amrellâh (1), eut l'extravagance de se faire reconnoître pour Dieu incarné, & la barbarie de mettre le feu au Kaire pour se désennuyer. D'autrès dissiperent les fonds publics par un luxe bisarre. Le peuple foulé les prit en aversion; & leurs courtisans, enhardis par leur foiblesse, aspirerent à les dépouiller. Tel fut le cas d'*Adhad-el-dîn*, dernier rejetton de cette race. Après une invasion des Croisés, qui lui avoient imposé un tribut, un de ses généraux, déposé, le menaça de lui enlever un pouvoir dont il se montroit peu digne. Se sentant incapable de résister par lui-même, & sans espoir dans sa Nation qu'il avoit aliénée, il eut recours aux Etrangers. En vain le raisonnement & l'expérience de tous les tems lui dictoient que ces Etrangers, dépositaires de sa personne, en seroient aussi les maîtres; une premiere imprudence en nécessita une seconde: il appella une race de Turkmans & de Kourdes qui s'étoient fait un état dans le nord de la Syrie, & il implora *Nour-el-dîn*, Souverain d'Alep, qui, dévorant déjà l'Egypte, se hâta d'y envoyer une armée. Elle délivra effectivement *Adhad* du tribut des Francs & des prétentions de son Général. Mais le Kalif ne fit que changer d'ennemis: on ne lui laissa que l'ombre de la puissance; & Selâh-el-dîn, qui prit, en 1171, le commandement des troupes, finit par le faire étrangler. C'est ainsi que les Arabes d'Egypte furent assujettis à des Etrangers, dont les Princes commencerent une nouvelle dynastie dans la personne de Selâh-el-dîn.

Pendant que ces choses se passoient en Egypte, pendant que les Croisés d'Europe se faisoient chasser de Syrie pour leurs désordres, des mouvemens extraordinaires préparoient d'autres révolutions dans la haute Asie. Djenkiz-Kan, devenu seul chef de presque tou-

(1) *Commandant par ordre de Dieu.*

tes les hordes Tartares, n'attendoit que le moment d'envahir les Etats voisins : une insulte faite à des marchands sous sa protection, détermina sa marche contre le Sultan de Balk, & l'orient de la Perse. Alors, c'est-à-dire, vers 1218., ces contrées devinrent le théâtre d'une des plus sanglantes calamités dont l'histoire des Conquérans fasse mention. Les Mogols, le fer & la flamme à la main, pillant, égorgeant, brûlant sans distinction d'âge ni de sexe, réduisirent tout le pays de Sihoun au Tigre, en un désert de cendres & d'ossemens. Ayant passé au nord de la Caspienne, ils poussèrent leurs ravages jusques dans la Russie & le Cuban. Ce fut cette expédition, arrivée en 1227, dont les suites introduisirent les Mamlouks en Egypte. Les Tartares, las d'égorger, avoient ramené une foule de jeunes esclaves des deux sexes; leurs camps & les marchés de l'Asie en étoient remplis. Les successeurs de Selâh-el-dîn, qui, à titre de *Turkmans*, conservoient des correspondances vers la Caspienne, virent dans cette rencontre une occasion de se former à bon marché une Milice dont ils connoissoient la beauté & le courage. Vers l'an 1230, l'un d'eux fit acheter jusqu'à 12,000 jeunes gens qui se trouverent Tcherkâsses, Mingréliens & Abazans. Il les fit élever dans les exercices militaires, & en peu de tems il eut une légion des plus beaux & des meilleurs soldats de l'Asie, mais aussi des plus mutins, comme il ne tarda pas de l'éprouver. Bientôt cette milice, semblable aux gardes Prétoriennes, lui fit la loi. Elle fut encore plus audacieuse sous son successeur, qu'elle déposa. Enfin, en 1250, peu après le désastre de S. Louis, ces soldats tuerent le dernier prince *Turkman*; & lui substituerent un de leurs chefs, avec le titre de *Sultan* (1), en gardant

(1) Nos anciens en firent *Soldan* & Soudan, par le changement fréquent d'*ol* en *ou* : fol, *fou*; mol, *mou*.

pour eux celui de *Mamlouks*, qui ſignifie un eſclave militaire (1).

Telle eſt cette Milice d'eſclaves devenus deſpotes, qui, depuis pluſieurs ſiecles, régit les deſtins de l'Egypte. Dès l'origine, les effets répondirent aux moyens : ſans contrat ſocial entre eux, que l'intérêt du moment; ſans droit public avec la Nation, que celui de la conquête, les Mamlouks n'eurent pour regle de conduite & de gouvernement, que la violence d'une ſoldateſque effrénée & groſſiere. Le premier Chef qu'ils élurent, ayant occupé cet eſprit turbulent à la conquête de la Syrie, il obtint un regne de dix-ſept ans; mais, depuis lui, pas un ſeul n'eſt parvenu à ce terme. Le fer, le cordon, le poiſon, le meurtre public ou l'aſſaſſinat particulier, ont été le ſort d'une ſuite de tyrans, dont on compte quarante-ſept dans un eſpace de deux cent cinquante-ſept ans. Enfin, en 1517, Selim, Sultan des Ottomans, ayant pris & fait pendre Toumâmbek, leur dernier Chef, mit fin à cette Dynaſtie.

Selon les principes de la politique Turke, Selim devoit exterminer tout le corps des Mamlouks; mais une vue plus raffinée le fit pour cette fois déroger à l'uſage. Il ſentit, en établiſſant un Pacha dans l'Egypte, que l'éloignement de la capitale deviendroit une grande tentation de révolte, s'il lui confioit la même autorité que dans les autres Provinces. Pour parer à cet inconvénient, il combina une forme d'adminiſtration, telle que les pouvoirs partagés entre pluſieurs Corps, gardaſſent un équilibre qui les tînt tous dans ſa dépendance : la portion des Mamlouks échappés à ſon premier maſſacre, lui parut propre à ce deſſein. Il éta-

(1) *Mamlouk*, participe paſſif de *malac*, poſſéder, ſignifie *l'homme poſſédé* en propriété : ce qui a le ſens d'*eſclave*. Mais cette eſpece eſt diſtinguée des eſclaves domeſtiques, ou noirs, qu'on appelle *abd*.

blit donc un *Diouân*, ou *Conſeil* de Régence qui fut composé du Pacha & des Chefs des ſept Corps Militaires. L'office du Pacha fut de notifier à ce Conſeil les ordres de la Porte, de faire paſſer le tribut, de veiller à la ſûreté du pays contre les ennemis extérieurs, de s'oppoſer à l'agrandiſſement des divers partis; de leur côté, les membres du Conſeil eurent le droit de rejetter les ordres du Pacha, en motivant les refus; de le dépoſer même, & de ratifier toutes les ordonnances civiles ou politiques. Quant aux *Mamlouks*, il fut arrêté qu'on prendroit parmi eux les vingt-quatre Gouverneurs ou Beks des Provinces; on leur confia le ſoin de contenir les Arabes, de veiller à la perception des tributs & à toute la police intérieure; mais leur autorité fut purement paſſive, & ils ne dûrent être que les inſtrumens des volontés du Conſeil. L'un d'eux, réſidant au Kaire, eut le titre *Chaik-el-beled* (1), qu'on doit traduire par *Gouverneur de la ville*, dans un ſens purement civil, c'eſt-à-dire, ſans aucun pouvoir militaire.

Le Sultan établit auſſi des tributs, dont une partie fut deſtinée à ſoudoyer 20,000 hommes de pied, & un corps de 12000 cavaliers, réſidans ſur le pays: l'autre, à procurer à la Mekke & à Médine, des proviſions de bled, dont elles manquent; & la troiſieme, à groſſir le Kazné ou Tréſor de Conſtantinople, & à ſoutenir le luxe du *Sérail*. Du reſte, le peuple qui devoit ſubvenir à ces dépenſes, ne fut compté, comme l'a très-bien obſervé M. Savary, que comme un agent paſſif, & reſta ſoumis comme auparavant à toute la rigueur d'un deſpotiſme militaire.

Cette forme de Gouvernement n'a pas mal répondu

Chaik ſignifie proprement un *vieillard*, *ſenior populi*; il a pris la même acception en Orient que parmi nous, & il déſigne un *Seigneur*, un Commandant.

aux intentions de Sélim, puisqu'elle a duré plus de deux siecles; mais depuis cinquante ans, la Porte s'étant relâchée de sa vigilance, il s'est introduit des nouveautés dont l'effet a été de multiplier les *Mamlouks*; de reporter en leurs mains les richesses & le crédit; & enfin, de leur donner sur les Ottomans un ascendant qui a réduit à peu de chose le pouvoir de ceux-ci. Pour concevoir cette révolution, il faut connoître par quels moyens les *Mamlouks* se sont perpétués & multipliés en Egypte.

En les voyant subsister en ce pays depuis plusieurs siecles, on croiroit qu'ils s'y sont reproduits par la voie ordinaire de la génération; mais si leur premier établissement fut un fait singulier, leur perpétuation en est un autre qui n'est pas moins bisarre. Depuis cinq cents-cinquante ans qu'il y a des *Mamlouks* en Egypte, pas un seul n'a donné lignée subsistante; il n'en existe pas une famille à la seconde génération; tous leurs enfans périssent dans le premier ou le second âge. Les Ottomans sont presque dans le même cas, & l'on observe qu'ils ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigenes; ce que les *Mamlouks* ont toujours dédaigné (1). Qu'on explique pourquoi des hommes

(1) Les femmes des Mamlouks sont, comme eux, des esclaves transportées de Géorgie, de Mingrélie, &c. On parle toujours de leur beauté, & il faut y croire sur la foi de la renommée. Mais un Européen qui n'a été qu'en Turkie, n'a point le droit d'en rendre témoignage. Ces femmes y sont encore plus invisibles que les autres, & c'est sans doute à ce mystere qu'elles doivent l'idée qu'on se fait de leur beauté. J'ai eu occasion d'en demander des nouvelles à l'épouse d'un de nos Négocians au Kaire, à laquelle le commerce des galons & des étoffes de Lyon ouvroit tous les *Harem*: cette dame, qui a plus d'un droit d'en bien juger, m'a assuré que sur mille à douze cents femmes d'élite qu'elle a vues, elle n'en a pas trouvé dix qui fussent d'une vraie beauté. Mais les Turks ne sont pas difficiles. Pourvu qu'une

bien

bien conſtitués, mariés à des femmes ſaines, ne peuvent naturaliſer ſur les bords du Nil, un ſang formé aux pieds du Caucaſe, & qu'on ſe rappelle que les plantes d'Europe refuſent également d'y maintenir leur eſpece; on pourra héſiter de croire ce double phénomene; mais il n'en eſt pas moins conſtant, & il ne paroît pas nouveau; les Anciens ont des obſervations qui y ſont analogues : ainſi, lorſqu'Hippocrate (1) dit que chez les Scythes & les Egyptiens, tous les individus ſe reſſemblent, & que ces deux nations ne reſſemblent à aucune autre; lorſqu'il ajoute que dans le pays de ces deux peuples, le climat, les ſaiſons, les élémens & le terrain ont une uniformité qu'ils n'ont point ailleurs, n'eſt-ce pas reconnoître cette eſpece d'intolérance dont je parle ? Quand de tels pays impriment un caractere ſi particulier à ce qui leur appartient, n'eſt-ce pas une raiſon de repouſſer tout ce qui leur eſt étranger ? il ſemble alors que le ſeul moyen de naturaliſation pour les animaux & pour les plantes, eſt de ſe ménager une affinité avec le climat, en s'alliant aux eſpeces indigenes; & les *Mamlouks*, ainſi que je l'ai dit, s'y ſont refuſés. Le moyen qui les a perpétués & multipliés, eſt donc le même qui les y a établis : c'eſt-à-dire, qu'ils ſe ſont régénérés par des eſclaves tranſportés de leur pays originel. Depuis les Mogols, ce commerce n'a pas ceſſé ſur les bords du Kuban & du

---

femme ſoit blanche, elle eſt belle; ſi elle eſt graſſe, elle eſt admirable : *Son viſage eſt comme la plaine lune; ſes hanches ſont comme des couſſins*, diſent-ils pour exprimer le ſuperlatif de la beauté. On peut dire qu'ils la meſurent au quintal. Ils ont d'ailleurs un proverbe remarquable pour les phyſiciens : *Prends une blanche pour tes yeux; mais pour le plaiſir, prends une Egyptienne*. L'expérience leur a prouvé que les femmes du nord ſont réellement plus froides que celles du midi.

(1) *Hippocrates, lib. de Aëre, Locis & Aquis.*

Phafe (1): comme en Afrique, il s'y entretient, & par les guerres que fe font les nombreufes peuplades de ces contrées, & par la mifere des habitans qui vendent leurs propres enfans pour vivre. Ces efclaves des deux fexes, tranfportés d'abord à Conftantinople, font enfuite répandus dans tout l'Empire, où ils font achetés par les gens riches. Les Turks, en s'emparant de l'Egypte, auroient dû fans doute y prohiber cette dangereufe marchandife: ne l'ayant pas fait, ils fe font attiré le revers qui aujourd'hui les dépoffede; ce revers a été préparé de longue main par plufieurs abus. Depuis longtems, la Porte négligeoit les affaires de cette Province. Pour contenir les Pachas, elle avoit laiffé le Divan étendre fon pouvoir, & les Chefs des *Janiſſaires* & des *Azâbs* étoient devenus tout-puiffans. Les foldats eux-mêmes, devenus citoyens par les mariages qu'ils avoient contractés, n'étoient plus les créatures de Conftantinople. Un changement arrivé dans la difcipline, avoit aggravé le défordre. Dans l'origine, les fept Corps militaires avoient des caiffes communes; & quoique la fociété fût riche, les particuliers ne difpofant de rien, ne pouvoient rien. Les Chefs, que cette difpofition gênoit, eurent le crédit de la faire abolir, & ils obtinrent la permiffion de pofféder des propriétés foncieres, des terres & des villages. Or, comme ces terres & ces villages dépendoient des Gouverneurs *Mamlouks*, il fallut les ménager, pour qu'ils ne les grevaffent point. De ce moment, les *Beks* acquirent une influence fur les gens de guerre, qui juf-

(1) Ce pays fut de tout tems une pépiniere d'efclaves; il en fourniffoit aux Grecs, aux Romains, & à l'ancienne Afie. Mais n'eft-il pas fingulier de lire dans Hérodote, que jadis la Colchide (aujourd'hui la Géorgie) reçut des Habitans noirs de l'Égypte, & de voir qu'aujourd'hui elle lui en rende de fi différens?

qu'alors les avoient dédaignés ; & cette influence devint d'autant plus grande, que leur geſtion leur procuroit des richeſſes conſidérables : ils les employerent à ſe faire des amis & des créatures ; ils multiplierent leurs eſclaves, & après les avoir affranchis, ils les pouſſerent de tout leur crédit aux grades de la Milice & du Gouvernement. Ces parvenus, conſervant pour leurs patrons un reſpect que l'uſage de l'Orient conſacre, ils formerent des factions dévouées à toutes leurs volontés. Telle fut la marche par laquelle *Ybrahim*, l'un des Kiâyas (1) ou Colonels vétérans des *Janiſſaires*, parvint vers 1746 à ſe ſaiſir de tous les pouvoirs : il avoit tellement multiplié & avancé ſes affranchis, que, ſur les vingt-quatre Beks que l'on devoit compter, il y en avoit huit de ſa *Maiſon*. Il en retiroit une prépondérance d'autant plus certaine, que le Pacha laiſſoit toujours des places vacantes pour en percevoir les émolumens. D'autre part ſes largeſſes lui avoient attaché les Officiers & les ſoldats de ſon Corps. Enfin l'aſſociation de *Rodoan*, le plus accrédité des Colonels *Azabs*, mettoit le ſceau à ſa puiſſance. Le Pacha, maîtriſé par cette faction, ne fut plus qu'un fantôme, & les ordres du Sultan s'évanouirent devant ceux d'Ybrahim. A ſa mort, arrivée en 1757, ſa *Maiſon*, c'eſt-à-dire, ſes affranchis, diviſés entre eux, mais réunis contre les autres, continuerent de faire la loi. Rodoan qui avoit ſuccédé à ſon collegue, ayant été chaſſé & tué par une cabales de jeunes *Beks*, on vit divers *Commandans* ſe ſuccéder dans un aſſez court eſpace. Enfin, vers 1766, un des principaux acteurs des troubles, *Ali-Bek*, qui, pendant pluſieurs années a fixé l'attention de l'Euro-

(1) Les Corps Militaires des Janiſſaires, Azabs, &c. étoient commandés par des Kiâyas, qui, après un an d'exercice, ſe démettoient de leur emploi, & devenoient vétérans, avec voix au *Diouan*.

pe, prit un ascendant décidé sur ses rivaux; & sous le titre d'*Emir-hadj* & de *Chaik-el-beled*, parvint à s'arroger toute la puissance. L'Histoire des Mamlouks étant liée à la sienne, nous allons continuer l'une, en exposant l'autre.

CHAPITRE VIII.

Précis de l'Histoire d'Ali-Bek (1).

LA naissance d'Ali-bek est soumise aux mêmes incertitudes que celle de la plupart des *Mamlouks*. Vendus en bas âge par leurs parens, ou enlevés par des enne-

(1) Depuis la rédaction de cet article, M. Savary a publié deux nouveaux Volumes sur l'Egypte, dans l'un desquels se trouve la vie de ce même Ali bek. Je comptois y trouver des récits propres à vérifier ou à redresser les miens: mais quel a été mon étonnement de voir que nous n'avons presque rien de commun! Cette diversité m'a été d'autant plus désagréable, que déjà ne m'étant pas trouvé du même avis sur d'autres objets, il pourra sembler à bien des lecteurs que je prends à tâche de contrarier ce Voyageur. Mais outre que je ne connois point la personne de M. Savary, je proteste que de telles partialités n'entrent point dans mon caractere. Par quel accident arrive-t-il donc qu'ayant été sur les mêmes lieux, ayant dû voir les mêmes témoins, nos récits soient si divers? J'avoue que je n'en vois pas bien la raison: tout ce que je puis assurer, c'est que pendant six mois que j'ai vécu au Kaire, j'ai interrogé avec soin ceux de nos Négocians & des Marchands Chrétiens à qui une longue résidence & une esprit sage m'ont paru donner un témoignage plus authentique. Je les ai trouvés d'accord sur les faits principaux; & j'ai eu l'avantage d'entendre confirmer leurs récits par un Négociant Vénitien (M. C. Rosetti), qui a été l'un des Conseillers intimes d'Ali-bek, & le promoteur de ses liaisons avec les Russes, & de ses projets sur le commerce de l'Inde. Dans la Syrie, j'ai trouvé une foule

mis, ces enfans conservent peu le souvenir de leur origine & de leur patrie; souvent même ils les célent.

---

de témoins oculaires des événemens communs aux Chaiks-Dâher, & Ali-bek; & j'ai pu juger du degré d'instruction de mes Auteurs d'Egypte. Pendant huit mois que j'ai demeuré chez les Druzes, j'ai appris de l'Evêque d'Alep, alors Evêque d'Acre, mille particularités d'autant plus certaines, que le ministre de Dâher, *Ibrahim-Sabbâr*, étoit fréquemment dans sa maison. En Palestine, j'ai vécu avec des Chrétiens & Musulmans qui ont commandé des troupes de Dâher, fait le premier siége de Yâfa avec Ali-bek, & soutenu le second contre Mahommad-bek. J'ai vu les lieux, j'ai entendu les témoins. J'ai reçu des notes historiques de l'agent de Venise à *Yâfa*, qui a essuyé sa part de tous les troubles. Voilà les matériaux sur lesquels j'ai rédigé ma narration. Ce n'est pas que je n'aye trouvé quelques *variantes* de circonstances: quels faits n'en ont pas? La bataille de Fontenoi n'a-t-elle pas dix versions différentes? Il suffit d'obtenir les principaux résultats, d'admettre les plus grandes probabilités; & j'ai pu apprendre par moi-même, en cette occasion, combien la stricte vérité des faits historiques est difficile à établir.

Ce n'est pas non plus que je n'aye entendu quelques-uns des récits de M. Savary; & lui-même ne peut-être taxé de les avoir imaginés; car sa narration est mot pour mot celle d'un livre Anglois imprimé en 1783, & intitulé: *Précis de la Révolte d'Ali-bek* (1), quoiqu'il n'y ait que quarante pages consacrées à ce sujet, & que le reste ne traite que de lieux communs de mœurs & de géographie. J'étois au Kaire, lorsque les Papiers publics rendirent compte de cet Ouvrage; & je me rappelle bien que lorsque nos Négocians entendirent parler d'une Marie, femme d'Ali-bek; d'un Grec Dâoud, pere de ce Commandant; d'une reconnoissance comme celle de Joseph, ils se regarderent avec étonnement, & finirent *par rire des contes que l'on faisoit en Europe.* Ainsi le Facteur Anglois, qui étoit en Egypte en 1771, a beau réclamer l'autorité du Kiâya d'Ali-bek, & d'une foule de Beks qu'il a consultés *sans savoir l'arabe*, on ne peut le regarder comme bien instruit. Je le suspecte d'autant plus d'erreur, qu'il débute par une faute impardonnable, en disant que le pays

(1) An account of History of the revolt of Ali-bek, &c. London, 1783, 1 vol. in-8°.

L'opinion la plus accréditée ſur Ali, eſt qu'il naquit parmi les Abazans, l'un des peuples qui habitent le Caucaſe, & dont les eſclaves ſont les plus recherchés (1). Les marchands qui font ce commerce, le tranſporterent, dans l'une de leurs cargaiſons annuelles, au Kaire; il y fut acheté par les freres Iſaac & Youſef, Juif Douaniers, qui en firent préſent à Ybrahim Kiâya. On eſtime qu'il pouvoit avoir alors douze à quatorze ans; mais les Orientaux, tant Muſulmans que Chrétiens, ne tenant point de régiſtres de naiſſance, on ne ſait jamais leur âge précis. Ali, chez ſon nouveau Patron, remplit les fonctions des Mamlouks, qui ſont preſqu'en tout celles des Pages chez les Princes. Il reçut l'éducation d'uſage, qui conſiſte à bien manier un cheval, à tirer la carabine & le piſtolet, à lancer le *djerid*, à frapper du ſabre, & même un peu à lire & à écrire. Dans tous ces exercices il montra une pétulence qui lui valut le ſurnom Turk de *djendâli*, c'eſt-à-dire, *fou*. Mais les ſoucis de l'ambition parvinrent à la calmer. Vers l'âge de dix-huit à vingt ans, ſon Patron lui laiſſa croître la barbe; c'eſt-à-dire, qu'il l'affranchit; car chez les Turks un viſage ſans mouſtaches & ſans barbe n'appartient qu'aux eſclaves & aux femmes, & de-là cette impreſſion défavorable qu'ils reçoivent du premier aſpect de tout Européen. En l'affranchiſſant, Ybrahim lui donna une femme, des revenus, & le promut

---

d'*Abaza* eſt la même choſe qu'*Amaſée*, puiſque l'un eſt une contrée du Caucaſe, en tirant vers le Kuban, & l'autre une ville de l'ancienne Cappadoce ou Natolie moderne.

(1) Les Turks eſtiment en premier lieu les eſclaves Tchercaſſes ou Circaſſiens, puis les Abazans; 3°. les Mingrélins; 4°. les Géorgiens; 5°. les Ruſſes & les Polonois; 6°. les Hongrois & les Allemands; 7°. les Noirs; & enfin les derniers de tous ſont les Eſpagnols, les Maltois & autres Francs, qu'ils dépriſent comme étant ivrognes, débauchés, mutins, & de peu de travail.

au grade de *Kâchef* ou *Gouverneur* de district : enfin il le mit au rang de vingt-quatre Beks. Ces divers grades, le crédit & les richesses qu'il y acquit, éveillerent l'ambition d'Ali-bek. La mort de son Patron, arrivée en 1757, ouvrit à ses projets une libre carriere. Il se mêla dans toutes les intrigues qui se firent pour élever ou supplanter les Commandans. Rodoan Kiâya lui dut sa ruine. Après Rodoan, diverses factions porterent tour-à-tour leurs Chefs à sa place. Celui qui l'occupoit en 1762 étoit Abd-el-Rahmân, peu puissant par lui-même, mais soutenu par plusieurs Maisons confédérées. Ali étoit alors *Chaik-el-beled*; il saisit le moment qu'Abd-el-Rahmân conduisoit la caravane de la Mekke, pour le faire exiler; mais lui-même eut bientôt son tour, & fut condamné à passer à Gaze. Gaze, dépendant d'un Pacha Turk, n'étoit point un lieu assez agréable ni assez sûr pour qu'il acceptât cet exil; aussi n'en prit-il la route que par feinte, & dès le troisieme jour il tourna vers le *Saïd*, où il fut rejoint par ses partisans. Ce fut à Djirjé qu'un séjour de deux ans mûrit sa tête, & qu'il prépara les moyens d'obtenir & d'assurer le pouvoir qu'il ambitionnoit. Les amis que son argent lui fit au Kaire, l'ayant enfin rappellé en 1766, il parut subitement dans cette Ville, & en une seule nuit il tua quatre Beks de ses ennemis, en exila quatre autres, & se trouva désormais Chef du parti le plus nombreux. Devenu dépositaire de toute l'autorité, il résolut de l'employer à s'agrandir encore davantage. Son ambition ne se borna plus au simple titre de *Commandant* ni de *Quâïem-Maqâm*. La suzeraineté de Constantinople offensa son orgueil, & il n'aspira pas moins qu'au titre de *Sultan* d'Egypte. Toutes ses démarches furent relatives à ce but; il chassa le Pacha, qui n'étoit plus qu'un être de représentation, il refusa le tribut accoutumé; enfin en 1768 il battit

monnoie à son propre coin (1). La porte ne vit pas sans indignation ces atteintes à son autorité ; mais pour les réprimer il eut fallut une guerre ouverte, & les circonstances n'étoient pas favorables. L'Arabe *Dâher* établi dans *Acre*, tenoit en échec la Syrie ; & le Divan de Constantinople, occupé des affaires de la Pologne & des prétentions des Russes, n'avoit d'attention que pour le Nord. On tenta la voie usitée des capidjis ; mais le poison ou le poignard surent toujours prévenir le cordon qu'ils portoient. *Ali-bek* profitant des circonstances, poussa de plus en plus ses entreprises & ses succès. Depuis plusieurs années une partie du Saïd étoit occupée par des Chaiks Arabes peu soumis. L'un d'eux, nommé *Hammâm*, y formoit une puissance capable d'inquiéter. Ali commença par se délivrer de ce souci, & sous prétexte que ce Chaik réceloit un dépôt confié par Ybrahim Kiâya, & qu'il accueilloit des rebelles, il envoya contre lui en 1769 un corps de Mamlouks commandé par son favori Mohammad-bek, qui détruisit en une seule journée Hammâm & sa puissance.

La fin de cette même année vit une autre expédition dont les suites devoient réjaillir jusque sur l'Europe. Ali-bek arma des vaisseaux à *Suez*, & les chargeant de Mamlouks, il ordonna au Bek *Hasan* d'aller occuper Djedda, port de la Mekke, pendant qu'un corps de cavalerie, sous la conduite de *Mohammad-bek*, marcha par terre à la Mekke même, qui fut prise sans coup férir, & livrée au pillage. Son dessein étoit de faire de Djedda l'entrepôt du commerce de l'Inde ; & ce projet

(1) Lors de sa ruine, ses piastres perdirent vingt pour cent, parce qu'on prétendit qu'elles étoient surchargées d'alliage. Un négociant en fit passer dix mille à Marseille, & elles rendirent à la fonte un bénéfice assez considérable.

suggéré par un jeune Négociant Vénitien (1) admis à sa confiance, devoit faire abandonner le trajet par le cap de Bonne-Espérance, & lui substituer l'ancienne route de la Méditerranée & de la mer Rouge. Mais, sans parler du revers qui termina cette entreprise (2), la suite des faits a prouvé qu'on s'étoit trop pressé, & qu'avant d'introduire l'or dans un pays, il faut y établir des loix.

Cependant Ali-bek, vainqueur d'un Chaik du Saïd, & du Chérif de la Mekke, se crut fait désormais pour commander au monde entier. Ses courtisans lui dirent qu'il étoit aussi puissant que le Sultan de Constantinople, & il le crut comme ses courtisans. Un peu de raisonnement lui eût démontré que la proportion de l'Egypte au reste de l'Empire, n'en fait qu'un bien petit Etat, & que sept ou huit mille Cavaliers qu'il commandoit, étoit peu de chose en comparaison de cent mille Janissaires, dont le Sultan pouvoit disposer; mais les Mamlouks ne savent point de géographie; & Ali, qui voyoit l'Egypte de près, la trouvoit plus grande que la Turkie, qu'il voyoit de loin. Il résolut donc de commencer le cours de ses conquêtes. La Syrie qui étoit à sa porte, fut naturellement la premiere qu'il se proposa: tout favorisoit ses vues. La guerre des Russes, ouverte en 1769, occupoit toutes les forces des Turks dans le Nord. Le Chaik Dâher révolté, étoit un allié puissant & fidele; enfin les concussions du Pacha de Damas, en disposant les esprits à la révolte, offroient la plus belle occasion d'envahir son Gouvernement, & de mériter le titre de Libérateur des peuples. Ali

(1) M. C. Rosetti; son frere Balthasar Rosetti devoit être Douanier de Djedda.

(2) Peu après, les habitans de la Mekke chasserent les Mamlouks du port & de la ville, & rétablirent le Chérif que l'on avoit dépossédé.

faisit très-bien cet ensemble, & il ne différa de se mettre en mouvement, qu'autant que l'exigeoient les préparatifs nécessaires. Toutes les mesures étant prises, il publia en décembre 1770 un manifeste contre *Osman*, Pacha de Damas, & il envoya 500 Mamlouks occuper Gaze, pour s'assurer l'entrée de la Palestine. Osman, n'apprit pas plutôt l'invasion, qu'il accourut. Les Mamlouks, effrayés de sa diligence & du nombre de ses troupes, se tinrent la bride en main, prêts à fuir au premier signal; mais *Dâher*, l'homme le plus diligent qu'ait vu depuis longtems la Syrie, *Dâher* accourut d'Acre, & les tira d'embarras. Osman, campé près de Yâfa, prit la fuite sans rendre de combat. Dâher occupa Yâfa, Ramlé & toute la Palestine, & la route resta ouverte à la grande armée qu'on attendoit.

Elle arriva sur la fin de février 1771: les gazettes du tems qui compterent 60,000 hommes, ont fait croire en Europe que c'étoit une armée semblable à celles de Russie ou d'Allemagne; mais les Turks, & sur-tout ceux de l'Asie, different encore plus des Européens par l'état militaire, que par les usages & les mœurs. Il s'en faut beaucoup que soixante mille hommes chez eux, soient 60,000 soldats, comme les nôtres. l'armée dont il s'agit, en est un exemple: elle pouvoit monter réellement à quarante mille têtes, qu'il faut classer comme il suit: savoir, cinq mille *Mamlouks*, tous à cheval, & c'étoit-là véritablement l'armée; environ 1500 Barbaresques à pied, & pas d'autre infanterie. Les *Turks* n'en connoissent pas: chez eux, l'homme à cheval est tout. En outre, chaque *Mamlouk* ayant à sa suite deux valets à pied armés d'un bâton, il en résulte 10,000 valets; plus, un excédent de valets & de *serâdjs* ou valets à cheval pour les Beks & Kâchefs, évalué 2,000, & tout le reste vivandiers & goujats: voilà cette armée, telle que me l'ont dépeinte en Palestine des personnes qui l'ont vue & suivie. Elle

étoit commandée par le favori d'*Ali-bek*, *Mohammad-bek*, surnommé *Aboudâhâb*, ou pere de l'or, à raison du luxe de sa tente & de ses harnois. Quant à l'ordre & à la discipline, il n'en faut pas faire mention. Les armées des *Mamlouks* & des *Turks*, ne sont qu'un amas confus de cavaliers sans uniformes, de chevaux de toute taille & de toutes couleurs, marchant sans observer ni rangs, ni distributions. Cette foule s'achemina vers Acre, laissant sur son passage les traces de son indiscipline & de sa rapacité; là se fit la réunion des troupes du Chaik Dâher, qui consistoient en quinze cents *Safadiens* (1) à cheval, commandés par son fils *Ali*; en douze cents cavaliers *Motouâlis*, ayant pour chef le Chaik *Nasif*, & à-peu-près mille Barbaresques à pied. Cette réunion opérée & le plan concerté, l'on marcha vers Damas dans le courant d'avril. Osman, qui avoit eu le loisir de se préparer, avoit de son côté rassemblé une armée aussi nombreuse & aussi mal ordonnée. Les Pachas de Saïde (2), de Tripoli & d'Alep, s'étoient joints à lui, & ils attendoient l'ennemi sous les murs même de Damas. Il ne faut pas s'imaginer ici des mouvemens combinés, tels que ceux qui depuis cent ans, ont fait, de la guerre parmi nous, une science de calcul & de réflexion. Les Asiatiques n'ont pas les premiers élémens de cette conduite. Leurs armées sont des *cohues*, leurs marches des pillages, leurs campagnes des incursions, leurs batailles des batteries; le plus fort ou le plus hardi va chercher l'autre, qui souvent fuit sans combat; s'il attend de pied ferme, on s'aborde, on se mêle, on tire les carabines, on rompt des lances, on se taille à coup de sabre; on n'a presque jamais de canon, & lorsqu'il y en a, il est

(1) Les gens de Dâher portoient ce nom, parce que le siége originel de l'Etat de Dâher, étoit à Safad, village de Galilée.

(2) Prononcez *Sede*; c'est la ville qui a succédé à Sidon.

de peu de service. La terreur se répand souvent sans raison : un parti fuit ; l'autre le presse, & crie victoire. Le vaincu subit la loi du vainqueur, & souvent la campagne finit avec la bataille.

Tel fut en partie ce qui se passa en Syrie en 1771. L'armée d'Ali-bek & de Dâher marcha contre Damas. Les Pachas l'attendirent ; on s'approcha, & le 6 juin on en vint à une affaire décisive : Les Mamlouks & les Safadiens fondirent avec tant de fureur sur les Turks, que ceux-ci épouvantés du carnage, prirent la fuite : les Pachas ne furent pas les derniers à se sauver ; les alliés, maîtres du terrain, s'emparerent sans effort de la ville, qui n'avoit ni soldats ni murs. Le château seul résista. Ses murailles ruinées n'avoient pas un canon, encore moins des canonniers ; mais il y avoit un fossé marécageux, & derriere les ruines quelques fusiliers ; & cela suffit pour arrêter cette armée de cavaliers : cependant comme les assiégés étoient vaincus par l'opinion, ils capitulerent le troisieme jour, & la place devoit être livrée le lendemain, lorsque le point du jour amena la plus étrange des révolutions. Au moment que l'on attendoit le signal de la reddition, Mohammad fait tout-à-coup crier la retraite & tous ses cavaliers tournent vers l'Egypte. En vain Ali-Dâher & Nâsif, surpris, accourent & demandent la cause d'un retour si incroyable : le *Mamlouk* ne répond à leur instances que par une menace hautaine, & tout décampe en confusion. Ce ne fut pas une retraite ; mais une fuite ; on eût dit que l'ennemi les chassoit l'épée dans les reins ; la route de Damas au Kaire fut couverte de piétons, de cavaliers épars, de munitions & de bagages abandonnés. On attribua dans le tems cette aventure bisarre à un prétendu bruit de la mort d'Ali-bek ; mais le vrai nœud de l'énigme fut une conférence secrete qui se passa de nuit dans la tente de Mohammad-bek. Osman ayant vu que la force étoit sans succès,

employa la séduction. Il trouva moyen d'introduire chez le Général Egyptien un agent délié qui, sous prétexte de traiter de pacification, tenta de semer la révolte & la discorde. Il insinua à Mohammad, que le rôle qu'il jouoit étoit aussi peu convenable à son honneur qu'à sa sûreté; qu'il se trompoit s'il croyoit que le Sultan dût laisser impunies les saillies d'Ali-bek; que c'étoit un sacrilege de violer une ville sainte comme Damas, l'une des deux portes de la *Kiabé* (1); qu'il s'étonnoit que lui, Mohammad, préférât à la faveur du Sultan, celle d'un de ses esclaves, & qu'il plaçât un second maître entre son Souverain & lui; que d'ailleurs on savoit que ce maître, en l'exposant chaque jour à de nouveaux dangers, le sacrifioit, & à son ambition personnelle & à la jalousie de son Kiâya, le Copte *Rezq*. Ces raisons, & sur-tout ces deux dernieres, qui portoient sur des faits connus, frapperent vivement Mohammad & ses Bek: aussi-tôt ils déliberent, & se lierent par serment sur le *sabre* & le *Qôran*; ils déciderent qu'on partiroit sans délai pour le Kaire. Ce fut en conséquence de ce dessein qu'ils décamperent si brusquement, en abandonnant leur conquête: ils marcherent avec tant de précipitation, que le bruit de leur arrivée ne les précéda au Kaire que de six heures. Ali-bek en fut épouvanté, & il eût desiré de punir sur le champ son Général; mais Mohammad parut si bien accompagné, qu'il n'y eut pas moyen de rien tenter contre sa personne: il fallut dissimuler, & Ali-bek s'y soumit d'autant plus aisément, qu'il devoit sa fortune bien plus encore à cet art qu'à son courage.

Privé tout-à-coup des fruits d'une guerre dispendieuse, Ali-bek ne renonça pas à ses projets. Il conti-

(1) A raison du pélérinage, dont les deux grandes Caravanes partent du Kaire & de Damas.

nua d'envoyer des ſecours à ſon allié Dâhér, & il prépara une ſeconde armée pour l'année 1772; mais la fortune, laſſe de faire pour lui plus que ſa prudence, ceſſa de le favoriſer. Un premier revers fut la perte de pluſieurs *cayàſſes* ou bateaux qu'un corſaire Ruſſe enleva à la vue de Damiât, au moment qu'ils portoient des riz à Dâher; mais un autre accident bien plus grave, fut l'évaſion de Mohammad-bek. Ali-bek avoit de la peine à oublier l'affaire de Damas; néanmoins, par un reſte de cet amour que l'on a pour ceux à qui l'on a fait du bien, il ne pouvoit ſe décider à un coup violent, quand un propos gliſſé par le Négociant Vénitien qui jouiſſoit de ſa confiance, vint l'y déterminer. „ Les Sultans des Francs, *diſoit un jour Ali-bek à cet Européen, de qui je le tiens*, les Sultans des Francs ont-ils des enfans auſſi riches que mon fils Mohammad? Non, Seigneur, lui répondit le courtiſan: ils s'en donnent bien de garde; car ils prétendent que les enfans trop grands ſont ſouvent preſſés d'hériter de leurs peres „. Ce mot pénétra comme un trait dans le cœur d'Ali-bek. De ce moment il vit dans Mohammad un rival dangereux, & il réſolut ſa perte. Pour l'effectuer ſans riſques, il envoya d'abord un ordre à toutes les portes du Kaire de ne laiſſer ſortir aucun Mamlouk dans la ſoirée ou pendant la nuit; puis il fit ſignifier à Mohammad d'aller ſur le champ en exil au Saïd. Il comptoit par cette contradiction que Mohammad ſeroit arrêté aux portes, & que les gardiens s'emparant de ſa perſonne, on en auroit bon marché; mais le haſard trompa ſes meſures vagues & timides. La fortune voulut que par un mal-entendu, on crût Mohammad chargé d'ordres particuliers d'Ali. On le laiſſa paſſer avec ſa ſuite, & de ce moment tout fut perdu. Ali-bek, inſtruit de la mépriſe, le fit pourſuivre; mais Mohammad tint une contenance ſi menaçante, qu'on n'oſa l'attaquer. Il ſe retira au Saïd frémiſſant de colere, &

plein du desir de la vengeance. Un autre danger l'y attendoit. Ayoub-bek, lieutenant d'Ali, feignant d'entrer dans les ressentimens de l'exilé, l'accueillit avec transport, & jura sur le sabre & le Qôran de faire cause commune avec lui. Peu de jours après on surprit des lettres de cet Ayoub à Ali, par lesquelles il lui promettoit incessamment la tête de son ennemi. Mohammad ayant découvert la trame, fit saisir le traitre; & après lui avoir coupé les poings & la langue, il l'envoya au Kaire recevoir la récompense de son Patron.

Cependant les Mamlouks, jaloux de la fortune & las des hauteurs d'Ali-bek, déserterent en foule vers son rival. Les Arabes de *Hammam*, par ressentiment & par espoir de butin se joignirent à eux. En 40 jours Mohammad se vit assez fort pour descendre du Saïd & venir camper à quatre lieues du Kaire. Ali-bek troublé de son approche, hésita sur le parti qu'il devoit prendre, & prit le plus mauvais. Craignant de se voir trahi, s'il marchoit en personne, il fit avancer un corps de troupes sous la conduite d'Ismaël-bek dont il avoit lieu de se défier, & lui-même campa avec sa maison aux portes du Kaire. Ismaël qui avoit trempé dans l'affaire de Damas, ne fut pas plutôt en présence de l'ennemi, qu'il passa de son côté; ses troupes déconcertées se replierent en fuyant vers le Kaire: pendant qu'elles se rejoignoient au corps de réserve, les Arabes & les Mamlouks qui les poursuivoient, les attaquerent si brusquement que la déroute devint générale. Ali-bek perdant courage ne songea plus qu'à sauver ses trésors & sa personne. Il rentra précipitamment dans la ville, & pillant à la hâte sa propre maison, il prit la fuite vers Gaze, suivi de huit cents Mamlouks qui s'attacherent à sa fortune. Il vouloit passer sur le champ jusqu'à Acre chez son allié Dâher; mais les habitans de Nablous & de Yâfa lui fermerent la route. Il fallut que Dâher vînt lui-même lever les obstacles. L'Arabe

le reçut avec cette ſimplicité & cette franchiſe qui de tout tems ont fait le caractere de ſa nation, & il l'emmena à Acre. Saïd alors aſſiégée par les troupes d'Oſman & par les Druſes, demandoit des ſecours. Il alla les porter, & Ali l'y accompagna. Leurs troupes réunies formoient environ ſept mille cavaliers. A leur approche les Turks leverent le ſiége, & ſe retirerent à une lieue au nord de la ville, ſur la riviere d'*Aoula*. Ce fut là que ſe livra en Juillet 1772, la bataille la plus conſidérable & la plus méthodique de toute cette guerre. L'armée Turke, trois fois plus forte que celle des deux Alliés, fut complettement battue. Les ſept Pachas qui la commandoient prirent la fuite, & Saide reſta à Dâher & à ſon Gouverneur *Degnizlé*. De retour à *Acre*, Ali-bek & Dâher allerent châtier les habitans de Yâfa, qui s'étoient révoltés pour garder à leur profit un dépôt de munitions & de vêtemens qu'une flotille d'Ali y avoit laiſſé avant qu'il fût chaſſé du Kaire. La ville, occupée par un Chaik de *Nâblous*, ferma ſes portes, & il fallut l'aſſiéger. Cettte expédition commença en juillet, & dura huit mois, quoique Yâfa n'eût pour enceinte qu'un vrai mur de jardin ſans foſſé; mais en Syrie & en Egypte on eſt encore plus novice dans la guerre de ſiége que dans celle de campagne: enfin, les aſſiégés capitulerent en février 1773. Ali, déſormais libre, ne ſongea plus qu'à repaſſer au Kaire. Dâher lui offroit des ſecours; les Ruſſes avec qui Ali avoit contracté une alliance en traitant l'affaire du corſaire, promettoient de le ſeconder: ſeulement il falloit du tems pour raſſembler ces moyens épars, & Ali s'impatientoit. Les promeſſes de Rezq, ſon oracle & ſon Kiâya, irritoient encore ſa pétulance. Ce Copte ne ceſſoit de lui dire que l'heure de ſon retour étoit venue; que les aſtres en préſentoient les ſignes les plus favorables; que la perte de Mohammad étoit préſagée de la maniere la plus certaine. Ali, qui, comme

tous les Turks, croyoit fermement à l'astrologie, & qui se fioit d'autant plus à Rezq, que souvent ses prédictions avoient réussi, ne pouvoit plus supporter de délais. Les nouvelles du Kaire acheverent de lui faire perdre patience. Dans les premiers jours d'avril, on lui remit des lettres signées de ses amis, par lesquels ils lui marquoient qu'on étoit las de son ingrat esclave, & qu'on n'attendoit que sa présence pour le chasser. Sur le champ il arrêta son départ, & sans donner aux Russes le tems d'arriver, il partit avec ses Mamlouks & quinze cents Safadiens commandés par Osman, fils de Dâher; mais il ignoroit que les lettres du Kaire étoient une ruse de Mohammad; que ce Bek les avoit exigées par violence pour le tromper & l'attirer dans un piége qu'il lui tendoit. En effet, Ali s'étant engagé dans le desert qui sépare Gaze de l'Egypte, rencontra près de *Salêhie* un corps de mille Mamlouks d'élite qui l'attendoient. Ce corps étoit conduit par le jeune Bek Mourâd, qui, épris de la femme d'Ali-bek, l'avoit obtenue de Mohammad au cas qu'il livrât la tête de cet illustre infortuné. A peine Mourâd eut-il apperçu la poussiere qui annonçoit au loin les ennemis, que fondant sur eux avec sa troupe il les mit en désordre; pour comble de bonheur il rencontra Ali-bek dans la mêlée, l'attaqua, le blessa au front d'un coup de sabre, le prit & le conduisit à Mohammad. Celui-ci, campé deux lieues en arriere, reçut son ancien maître avec ce respect exagéré si familier aux *Turks*, & cette sensibilité que sait feindre la perfidie. Il lui donna une tente magnifique, recommanda qu'on en prît le plus grand soin, se dit mille fois *son esclave, baisant la poussiere de ses pieds*; mais le troisieme jour de ce spectacle se termina par la mort d'Ali-bek, due, selon les uns, aux suites de sa blessure, selon les autres au poison: les deux cas sont si également probables, qu'on n'en peut rien décider.

Ainsi se termina la carriere de cet homme, qui, pendant quelque tems, avoit fixé l'attention de l Europe, & donné à bien des politiques l'espérance d'une grande révolution. On ne peut nier qu'il n'ait été un homme extraordinaire; mais l'on s'en fait une idée exagérée, quand on le met dans la classe des grands hommes: ce que racontent de lui des témoins dignes de foi, prouve que s'il eut le germe des grandes qualités, le défaut de culture les empêcha de prendre ce développement qui en fait de grandes vertus. Passons sur sa crédulité en astrologie, qui détermina plus souvent ses actions que des motifs réfléchis. Passons aussi sur ses trahisons, ses parjures, l'assassinat même de ses bienfaiteurs (1), par lesquels il acquit ou maintint sa puissance. Sans doute, la morale d'une société anarchique est moins sévere que celle d'une société paisible; mais en jugeant les ambitieux par leurs propres principes, on trouvera qu'Ali-bek a mal connu ou mal suivi son plan d'agrandissement, & qu'il a lui-même préparé sa perte. On a droit sur-tout de lui reprocher trois fautes. 1°. Cette imprudente passion de conquêtes, qui épuisa sans fruit ses revenus & ses forces, & lui fit négliger l'administration intérieure de son propre pays. 2°. Le repos précoce auquel il se livra, ne faisant plus rien que par ses lieutenans; ce qui diminua parmi les Mamlouks, le respect qu'on avoit pour lui, & enhardit les esprits à la révolte. 3°. Enfin, les richesses excessives qu'il entassa sur la tête de son favori, & qui lui procurerent le crédit dont il abusa. En supposant Mohammad vertueux, Ali ne devoit-il pas craindre la séduction des adulateurs, qui en tout pays se rassemblent autour de l'opulence? cependant il faut admirer dans Ali-bek une qualité qui le distingue de la foule

(1) Tel que Sâlêh-bek.

des tyrans qui ont gouverné l'Egypte : si les vices d'une mauvaise éducation l'empêcherent de connoître la vraie gloire, il est du moins constant qu'il en eut le desir; & ce desir ne fut jamais celui des ames vulgaires. Il ne lui manqua que d'être approché par des hommes qui en connussent les routes; & parmi ceux qui commandent, il en est peu dont on puisse faire cet éloge.

Je ne puis passer sous silence une observation que j'ai entendu faire au Kaire. Ceux des Négocians Européens qui ont vu le regne d'Ali-bek & sa ruine, après avoir vanté la bonté de son administration, son zele pour la justice & sa bienveillance pour les Francs, ajoutent avec surprise que le peuple ne le regretta point; ils en prennent occasion de répéter ces reproches d'inconstance & d'ingratitude qu'on a coutume de faire au peuple; mais en examinant tous les accessoires, ce fait ne m'a pas paru si bisarre qu'il en a l'apparence. En Egypte, comme en tout pays, les jugemens du peuple sont dictés par l'intérêt de sa subsistance; c'est selon que ses Gouverneurs la lui rendent aisée ou difficile, qu'il les aime ou les hait, les blâme ou les approuve, & cette maniere de juger ne peut être ni aveugle ni injuste. En vain lui diront-ils que l'honneur de l'Empire, la gloire de la Nation, l'encouragement du commerce & des beaux-arts exigent telle ou telle opération. Le besoin de vivre doit passer avant tout; & quand la multitude manque de pain, elle a du moins le droit de refuser sa reconnoissance & son admiration. Qu'importoit au peuple d'Egypte qu'Ali-bek conquît le *Saïd*, la *Mekke* & la *Syrie*, si ces conquêtes ne rendoient pas son sort meilleur? Et il en devint pire; car ses guerres aggraverent les contributions par leurs frais. La seule expédition de la *Mekke* coûta vingt-six millions de France. Les sorties de bled qu'occasionnerent les armées, jointes au monopole de quelques Négocians en faveur, causerent une famine qui désola le pays pen-

dant tout le cours de 1770 & 1771. Or, quand les habitans du Kaire & les paysans des villages mouroient de faim, avoient-ils tort de murmurer contre Ali-bek? Avoient-ils tort de condamner le commerce de l'Inde, si tous ses avantages devoient se concentrer en quelques mains? Quand Ali dépensoit deux cents vingt-cinq mille livres pour l'inutile poignée d'un *kandjar* (1), si les jouailliers vantoient sa magnificence, le peuple n'avoit-il pas le droit de détester son luxe? Cette libéralité que ses courtisans appelloient vertu, le peuple, aux dépens de qui elle s'exerçoit, n'avoit-il pas raison de l'appeller vice? Etoit-ce un mérite à cet homme, de prodiguer un or qui ne lui coûtoit rien? Etoit-ce une justice de satisfaire, aux dépens du public, ses affections ou ses obligations particulieres, comme il fit avec son Panetier (2). On ne peut le nier, la plupart des actions d'Ali-bek offrent bien moins les principes généraux de la justice & de l'humanité, que les motifs d'une ambition & d'une vanité personnelles. L'Egypte n'étoit à ses yeux qu'un domaine, & le peuple un troupeau, dont il pouvoit disposer à son gré. Doit-on s'étonner après cela si les hommes qu'il traita en maître impérieux, l'ont jugé en mercenaires mécontens?

---

(1) Poignard qu'on porte à la ceinture.

(2) Ali-Bek partant pour un exil (car il fut exilé jusqu'à trois fois), étoit campé près du Kaire, ayant un délai de vingt-quatre heures pour payer ses dettes : un nommé Hasan, Janissaire, à qui il devoit cinq cents sequins (3750 liv.) vint le trouver. Ali croyant qu'il demandoit son argent, commença de s'excuser. Mais Hasan tirant cinq cents autres sequins, lui dit : Tu es dans le malheur, prends encore ceux-ci. Ali, confondu de cette générosité, jura par la tête du Prophête que s'il revenoit, il feroit à cet homme une fortune sans exemple. En effet, à son retour, il le créa son fournisseur général des vivres ; & quoiqu'on l'avertit des concussions scandaleuses de Hasan, jamais il ne les réprima.

CHAPITRE IX.

Précis des Evénemens arrivés depuis la mort d'Ali-bek jusqu'en 1785.

DEPUIS la mort d'*Ali-bek*, le sort des Egyptiens ne s'est pas amélioré : ses successeurs n'ont pas même imité ce qu'il y avoit de louable dans sa conduite. *Mohammad-bek*, qui prit sa place au mois d'avril 1773, n'a montré, pendant deux ans de regne, que les fureurs d'un brigand & les noirceurs d'un traître. D'abord, pour colorer son ingratitude envers son patron, il avoit feint de n'être que le vengeur des droits du Sultan, & le ministre de ses volontés ; en conséquence, il avoit envoyé à Constantinople le tribut interrompu depuis six ans, & le serment d'une obéissance sans bornes. Il renouvella sa soumission à la mort d'Ali-bek ; &, sous prétexte de prouver son zele pour le Sultan, il demanda la permission de faire la guerre à l'Arabe Dâher. La Porte, qui eût elle-même sollicité cette démarche comme une faveur, se trouva trop heureuse de l'accorder comme une grace : elle y ajouta le titre de Pacha du Kaire, & Mohammad ne songea plus qu'à cette expédition. On pourra demander quel intérêt politique avoit un Gouverneur d'Egypte à détruire l'Arabe Dâher, rebelle en Syrie. Mais ici la politique n'étoit pas plus consultée qu'en d'autres occasions. Les mobiles étoient des passions particulieres, & entr'autres, un ressentiment personnel à Mohammad-bek. Il ne pouvoit oublier une lettre sanglante que Dâher lui avoit écrite lors de la révolution de Damas, ni toutes les démarches hostiles que le Chaik avoit faites con-

tre lui en faveur d'Ali-bek. D'ailleurs la cupidité se joignoit à la haine. Le Ministre de Dâher, *Ybrahim-Sabbâr* (1) passoit pour avoir entassé des trésors extraordinaires, & l'Egyptien voyoit en perdant Dâher, le double avantage de s'enrichir & de se venger. Il ne balança donc pas à entreprendre cette guerre, & il en fit les préparatifs avec toute l'activité que donne la haine. Il se munit d'un train d'artillerie extraordinaire; il fit venir des canonniers étrangers, & il en confia le commandement à l'Anglois Robinson; il fit transporter de Suez un canon de seize pieds de longueur, qui restoit depuis longtems inutile. Enfin, au mois de février 1776, il parut en Palestine avec une armée égale à celle qu'il avoit menée contre Damas. A son approche, les gens de Dâher qui occupoient *Gaze*, ne pouvant espérer de s'y soutenir, se retirerent; il s'en empara, & sans s'arrêter; il marcha contre Yâfa. Cette ville qui avoit une garnison, & dont les habitans avoient tous l'habitude de la guerre, se montra moins docile que Gaze, & il fallut l'assiéger. L'histoire de ce siége seroit un monument curieux de l'ignorance de ces contrées dans l'art militaire; quelques faits principaux en donneront une idée suffisante.

Yâfa, l ancienne Ioppé, est située sur un rivage dont le niveau général est peu élevé au-dessus de la mer. Le seul emplacement de la ville se trouve être une colline en pain de sucre, d'environ cent-trente pieds perpendiculaires. Les maisons distribuées sur la pente, offrent le coup-d'œil pittoresque des gradins d'un amphithéâtre; sur la pointe est une petite citadelle qui domine sur le tout; le bas de la colline est enceint d'un mur sans rempart, de douze à quatorze pieds de haut, sur deux ou trois d'épaisseur. Les créneaux qui regnent sur son faîte, sont les seuls signes qui les distinguent

(1) *Sabbâr* en grasseyant l'*r*; ce qui signifie *Teinturier*. Avec l'*r* ordinaire, ce mot signifieroit *Sondeur*.

d'un mur de jardin. Ce mur, qui n'a point de fossé, est entouré de jardins, où les limons, les oranges & les poncires acquierent dans un sol léger une grosseur prodigieuse : voilà la ville qu'attaquoit Mohammad. Elle avoit pour défenseurs cinq à six cents *Safadiens*, & autant d'habitans, qui, à la vue de l'ennemi, prirent leur sabre & leur fusil à pierre & à meche. Ils avoient quelques canons de bronze de vingt-quatre livres de balles, sans affût ; ils les éleverent tant bien que mal sur quelques charpentes faites à la hâte : & comptant le courage & la haine pour la force, ils répondirent aux sommations de l'ennemi par des menaces & des coups de fusil.

Mohammad, voyant qu'il falloit les emporter de vive force, vint asseoir son camp devant la ville ; mais le Mamlouk savoit si peu les regles de l'art, qu'il se plaça à mi-portée du canon ; les boulets qui tomberent sur ses tentes, l'avertirent de sa faute : il recula : nouvelle expérience, nouvelle leçon ; enfin il trouva la mesure, & se fixa : on planta sa tente, où le luxe le plus effréné fut déployé de toutes parts : on dressa tout autour & sans ordre, celles des Mamlouks ; les Barbaresques se firent des huttes avec les troncs & les branches des orangers & des limoniers ; & la suite de l'armée s'arrangea comme elle put : on distribua, tant bien que mal, quelques gardes, &, sans faire de retranchemens, on se réputa campé. Il falloit dresser des batteries ; on choisit un terrain un peu élevé vers le sud-est de la ville, & là, derriere quelques murs de jardin, on pointa huit pieces de gros canons à deux cents pas de la ville, & l'on commença de tirer, malgré les fusiliers de l'ennemi, qui, du haut des terrasses, tuerent plusieurs canonniers. Tout cet ordre paroîtra si étrange en Europe, que l'on sera tenté d'en douter ; mais ces faits n'ont pas onze ans ; j'ai vu les lieux : j'ai entendu nombre de témoins oculaires, & je regarde comme un

devoir de n'altérer ni en bien ni en mal, des faits sur lesquels l'esprit d'une Nation doit être jugé.

On sent qu'un mur de trois pieds d'épaisseur & sans rempart, fut bientôt ouvert d'une large breche; il fallut, non pas y monter, mais la franchir. Les Mamlouks vouloient qu'on le fît à cheval; mais on leur fit comprendre que cela étoit impossible; &, pour la premiere fois, ils consentirent à marcher à pied. Ce dut être un spectacle curieux de les voir avec leurs immenses culottes de *sailles* de Venise, embarrassés de leurs beniches retroussés, le sabre courbe à la main & le pistolet au côté, avancer en trébuchant parmi les décombres d'une muraille. Ils crurent avoir tout surmonté, quand ils eurent franchi cet obstacle; mais les assiégés, qui jugèoient mieux, attendirent qu'ils eussent débouché sur le terrain vide qui est entre la ville & le mur: là, ils les assaillirent du haut des terrasses & des fenêtres des maisons, d'une telle grêle de balles, que les Mamlouks n'eurent pas même l'envie de mettre le feu; ils se retirerent, persuadés que cet endroit étoit un coupe-gorge impénétrable, puisqu'on n'y pouvoit entrer à cheval. Mourâd-bek les ramena plusieurs fois, toujours inutilement. Mohammad-bek séchoit de désespoir, de rage & de soucis: quarante-six jours se passerent ainsi. Cependant les assiégés, dont le nombre diminuoit par les attaques réitérées, & qui ne voyoient pas qu'on leur préparât des secours du côté d'Acre, s'ennuyoient de soutenir seuls la cause de Dâher. Les Musulmans, sur-tout, se plaignoient que les Chrétiens, occupés à prier, se tenoient plus dans les églises qu'au champ de bataille. Quelques personnes ouvrirent des pourparlers: on proposa d'abandonner la place, si les Egyptiens donnoient des sûretés: on arrêta des conditions, & l'on pouvoit regarder le traité comme conclu, lorsque dans la sécurité qu'il occasionnoit, quelques Mamlouks entrerent dans la ville. La

foule les suivit ; ils voulurent piller, on voulut se défendre, & l'attaque recommença ; l'armée alors s'y précipita en foule, & la ville éprouva les horreurs du sac : femmes, enfans, vieillards, hommes faits, tout fut passé au fil du sabre ; & Mohammad, aussi lâche que barbare, fit ériger sous ses yeux pour monument de sa victoire, une pyramide de toutes les têtes de ces infortunés : on assure qu'elles passoient douze cents. Cette catastrophe, arrivée le 19 mai 1776, répandit la terreur dans tout le pays. Le Chaik Dâher même s'enfuit d'Acre, où son fils Ali le remplaça. Cet Ali, dont la Syrie célebre encore l'active intrépidité, mais qui en a terni la gloire par ses révoltes perpétuelles contre son pere ; cet Ali crut que Mohammad, avec qui il avoit fait un traité, le respecteroit ; mais le Mamlouk, arrivé aux portes d'Acre, lui déclara que pour prix de son amitié, il vouloit la tête même de Dâher même. Ali trompé, rejetta le parricide, & abandonna la ville aux Egyptiens ; ils la pillerent complétement : à peine les Négocians François furent-ils épargnés ; bientôt même ils se virent dans un danger affreux. Mohammad, instruit qu'ils étoient dépositaires des richesses d'Ybrahim, Kiâya de Dâher, leur déclara que s'ils ne les restituoient, il les feroit tous égorger. Le dimanche suivant étoit assigné pour cette terrible recherche quand le hasard vint les délivrer, eux & la Syrie, de ce fléau. Mohammad, saisi d'une fievre maligne, périt en deux jours à la fleur de l'âge (1). Les Chrétiens de Syrie sont persuadés que cette mort fut une punition du Prophete Elie, dont il viola l'Eglise sur le Carmel. Ils racontent même que dans son agonie, il le vit plusieurs fois sous la forme d'un vieillard, & qu'il s'écrioit sans cesse : *Otez-moi ce vieillard qui m'assiége & m'épouvante.*

(1) Au mois de juin 1776.

Mais ceux qui approcherent de ce Général dans ses derniers momens, ont rapporté au Kaire, à des personnes dignes de foi, que cette vision, effet du délire, avoit son origine dans le souvenir des meurtres particuliers, & que la mort de Mohammad fut due aux causes bien naturelles d'un climat connu pour mal-sain, d'une chaleur excessive, d'une fatigue immodérée, & des soucis cuisans que lui avoit causés le siége de Yâfa. Il n'est pas hors de propos de remarquer à ce sujet, que si l'on écrivoit l'Histoire des tems modernes sous la dictée des Chrétiens de Syrie & d'Egypte, elle seroit aussi remplie de prodiges & d'apparitions, qu'au tems passé.

Cette mort ne fut pas plutôt connue, que toute cette armée, par une déroute semblable à celle de Damas, prit en tumulte le chemin de l'Egypte. Mourâd-bek, à qui la faveur de Mohammad avoit acquis un grand crédit, se hâta de regagner le Kaire, pour y disputer le commandement à Ybrahim-bek. Celui-ci, également affranchi & favori du mort, n'eut pas plutôt appris l'état des affaires, qu'il prit des mesures pour s'assurer une autorité dont il étoit dépositaire depuis l'absence de son patron. Tout annonçoit une guerre ouverte, mais les deux rivaux mesurant chacun leurs moyens, se trouverent une égalité qui leur fit craindre l'issue d'un combat. Ils prirent le parti de la paix, & ils passerent un accord par lequel l'autorité resta indivise, à condition cependant qu'Ybrahim conserveroit le titre de *Chaik-el-beled*, ou de *Commandant :* l'intérêt de leur sûreté commune, décida sur-tout cet arrangement. Depuis la mort d'Ali-bek, les Beks & les Kachefs, issus de sa *Maison* (1), frémissoient en secret de voir la puissance passée aux mains d'une faction nouvelle; la

(1) C'est-à-dire, dont il avoit été patron : chez les Mamlouks l'affranchi passe pour l'enfant de la *maison*.

ſupériorité de Mohammad, ci-devant leur égal, avoit bleſſé leurs prétentions; celle de ſes eſclaves leur parut encore plus inſupportable: ils réſolurent de s'en affranchir; & ils commencerent des intrigues & des cabales, qui aboutirent à former une ligue, contre Ibrahim & Mourad. Elle eut pour chef, cet Ismaël-bek qui avoit trahi Ali-bek & qui reſtoit ſeul Bek de la création d'Ybrahim Kiâya. Il ſe conduiſit avec tant d'artifice, que Mourâd & Ybrahim furent obligés d'évacuer le Kaire de leur propre mouvement; ils ſe réfugierent ſous la protection du château; mais Ismaël les y ayant aſſiégés; ils prirent le parti de paſſer au Saïd. Peu après, la conduite tyrannique de ce chef leur procura une foule de transfuges avec leſquels ils revinrent l'attaquer, & le chaſſerent à leur tour. Ismaël dépoſſédé s'enfuit à Gaze, d'où il paſſa par mer à *Derné*, à l'oueſt d'Alexandrie, & ſe rendit par le déſert au Saïd. D'autre part, *Haſan-bek*, ci-devant gouverneur de Djedda, ayant été exilé du Kaire, & s'étant pareillement réfugié au Saïd, ces deux chefs s'unirent d'intérêts, & formerent un parti qui ſubſiſte encore. Mourâd & Ybrahim inquiets de ſa durée, ont tenté pluſieurs fois de le détruire, ſans en pouvoir venir à bout. Ils avoient fini par accorder aux rebelles un diſtrict au-deſſus de Djirdjé; mais ces Mamlouks, qui ne ſoupirent qu'après les délices du Kaire, ayant fait quelques mouvemens en 1783, Mourâd-bek crut devoir faire une nouvelle tentative pour les exterminer: j'arrivai dans le tems qu'il en faiſoit les préparatifs. Ses gens répandus ſur le Nil, arrêtoient tous les bateaux qu'ils rencontroient, &, le bâton à la main, forçoient les malheureux patrons de les ſuivre au Kaire; chacun fuyoit pour ſe dérober à une corvée qui ne devoit rapporter aucun ſalaire. Dans la ville, on avoit impoſé une contribution de cinq cents mille dahler (1) ſur le commerce; on forçoit

(1) Deux millions ſix cents vingt-cinq mille livres.

les boulangers & les divers marchands à fournir leurs denrées au-dessous du prix qu'elles leur coûtoient, & toutes ces extorsions si abhorrées en Europe, étoient des choses d'usage. Tout fut prêt dans les premiers jours d'avril, & Mourâd partit pour le Saïd. Les nouvelles de Constantinople & celles d'Europe qui les répetent, peignirent dans le tems cette expédition comme une guerre considérable, & l'armée de Mourâd, comme une puissante armée; elle l'étoit relativement à ses moyens, & à l'état de l'Egypte; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ne passoit pas deux mille cavaliers. A voir l'altération habituelle des nouvelles de Constantinople, il faut croire, ou que les Turks de la capitale n'entendent rien aux affaires de l'Egypte & de la Syrie, ou qu'ils veulent en imposer aux Européens. Le peu de communication qu'il y a entre ces parties éloignées de l'Empire, rend le premier cas plus probable que le second. D'un autre côté, il sembleroit que la résidence de nos négocians dans les diverses Echelles, dût nous éclaircir; mais les Négocians renfermés dans leurs *kans* comme dans des prisons, ne s'embarrassent que peu de tout ce qui est étranger à leur commerce, & ils se contentent de rire des gazettes qu'on leur envoie d'Europe. Quelquefois ils ont voulu les redresser; mais on a fait un si mauvais emploi de leurs renseignemens, qu'ils ont renoncé à un soin onéreux & sans profit.

Mourâd parti du Kaire, conduisit ses cavaliers à grandes journées le long du fleuve; les équipages, les munitions suivoient dans les bateaux, & le vent du nord qui regne le plus souvent, favorisoit leur diligence. Les exilés, au nombre d'environ cinq cents, étoient placés au-dessus de Djirdjé. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée de l'ennemi, la division se mit parmi eux; quelques-uns vouloient combattre, d'autres vouloient capituler; plusieurs prirent ce dernier parti, & se ren-

dirent à Mourâd-bek ; mais Hasan & Ismaël, toujours inébranlables, remonterent vers Asouan, suivis d'environ deux cents-cinquante cavaliers. Mourâd les poursuivit jusques vers la cataracte, & ils s'établirent sur des lieux escarpés si avantageux, que les Mamlouks, toujours ignorans dans la guerre de postes, tinrent pour impossible de les forcer. D'ailleurs, craignant qu'une trop longue absence du Kaire n'y fit éclore des nouveautés contre lui-même, Mourâd se hâta d'y revenir, & les exilés, sortis d'embarras, revinrent prendre possession de leur poste au Saïd, comme ci-devant.

Dans une société où les passions des particuliers ne sont point dirigées vers un but général ; où chacun ne pensant qu'à soi, ne voit dans l'incertitude du lendemain que l'intérêt du moment ; où les chefs n'imprimant aucun sentiment de respect, ne peuvent maintenir la subordination : dans une pareille société, un état fixe & constant est une chose impossible ; le choc tumultueux des parties incohérentes, doit donner une mobilité perpétuelle à la machine entiere : c'est ce qui ne cesse d'arriver dans la société des Mamlouks au Kaire. A peine Mourâd fut-il de retour, que de nouvelles combinaisons d'intérêts exciterent de nouveaux troubles ; outre sa faction & celles d'Ybrahim & de la maison d'Ali-bek, il y avoit encore au Kaire divers Beks sortis d'autres maisons étrangeres à celle-là. Ces Beks, que leur foiblesse particuliere faisoit négliger par les factions dominantes, s'aviserent, au mois de juillet 1783, de réunir leurs forces, jusqu'alors isolées, & de former un parti qui eut aussi ses prétentions au commandement. Le hasard voulut que cette ligue fût éventée, & leurs chefs, au nombre de cinq, se virent condamnés à l'improviste à passer en exil dans le Delta. Ils feignirent de se soumettre ; mais à peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils prirent la route du Saïd, refuge ordinaire & commode de tous les mécontens :

on les poursuivit inutilement pendant une journée dans le désert des Pyramides ; ils échapperent aux Mamlouks & aux Arabes, & ils arriverent sans accident à Minié, où ils s'établirent. Ce village, situé quarante lieues au-dessus du Kaire, & placé sur le bord du Nil qu'il domine, étoit très-propre à leur dessein. Maîtres du fleuve, ils pouvoient arrêter tout ce qui descendoit du Saïd : ils surent en profiter ; l'envoi de bled que cette Province fait chaque année en cette saison, étoit une circonstance favorable, ils la saisirent ; & le Kaire, frustré de son approvisionnement, se vit menacé de la famine. D'autre part, les Beks & les propriétaires dont les terres étoient dans le *Faïoum* & au-delà, perdirent leurs revenus, parce que les exilés les mirent à contribution. Ce double désordre exigeoit une nouvelle expédition. Mourâd-bek, fatigué de la précedente, refusa d'en faire une autre ; Ybrahim-bek s'en chargea. Dès le mois d'août, malgré le *Ramâdan*, on en fit les préparatifs : comme à l'autre, on saisit tous les bateaux & leurs patrons ; on imposa des contributions ; on contraignit les Fournisseurs. Enfin, dans les premiers jours d'octobre, Ybrahim partit avec une armée qui passoit pour formidable, parce qu'elle étoit d'environ 3,000 cavaliers. La marche se fit par le Nil, attendu que les eaux de l'inondation n'avoient pas encore évacué tout le pays, & que le terrain restoit fangeux. En peu de jours on fut en présence. Ybrahim, qui n'a pas l'humeur si guerriere que Mourâd, n'attaqua point les confédérés ; il entra en négociation, & il conclut un traité verbal, dont les conditions furent le retour des Beks, & leur rétablissement. Mourâd, qui soupçonna quelque trame contre lui dans cet accord, en fut très-mécontent : la défiance s'établit plus que jamais entre lui & son rival. L'arrogance que les exilés montrerent dans un Divan général, acheva de l'alarmer : il se crut trahi ; & pour en prévenir l'effet, il sortit du Kaire

avec ses gens, & il se retira au Saïd. On crut qu'il y auroit une guerre ouverte; mais Ybrahim temporisa. Au bout de quatre mois, Mourâd vint à Djizé, comme pour décider la querelle par une bataille: pendant vingt-cinq jours les deux partis, séparés par le fleuve, resterent en présence sans rien faire. On pourparla; mais Mourâd, mécontent des conditions, & ne se trouvant pas assez fort pour en dicter de vive-force, retourna au Saïd. Il y fut suivi par des envoyés, qui, après quatre mois de négociations, parvinrent enfin à le ramener au Kaire: les conditions furent, qu'il continueroit de partager l'autorité avec Ybrahim, & que les cinq Beks seroient dépouillés de leurs biens. Ces Beks se voyant sacrifiés par Ybrahim, prirent la fuite; Mourâd les poursuivit, & les ayant fait prendre par les Arabes du désert, il les ramena au Kaire pour les y garder à vue. Alors la paix sembla rétablie; mais ce qui s'étoit passé entre les deux Commandans, leur avoit trop dévoilé à chacun leurs véritables intentions, pour qu'ils pussent désormais vivre comme amis. Chacun d'eux, bien convaincu que son rival n'épioit que l'occasion de le perdre, veilla pour éviter une surprise ou la préparer. Cette guerre sourde en vint au point d'obliger Mourâd-bek de quitter le Kaire en 1784; mais en se campant aux portes, il y tint une si bonne contenance, qu'Ybrahim, effrayé à son tour, s'enfuit avec ses gens au Saïd. Il y resta jusqu'en mars 1785, que, par un nouvel accord, il est revenu au Kaire. Il y partage comme ci-devant l'autorité avec son rival, en attendant que quelque nouvelle intrigue lui fournisse l'occasion de prendre sa revanche. Tel est le sommaire des révolutions qui ont agité l'Egypte dans ces dernieres années. Je n'ai point détaillé la foule d'incidens dont les événemens ont été compliqués, parce que, outre leur incertitude, ils ne portent ni intérêt ni instruction: ce sont toujours des cabales, des intrigues, des

trahisons, des meurtres, dont la répétition finit par ennuyer; c'en est assez si le Lecteur saisit la chaîne des faits principaux, & en tire des idées générales sur les mœurs & l'état politique du pays qu'il étudie. Il nous reste à joindre sur ces deux objets de plus grands éclaircissemens.

CHAPITRE X.

Etat présent de l'Egypte.

Depuis la révolution d'Ybrahim Kiâya, & sur-tout depuis celle d'Ali-bek, le pouvoir des Ottomans en Egypte est devenu plus précaire que dans aucune autre province. Il est bien vrai que la Porte y conserve toujours un Pacha; mais ce Pacha, resserré & gardé à vue dans le château du Kaire, est plutôt le prisonnier des Mamlouks, que le substitut du Sultan. On le dépose, on l'exile, on le chasse à volonté; & sur la simple sommation d'un héraut vêtu de noir (1), il *descend* de son palais comme le plus simple particulier. Quelques Pachas, choisis à dessein par la porte, ont tenté, par des manéges secrets, de rétablir les pouvoirs de leur dignité; mais les Beks ont rendu ces intrigues si dangereuses, qu'ils se bornent maintenant à passer tranquillement les trois ans que doit durer leur captivité, & à manger en paix la pension qu'on leur alloue.

Cependant les Beks, dans la crainte de porter le Divan à quelque parti violent, n'osent déclarer leur indépendance. Tout continue de se faire au nom du

(1) La formule de déposition consiste en ce mot: *enzel*; c'est-à-dire, *descends* du château.

Sultan:

Sultan : ses ordres sont reçus, comme l'on dit, *sur la tête & sur les yeux*, c'est-à-dire, avec le plus grand respect; mais cette apparence illusoire n'est jamais suivie de l'exécution. Le tribut est souvent suspendu, & il subit toujours des défalcations. On passe en compte des dépenses, telles que le curage des canaux, le transport des décombres du Kaire à la mer, le payement des troupes, la réparation des mosquées, &c. &c., qui sont autant de dépenses fausses & simulées. On trompe sur le degré de l'inondation des terres : la crainte seule des Caravelles qui, chaque année, viennent à Damiât & à Alexandrie, fait acquitter la contribution des riz & des bleds; encore trouve-t-on le moyen d'altérer les fournissemens effectifs en capitulant avec ceux qui les reçoivent. De son côté, la Porte, fidele à sa politique ordinaire, ferme les yeux sur tous ces abus, elle sent que pour les réprimer, il faudroit des efforts coûteux, & peut-être même une guerre ouverte qui compromettroit sa dignité : d'ailleurs, depuis plusieurs années, des intérêts plus pressans l'obligent de rassembler vers le nord toutes ses forces; occupée de sa propre sûreté dans Constantinople, elle laisse aux circonstances le soin de rétablir son pouvoir dans les Provinces éloignées : elle fomente les divisions des divers partis, pour empêcher qu'aucun ne prenne consistance; & cette méthode, qui ne l'a point encore trompée, est également avantageuse à ses grands-officiers, qui se font de gros revenus en vendant aux rebelles leur protection & leur influence. L'Amiral actuel *Hasan-Pacha*, a su plus d'une fois s'en prévaloir vis-à-vis de Mourâd & d'Ybrahim, de maniere à en obtenir des sommes considérables.

CHAPITRE XI.

Constitution de la milice des Mamlouks.

En s'emparant du gouvernement de l'Egypte, les Mamlouks ont pris des mesures qui semblent leur en assurer la possession. La plus efficace, sans doute, est la précaution qu'ils ont eue d'avilir les corps militaires des *Azâbs* & des *Janissaires*. Ces deux Corps, qui jadis étoient la terreur du Pacha, ne sont plus que des simulacres aussi vains que lui-même. La Porte a encore cette faute à se reprocher : car, dès avant l'insurrection d'Ybrahim *Kiâya*, le nombre des troupes Turkes, qui devoit être de quarante mille hommes, partie infanterie, partie cavalerie, avoit été réduit à plus de moitié par l'avarice des Commandans, qui détournoient les payes à leur profit ; après Ybrahim, Ali-bek compléta ce désordre. D'abord il se défit de tous les chefs qui pouvoient lui faire ombrage ; il laissa vaquer les places sans les remplir ; il ôta aux Commandans toute influence, & il avilit toutes les troupes Turkes, au point qu'aujourd'hui les Janissaires, les Azâbs, & les cinq autres corps ne sont qu'un ramas d'artisans, de goujats & de vagabonds qui gardent les portes de qui les paye, & qui tremblent devant les Mamlouks comme la populace du Kaire. C'est véritablement dans le corps de ces Mamlouks que consiste toute la force militaire de l'Egypte : parmi eux, quelques centaines sont répandues dans le pays & les villages pour y maintenir l'autorité, y percevoir les tributs, & veiller aux exactions ; mais la masse est rassemblée au Kaire. D'après les supputations de personnes instruites leur nombre ne doit pas excéder huit

mille cinq cents hommes, tant Beks, Kâchefs, que simples affranchis & Mamlouks encore esclaves; dans ce nombre il y a une foule de jeunes gens qui n'ont pas atteint vingt & vingt-deux ans. La plus forte maison est celle d'*Ybrahim-Bek*, qui a environ six cents Mamlouks; après lui vient Mourâd, qui n'en a pas plus de quatre cents, mais qui, par son audace & sa prodigalité, fait contre-poids à l'opulence avare de son rival; le reste des Beks, au nombre de dix-huit à vingt, en a depuis cinquante jusqu'à deux cents. Il y a en outre un grand nombre de Mamlouks que l'on pourroit appeller vagues, en ce qu'étant issus de maisons éteintes, ils s'attachent à l'une ou à l'autre selon leur intérêt, toujours prêts à changer pour qui leur donnera davantage. Il faut encore compter quelques *Serrâdjes*, espece de domestiques à cheval qui portent les ordres des Beks, & remplissent les fonctions d'huissiers: le tout ensemble ne va pas à dix mille cavaliers. On ne doit point compter d'infanterie; elle n'est ni connue ni estimée en Turkie, & sur-tout dans les provinces d'Asie. Les préjugés des anciens Perses & des Tartares regnent encore dans ces contrées: la guerre n'y étant que l'art de fuir ou de poursuivre, l'homme de cheval qui remplit le mieux ce double but, est réputé le seul homme de guerre; & comme chez les Barbares l'homme de guerre est le seul homme distingué, il en est résulté, pour la marche à pied, quelque chose d'avilissant qui la fait réserver au peuple. C'est à ce titre que les Mamlouks ne permettent aux habitans de l'Egypte que les mulets & les ânes, & qu'eux seuls ont le privilege d'aller à cheval: ils en usent dans toute son étendue: à la ville, à la campagne, en visite, même de porte en porte, on ne les voit jamais qu'à cheval. Leur habillement est venu se joindre aux préjugés pour leur en imposer l'obligation. Cet habillement qui, pour la

forme, ne differe point de celui de tous les gens aisés en Turkie, mérite d'être décrit.

§. I. *Vêtemens des Mamlouks.*

D'abord c'est une ample chemise de toile de coton claire & jaunâtre, par dessus laquelle on revêt une espece de robe-de-chambre en toile des Indes, ou en étoffes légeres de Damas & d'Alep. Cette robe, appellée *antari*, tombe du cou aux chevilles, & croise sur le devant du corps jusques vers les hanches, où elle se fixe par deux cordons. Sur cette premiere enveloppe vient une seconde, de la même forme, de la même ampleur, & dont les larges manches tombent également jusqu'au bout des doigts. Celle-ci s'appelle *coftân*; elle se fait ordinairement d'étoffes de soie plus riches que la premiere. Une longue ceinture serre ces deux vêtemens à la taille, & partage le corps en deux paquets. Par-dessus ces deux pieces en vient une troisieme, que l'on appelle *djoubé*; elle est de drap sans doublure; elle a la même forme générale, excepté que ses manches sont coupées au coude. Dans l'hiver & souvent même dans l'été, ce *djoubé* est garni d'une fourrure, & devient *pelisse*. Enfin, on met par-dessus ces trois enveloppes une derniere, que l'on appelle *beniche*. C'est le manteau ou l'habit de cérémonie. Son emploi est de couvrir exactement tout le corps, même le bout des doigts, qu'il seroit très indécent de laisser paroître devant les grands. Sous ce beniche, le corps a l'air d'un long sac d'où sortent un cou nu & une tête sans cheveux couverte d'un turban. Celui des Mamlouks, appellé *Qâouq*, est un cylindre jaune, garni en dehors d'un rouleau de mousseline artistement compassé. Leurs pieds sont couverts d'un chausson de cuir jaune qui remonte jusqu'aux talons, & d'une pantoufle sans quartier, toujours près de rester en chemin. Mais la piece

la plus ſinguliere de cet habillement, eſt une eſpece de pantalon, dont l'ampleur eſt telle, que dans ſa hauteur il arrive au menton, & que chacune de ſes jambes pourroit recevoir le corps entier : ajoutez que les Mamlouks le font de ce drap de Veniſe qu'on appelle *faille*, qui, quoiqu'auſſi-moëlleux que l'elbeuf, eſt plus épais que la bure; & que, pour marcher plus à l'aiſe, ils y renferment, ſous une ceinture à couliſſe, toute la partie pendante des vêtemens dont nous avons parlé. Ainſi emmaillotés, on conçoit que les Mamlouks ne ſont pas des piétons agiles; mais ce que l'on ne conçoit qu'après avoir vu les hommes de divers pays, eſt qu'ils regardent leur habillement comme très commode. En vain leur objecte-t-on qu'à pied il empêche de marcher, qu'à cheval il charge inutilement, & que tout cavalier démonté eſt un homme perdu; ils répondent : *C'eſt l'uſage*, & ce mot répond à tout.

§. II. *Equipage des Mamlouks.*

Voyons ſi l'équipage de leur cheval eſt mieux raiſonné. Depuis que l'on a pris en Europe le bon eſprit de ſe rendre compte des motifs de chaque choſe, on a ſenti que le cheval, pour exécuter ſes mouvemens ſous le cavalier, avoit beſoin d'être le moins chargé qu'il eſt poſſible, & l'on a allégé ſon harnois autant que le permettoit la ſolidité. Cette révolution, que le dix-huitieme ſiecle a vu éclore parmi nous, eſt encore bien loin des Mamlouks, dont l'eſprit eſt reſté au douzieme ſiecle. Toujours guidés par l'*uſage*, ils donnent au cheval une ſelle, dont la charpente groſſiere eſt chargée de fer, de bois & de cuir. Sur cette ſelle s'éleve un trouſſe-quin de huit pouces de hauteur, qui couvre le cavalier juſqu'aux reins, pendant que ſur le devant, un pommeau, ſaillant de quatre à cinq pouces, menace ſa poitrine quand il ſe penche. Sous la ſelle, au lieu de

coussins, ils étendent trois épaisses couvertures de laine : le tout est fixé par une sangle qui passe sur la selle, & s'attache, non par des boucles à ardillon, mais par des nœuds de courroie peu solides & très-compliqués. D'ailleurs, ces selles ont un large poitrail & manquent de croupiere, ce qui les jette trop sur les épaules du cheval. Les étriers sont une plaque de cuivre plus longue & plus large que le pied, & dont les côtés relevés d'un pouce, viennent mourir à l'anse d'où ils pendent. Les angles de cette plaque sont tranchans, & servent, au lieu d'éperon, à ouvrir les flancs par de longues blessures. Le poids ordinaire d'une paire de ces étriers, est de neuf à dix livres, & souvent ils passent douze & treize. La selle & les couvertures n'en pesent pas moins de vingt-cinq ; ainsi le cheval porte d'abord un poids de trente-six livres, ce qui est d'autant plus ridicule, que les chevaux d'Egypte sont très-petits. La bride est aussi mal conçue dans son genre ; elle est de l'espece qu'on appelle *à la genette*, sans articulation. La gourmette, qui n'est qu'un anneau de fer, serre le menton, au point d'en couper la peau ; aussi tous ces chevaux ont les barres brisées, & manquent absolument de *bouche* : c'est un effet nécessaire des pratiques des Mamlouks, qui au lieu de la ménager, comme nous, la détruisent par des saccades violentes ; ils les employent sur-tout pour une manœuvre qui leur est particuliere : elle consiste à lancer le cheval à bride abattue, puis à l'arrêter subitement au plus fort de la course ; saisi par le mords, le cheval roidit les jambes, plie ses jarets, & termine sa carriere en glissant d'une seule piece, comme un cheval de bois : on conçoit combien cette manœuvre répétée perd les jambes & la bouche ; mais les Mamlouks lui trouvent de la grace, & elle convient à leur maniere de combattre. Du reste, malgré leurs jambes en crochets, & les perpétuels mouvemens de leurs corps, on ne peut nier qu'ils ne soient des cava-

liers fermes & vigoureux, & qu'ils n'ayent quelque chose de guerrier, qui flatte l'œil même d'un étranger; il faut convenir aussi qu'ils ont mieux raisonné le choix de leurs armes.

§. III. *Armes des Mamlouks.*

La premiere, est une carabine Angloise d'environ trente pouces de longueur, & d'un calibre tel, qu'elle peut lancer à la fois dix à douze balles, dont l'effet, même sans adresse, est toujours meurtrier. En second lieu, ils portent à la ceinture deux grands pistolets qui tiennent au vêtement par un cordon de soie. A l'arçon pend quelquefois une masse d'armes dont ils se servent pour assommer; enfin, sur la cuisse gauche pend à une bandouliere un sabre courbe, d'une espece peu connue en Europe; sa lame, prise en ligne droite, n'a pas plus de vingt-quatre pouces, mais mesurée dans sa courbure, elle en a trente. Cette forme, qui nous paroît bisarre, n'a pas été adoptée sans motifs; l'expérience apprend que l'effet d'une lame droite est borné au lieu & au moment de sa chûte, parce qu'elle ne coupe qu'en appuyant: une lame courbe, au contraire, présentant le tranchant en retraite, glisse par l'effort du bras, & continue son action dans un long espace. Les Barbares, dont l'esprit s'exerce de préférence sur les arts meurtriers, n'ont pas manqué cette observation, & de-là, l'usage des cimeterres, si général & si ancien dans l'Orient. Le commun des Mamlouks tire les siens de Constantinople & d'Europe; mais les Beks se disputent les lames de Perse & des anciennes fabriques de Damas (1), qu'ils payent jusqu'à quarante & cinquante louis. Les qualités qu'ils en estiment, sont la légéreté, la trempe

(1) Je dis anciennes, car aujourd'hui on n'y fabrique plus d'acier.

égale & bien sonnante, les ondulations du fer, & sur-tout la finesse du tranchant : il faut avouer qu'elle est exquise, mais ces lames ont le défaut d'être fragiles comme le verre.

§. IV. *Education & Exercices des Mamlouks.*

L'art de se servir de ces armes fait le sujet de l'éducation des Mamlouks, & l'occupation de toute leur vie. Chaque jour, de grand matin, la plupart se rendent dans une plaine hors du Kaire; & là, courant à toute bride, ils s'exercent à sortir prestement la carabine de la bandouliere, à la tirer juste, à la jetter sous la cuisse, pour saisir un pistolet qu'ils tirent & jettent par-dessus l'épaule; puis un second, dont ils font de même, se fiant au cordon qui les attache, sans perdre de tems à les replacer. Les Beks présens les encouragent; & quiconque brise le vase de terre qui sert de but, reçoit des éloges & de l'argent. Ils s'exercent aussi à bien manier le sabre, & sur-tout à donner le coup de revers qui prend de bas en haut, & qui est le plus difficile à parer. Leurs tranchans sont si bons, & leurs mains si adroites, que plusieurs coupent une tête de coton mouillé, comme un pain de beurre. Ils tirent aussi l'arc, quoiqu'ils l'ayent banni des combats; mais leur exercice favori est celui du *Djerid* : ce nom, qui signifie proprement *roseau*, se donne en général à tout bâton qu'on lance à la main, selon les principes qui ont dû être ceux des Romains pour le *pilum* : au lieu de bâton, les Mamlouks employent des branches fraîches de palmier effeuillées. Ces branches, qui ont la forme d'une tige d'artichaut, ont quatre pieds de longueur, & pesent cinq à six livres. Armés de ce trait, les cavaliers entrent en lice, & courant à toute bride, ils se le lancent d'assez loin. Sitôt lancé, l'aggresseur tourne bride, & celui qui fuit, poursuit & jette à son tour.

Les chevaux, dressés par l'habitude, secondent si bien leurs maîtres, qu'on diroit qu'ils y prennent autant de plaisir; mais ce plaisir est dangereux, car il y a des bras qui lancent avec tant de roideur, que souvent le coup blesse, & même devient mortel. Malheur à qui n'esquivoit pas le djerid d'Alibek! Ces jeux, qui nous semblent barbares, tiennent de près à l'état politique des Nations. Il n'y a pas trois siecles qu'ils existoient parmi nous, & leur extinction est bien moins due à l'accident de Henri II, ou à un esprit philosophique, qu'à un état de paix intérieure qui les a rendus inutiles. Chez les Turks, au contraire, & chez les Mamlouks, ils se sont conservés, parce que l'anarchie de leur société a continué de faire un besoin de tout ce qui est relatif à la guerre. Voyons si leur progrès dans cette partie sont proportionnés à leur pratique.

§. V. *Art militaire des Mamlouks.*

Dans notre Europe, quand on parle de troupes & de guerre, on se figure sur le champ une distribution d'hommes par compagnies, par bataillons, par escadrons; des uniformes de tailles & de couleurs, des formations par rangs & lignes, des combinaisons de manœuvres particulieres ou d'évolutions générales; en un mot, tout un système d'opérations fondées sur des principes réfléchis. Ces idées sont justes par rapport à nous; mais quand on les transporte aux pays dont nous traitons, elles deviennent autant d'erreurs. Les Mamlouks ne connoissent rien de notre art militaire; ils n'ont ni uniformes, ni ordonnance, ni formation, ni discipline, ni même de subordination. Leur réunion est un attroupement, leur marche est une cohue, leur combat est un duel, leur guerre est un brigandage; ordinairement elle se fait dans la ville même du Kaire: au moment qu'on y pense le moins, une cabale éclate,

des Beks montent à cheval, l'alarme se répand, leurs adversaires paroissent : on se charge dans la rue le sabre à la main ; quelques meurtres decident la querelle, & le plus foible ou le plus timide est exilé. Le peuple n'est pour rien dans ces combats ; que lui importe que les tyrans s'égorgent ? Mais on ne doit pas le croire spectateur tranquille ; au milieu des balles & des coups de cimeterre, ce rôle est toujours dangereux : chacun fuit du champ de bataille, jusqu'au moment où le calme se rétablit. Quelquefois la populace pille les maisons des exilés, & les vainqueurs n'y mettent pas d'obstacle. A ce sujet, il est bon d'observer que ces phrases usitées dans les nouvelles d'Europe : *Les Beks ont fait des recrues, les Beks ont ameuté le peuple, le peuple a favorisé un parti*, sont peu propres à donner des idées exactes. Dans les démêlés des Mamlouks, le peuple n'est jamais qu'un acteur passif.

Quelquefois la guerre est transportée à la campagne, & les combattans n'y déploient pas plus d'art. Le parti le plus fort ou le plus audacieux poursuit l'autre ; s'ils sont égaux en courage, ils s'attendent ou se donnent un rendez-vous, & là, sans égard pour les avantages de position, les deux troupes s'approchent en peloton ; les plus hardis marchent en tête ; on s'aborde, on se défie, on s'attaque ; chacun choisit son homme : on tire, si l'on peut, & l'on passe vîte au sabre ; c'est là que se déploient l'art du cavalier & la souplesse du cheval. Si celui-ci tombe, l'autre est perdu. Dans les déroutes, les valets toujours présens, relevent leurs maîtres, & s'il n'y a pas de témoins, ils l'assomment pour prendre la ceinture de sequins qu'il a soin de porter. Souvent la bataille se décide par la mort de deux ou trois personnes. Depuis quelque tems sur-tout, les Mamlouks ont compris que leurs patrons étant les principaux intéressés, devoient courir les plus grands risques, & ils leur en laissent l'honneur. S'ils ont l'avan-

tage, tant mieux pour tout le monde; s'ils sont vaincus, l'on capitule avec le vainqueur, qui souvent a fait ses conditions d'avance. Il n'y a que profit à rester tranquille; on est sûr de trouver un maître qui paye, & l'on revient au Kaire vivre à ses dépens jusqu'à nouvelle fortune.

§. VI. *Discipline des Mamlouks.*

Ce caractere qui cause la mobilité de cette Milice, est une suite nécessaire de sa constitution. Le jeune paysan vendu en Mingrélie ou en Géorgie, n'a pas plutôt mis le pied en Egypte, que ses idées subissent une révolution. Une carriere immense s'ouvre à ses regards. Tout se réunit pour éveiller son audace & son ambition; encore esclave, il se sent destiné à devenir maître, & déjà il prend l'esprit de sa future condition. Il calcule le besoin qu'a de lui son patron, & il lui fait acheter ses services & son zele; il les mesure sur le salaire qu'il en reçoit, ou sur celui qu'il en attend. Or, comme cette société ne connoît pas d'autre mobile que l'argent, il en résulte que le soin principal des maîtres est de satisfaire l'avidité de leurs serviteurs pour maintenir leur attachement. De là cette prodigalité des Beks, ruineuse à l'Egypte qu'ils pillent; delà, cette insubordination des Mamlouks, fatale à leurs chefs qu'ils dépouillent; delà, ces intrigues qui ne cessent d'agiter les grands & les petits. A peine un esclave est-il affranchi, qu'il porte déjà ses regards sur les premiers emplois. Qui pourroit arrêter ses prétentions? Rien dans ceux qui commandent ne lui offre cette supériorité de talens qui imprime le respect. Il n'y voit que des soldats comme lui, parvenus à la puissance *par les décrets du sort*; & s'il plaît au sort de le favoriser, il parviendra de même, & il ne sera pas moins habile dans l'art de gouverner, puisque cet art ne consiste qu'à prendre

de l'argent & à donner des coups de ſabre. De cet ordre de choſes, eſt encore né un luxe effrené, qui, levant les barrieres à tous les beſoins, a donné à la rapacité des grands une étendue ſans bornes. Ce luxe eſt tel, qu'il n'y a point de Mamlouk dont l'entretien ne coûte par an 2500 livres, & il en eſt beaucoup qui coûtent le double. A chaque Ramâdan, il faut un habillement neuf, il faut des draps de France, des ſailles de Veniſe, des étoffes de Damas & des Indes. Il faut ſouvent renouveller les chevaux, les harnois. On veut des piſtolets & des ſabres damaſquinés, des étriers dorés d'or moulu, des ſelles & des brides plaquées d'argent. Il faut aux chefs, pour les diſtinguer du vulgaire, des bijoux, des pierres précieuſes, des chevaux Arabes de deux ou trois cents louis, des châles de Kachemire (1) de vingt-cinq & de cinquante louis, & une foule de peliſſes dont les moindres coûtent cinq cents livres (2). Les femmes ont rejetté comme trop ſimple l'ancien uſage des garnitures de ſequins ſur la tête & ſur la poitrine; elles y ont ſubſtitué les diamans, les émeraudes, les rubis, les perles fines; & à la paſſion des châles & des fourrures, elles ont joint celle des étoffes & des galons de Lyon. Quand de tels beſoins ſe trouvent dans une claſſe qui a en main toute l'autorité, & qui ne connoît de droits ni de propriété ni de vie, qu'on juge des conſéquences qu'ils doivent avoir, & pour les claſſes obligées d'y fournir, & pour les mœurs mêmes de ceux qui les ont.

---

(1) Voyez la note du Tôme II, p. 88.

(2) Les Négocians Européens, qui ont pris goût à ce luxe, ne croient pas avoir une garderobe décente, quand elle ne paſſe pas douze ou quinze mille francs.

§. VII. *Mœurs des Mamlouks.*

Les mœurs des Mamlouks ſont telles qu'il eſt à craindre, en conſervant les ſimples traits de la vérité, d'encourir le ſoupçon d'une exagération paſſionnée. Nés la plupart dans le rit Grec, & circoncis au moment qu'on les achete, ils ne ſont aux yeux des Turks mêmes que des *Renégats*, ſans foi ni religion. Etrangers entr'eux, ils ne ſont point liés par ces ſentimens naturels qui uniſſent les autres hommes. Sans parens, ſans enfans, le paſſé n'a rien fait pour eux; ils ne ſont rien pour l'avenir. Ignorans & ſuperſtitieux par éducation, ils deviennent farouches par les meurtres, ſéditieux par les tumultes, perfides par les cabales, lâches par la diſſimulation, & corrompus par toute eſpece de débauche. Ils ſont ſur-tout adonnés à ce genre honteux qui fut de tout tems le vice des Grecs & des Tartares; c'eſt la premiere leçon qu'ils reçoivent de leur maître d'armes. On ne ſait comment expliquer ce goût, quand on conſidere qu'ils ont tous des femmes, à moins de ſuppoſer qu'ils recherchent dans un ſexe, le piquant des refus dont ils ont dépouillé l'autre; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'y a pas un ſeul Mamlouk ſans tache; & leur contagion a dépravé les habitans du Kaire, même les Chrétiens de Syrie qui y demeurent.

CHAPITRE XII.

Gouvernement des Mamlouks.

TELLE eſt l'eſpece d'hommes qui fait en ce moment le ſort de l'Egypte; ce ſont des eſprits de cette trempe qui ſont à la tête du Gouvernement: quelques coups

de sabres heureux, plus d'astuce ou d'audace menent à cette prééminence ; mais on conçoit qu'en changeant de fortune, les parvenus ne changent point de caractere, & qu'ils portent l'ame des esclaves dans la condition des Rois. La souveraineté n'est pas pour eux l'art difficile de diriger vers un but commun les passions diverses d'une société nombreuse ; mais seulement un moyen d'avoir plus de femmes, de bijoux, de chevaux, d'esclaves, & de satisfaire leurs fantaisies. L'administration, à l'intérieur & à l'extérieur, est conduite dans cet esprit. D'un côté, elle se réduit à manœuvrer vis-à-vis de la Cour de Constantinople, pour éluder le tribut ou les menaces du Sultan ; de l'autre à acheter beaucoup d'esclaves, à multiplier les amis, à prévenir les complots, à détruire les ennemis secrets par le fer ou le poison ; toujours dans les alarmes, les chefs vivent comme les anciens tyrans de Syracuse. Mourâd & Ybrahim ne dorment qu'au milieu des carabines & des sabres. Du reste, nulle idée de police ni d'ordre public (1). L'unique affaire est de se procurer de l'argent ; & le moyen employé comme le plus simple, est de le saisir par-tout où il se montre, de l'arracher par violence à quiconque en possede, d'imposer à chaque instant des contributions arbitraires sur les villages & sur la douane, qui les reverse sur le commerce.

(1) Lorsque j'étois au Kaire, des Mamlouks enleverent la femme d'un Juif qui passoit le Nil avec elle. Ce Juif ayant fait porter des plaintes à Mourâd, ce Bek répondit de sa voix de charretier: *Eh, laissez ces jeunes gens s'ébattre!* Le soir, les Mamlouks firent dire au Juif qu'ils lui rendroient sa femme, s'il comptoit cent piastres pour *leurs peines*, & il fallut en passer par là. Il est remarquable que dans les mœurs du pays, l'article des femmes est une chose plus sacrée que la vie même.

§. I. *Etat du peuple en Egypte.*

On jugera aiſément que dans un tel pays, tout eſt analogue à un tel régime. Là où le cultivateur ne jouit pas du fruit de ſes peines, il ne travaille que par contrainte, & l'agriculture eſt languiſſante : là où il n'y a point de ſûreté dans les jouiſſances, il n'y a point de cette induſtrie qui les crée, & les arts ſont dans l'enfance : là où les connoiſſances ne menent à rien, l'on ne fait rien pour les acquérir, & les eſprits ſont dans la barbarie. Tel eſt l'état de l'Egypte. La majeure partie des terres eſt aux mains des Beks, des Mamlouks, des Gens de loi ; le nombre des autres propriétaires eſt infiniment borné, & leur propriété eſt ſujette à mille charges. A chaque inſtant c'eſt une contribution à payer, un dommage à réparer ; nul droit de ſucceſſion ni d'héritage pour les immeubles ; tout rentre au Gouvernement dont il faut tout racheter. Les payſans y ſont des manœuvres à gage, à qui l'on ne laiſſe pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Le riz & le bled qu'ils cueillent, paſſent à la table des maîtres, pendant qu'eux ne ſe réſervent que le *doura*, dont ils font un pain ſans levain & ſans ſaveur quand il eſt froid. Ce pain, cuit à un feu formé de la fiente ſéchée des buffles & des vaches (1), eſt, avec l'eau & les oignons crus, leur nourriture de toute l'année : ils ſont heureux s'ils y peuvent ajouter de tems en tems du miel, du fromage, du lait aigre & des dattes. La viande & la graiſſe, qu'ils aiment avec paſſion, ne paroiſſent qu'aux plus grands jours de fête, & chez les plus aiſés. Tout leur vêtement conſiſte en une chemiſe de groſſe toile bleue, & en un manteau noir d'un tiſſu clair & groſſier. Leur coëffure eſt une toque d'une eſpece de drap, ſur laquelle ils roulent un long mouchoir de laine rouge. Les bras,

(1) On ſe rappelle que l'Egypte eſt un pays nu & ſans bois.

les jambes, la poitrine sont nus, & la plupart ne portent pas de caleçon. Leurs habitations sont des huttes de terre, où l'on étouffe de chaleur & de fumée, & où les maladies causées par la mal-propreté, l'humidité & les mauvais alimens, viennent souvent les assiéger: enfin, pour combler la mesure, viennent se joindre à ces maux physiques des alarmes habituelles, la crainte des pillages des Arabes, des visites des Mamlouks, des vengeances des familles, & tous les soucis d'une guerre civile continue. Ce tableau, commun à tous les villages, n'est guere plus riant dans les villes. Au Kaire même, l'Etranger qui arrive est frappé d'un aspect général de ruine & de misere; la foule qui se presse dans les rues, n'offre à ses regards que des haillons hideux & des nudités dégoûtantes. Il est vrai qu'on y rencontre souvent des cavaliers richement vêtus; mais ce contraste de luxe ne rend que plus choquant le spectacle de l'indigence. Tout ce que l'on voit ou que l'on entend, annonce que l'on est dans le pays de l'esclavage & de la tyrannie. On ne parle que de troubles civils, que de misere publique, que d'extorsions d'argent, que de bastonnades & de meurtres. Nulle sûreté pour la vie ou la propriété. On verse le sang d'un homme comme celui d'un bœuf. La justice même le verse sans formalité. L'Officier de nuit dans ses rondes, l'Officier de jour dans ses tournées, jugent, condamnent & font exécuter en un clin d'œil & sans appel. Des bourreaux les accompagnent, & au premier ordre la tête d'un malheureux tombe dans le sac de cuir où on la reçoit de peur de souiller la place. Encore, si l'apparence seule du délit exposoit au danger de la peine! mais souvent, sans autre motif que l'avidité d'un homme puissant & la délation d'un ennemi, on cite devant un Bek un homme soupçonné d'avoir de l'argent; on exige de lui une somme; & s'il la dénie, on le renverse sur le dos, on lui donne deux & trois cents coups de bâton sur la plante

plante des pieds, & quelquefois on l'assomme. Malheur à qui est soupçonné d'avoir de l'aisance! Cent espions sont toujours prêts à le dénoncer. Ce n'est que par le dehors de la pauvreté qu'il peut échapper aux rapines de la puissance.

§. II. *Miseres & Famines des dernieres années.*

C'est sur-tout dans les trois dernieres années, que cette capitale & l'Egypte entiere ont offert le spectacle de la misere la plus déplorable. Aux maux habituels d'une tyrannie effrénée, à ceux qui résultoient des troubles des années précédentes, se sont joints des fléaux naturels encore plus destructeurs. La peste, apportée de Constantinople au mois de novembre 1783, exerça pendant l'hiver ses ravages accoutumés; on compta jusqu'à 1500 morts sortis dans un jour par les portes du Kaire (1). Par un effet ordinaire dans ce pays, l'été vint la calmer. Mais à ce premier fléau, en succéda bientôt un autre aussi terrible. L'inondation de 1783 n'avoit pas été complette; une grande partie des terres n'avoit pu être ensemencée faute d'arrosement; une autre ne l'avoit pas été faute de semence: le Nil n'ayant pas encore atteint, en 1784, les termes favorables, la disette se déclara sur le champ. Dès la fin de novembre, la famine enlevoit au Kaire presqu'autant de monde que la peste; les rues, qui d'abord étoient pleines de mendians, n'en offrirent bientôt pas un seul: tout périt ou déserta. Les villages ne furent pas moins ravagés; un nombre infini de malheureux, qui voulu-

(1) En Turkie, les tombeaux, selon l'usage des anciens, sont toujours hors des villes; & comme chaque tombeau a ordinairement une grande pierre & une petite maçonnerie, il en résulte presque une ville seconde, que l'on pourroit appeller, comme jadis à Alexandrie, *Nécropolis*, *la ville des morts*.

rent échapper à la mort, se répandirent dans les pays voisins. J'en ai vu la Syrie inondée; en janvier 1785, les rues de Saide, d'Acre, & la Palestine étoient pleines d'Egyptiens, reconnoissables par-tout à leur peau noirâtre; & il en a pénétré jusqu'à Alep & à Diarbekr. L'on ne peut évaluer précisément la dépopulation de ces deux années, parce que les Turks ne tiennent pas de regiltres de morts, de naissances, ni de dénombrement (1); mais l'opinion commune étoit que le pays avoit perdu le sixieme de ses habitans.

Dans ces circonstances, on a vu se renouveller tous ces tableaux dont le récit fait frémir, & dont la vue imprime un sentiment d'horreur & de tristesse qui s'efface difficilement. Ainsi que dans la famine arrivée au Bengale, il y a quelques années, les rues & les places publiques étoient jonchées de squelettes exténués & mourans; leurs voix défaillantes imploroient en vain la pitié des passans; la crainte d'un danger commun endurcissoit les cœurs; ces malheureux expiroient adossés aux maisons des Beks, qu'ils savoient approvisionnées de riz & de bled, & souvent les Mamlouks, importunés par leurs cris, les chassoient à coups de bâton. Aucun des moyens révoltans d'assouvir la rage de la faim n'a été oublié; ce qu'il y a de plus immonde étoit dévoré; & je n'oublierai jamais que, revenant de Syrie en France, au mois de mars 1785, j'ai vu sous les murs de l'ancienne Alexandrie, deux malheureux assis sur le cadavre d'un chameau, & disputant aux chiens ses lambeaux putrides.

Il se trouve parmi nous des ames énergiques qui, après avoir payé le tribut de compassion dû à de si grands malheurs, passent, par un retour d'indignation, à en faire un crime aux hommes qui les endurent. Ils jugent dignes de la mort ces peuples qui n'ont pas le

(1) Ils ont contre cet usage des préjugés superstitieux.

courage de la repousser, ou qui la reçoivent sans se donner la consolation de la vengeance. On va même jusqu'à prendre ces faits en preuve d'un paradoxe moral témérairement avancé; & l'on en veut appuyer ce prétendu axiome, *que les habitans des pays chauds, avilis par tempérament & par caractere, sont destinés par la nature à n'être jamais que les esclaves du despotisme.*

Mais a-t-on bien examiné si des faits semblables ne sont jamais arrivés dans les climats qu'on veut honorer du privilége exclusif de la liberté? A-t-on bien observé si les faits généraux dont on s'autorise, ne sont point accompagnés de circonstances & d'accessoires qui en dénaturent les résultats? Il en est de la Politique comme de la Médecine, où des phénomenes isolés jettent dans l'erreur sur les vraies causes du mal. On se presse trop d'établir en regles générales des cas particuliers: ces principes universels qui plaisent tant à l'esprit, ont presque toujours le défaut d'être vagues. Il est si rare que les faits sur lesquels on raisonne, soient exacts, & l'observation en est si délicate, que l'on doit souvent craindre d'élever des systêmes sur des bases imaginaires.

Dans le cas dont il s'agit, si l'on approfondit les causes de l'accablement des Egyptiens, on trouvera que ce peuple, maîtrisé par des circonstances cruelles, est bien plus digne de pitié que de mépris. En effet, il n'en est pas de l'état politique de ce pays comme de celui de notre Europe. Parmi nous, les traces des anciennes révolutions s'affoiblissant chaque jour, les étrangers vainqueurs se sont rapprochés des indigenes vaincus; & ce mélange a formé des corps de nations identiques, qui n'ont plus eu que les mêmes intérêts. Dans l'Egypte, au contraire, & dans presque toute l'Asie, les peuples indigenes, asservis par des révolutions encore récentes, à des conquérans étrangers, ont formé des corps mixtes, dont les intérêts sont tous

opposés. L'Etat est proprement divisé en deux factions; l'une, celle du peuple vainqueur, dont les individus occupent tous les emplois de la puissance civile & militaire; l'autre, celle du peuple vaincu, qui remplit toutes les classes subalternes de la société. La faction gouvernante s'attribuant à titre de conquête, le droit exclusif de toute propriété, ne traite la faction gouvernée que comme un instrument passif de ses jouissances; & celle-ci à son tour, dépouillée de tout intérêt personnel, ne rend à l'autre que le moins qu'il lui est possible: c'est un esclave à qui l'opulence de son maître est à charge, & qui s'affranchiroit volontiers de sa servitude, s'il en avoit les moyens. Cette impuissance est un autre caractere qui distingue cette constitution des nôtres. Dans les Etats de l'Europe, les Gouvernemens, tirant du sein même des nations les moyens de les gouverner, il ne leur est ni facile ni avantageux d'abuser de leur puissance; mais si, par un cas supposé, ils se formoient des intérêts personnels & distincts, ils n'en pourroient porter l'usage jusqu'à la tyrannie. La raison en est qu'outre cette multitude qu'on appelle *peuple*, qui, quoique forte par sa masse, est toujours foible par sa désunion, il existe encore un ordre mitoyen, qui, participant des qualités du Peuple & du Gouvernement, fait en quelque sorte équibre entre l'un & l'autre. Cet ordre est la classe de tous les citoyens opulens & aisés, qui, répandus dans les emplois de la société, ont un intérêt commun qu'on respecte les droits de sûreté & de propriété dont ils jouissent. Dans l'Egypte, au contraire, point d'état mitoyen, point de ces classes nombreuses de nobles, de gens de robe ou d'Eglise, de Négocians, de Propriétaires, &c. qui sont en quelque sorte un corps intermédiaire entre le Peuple & le Gouvernement. Là, tout est militaire ou homme de loi, c'est-à-dire, homme du gouvernement; ou tout est laboureur, artisan, marchand, c'est-à-dire *peuple*;

& le *peuple* manque surtout du premier moyen de combattre l'oppression, l'art d'unir & de diriger ses forces. Pour détruire ou réformer les Mamlouks, il faudroit une ligue générale des paysans; & elle est impossible à former: le systême d'oppression est méthodique; on diroit que par-tout les tyrans en ont la science infuse. Chaque province, chaque district a son gouverneur. Chaque village a son *Lieutenant* (1) qui veille aux mouvemens de la multitude. Seul contre tous, s'il paroît foible, la puissance qu'il représente le rend fort. D'ailleurs, l'expérience prouve que par-tout où un homme a le courage de se faire maître, il en trouve qui ont la bassesse de le seconder. Ce Lieutenant communique de son autorité à quelques membres de la société qu'il opprime, & ces individus deviennent ses appuis: jaloux les uns des autres, ils se disputent sa faveur, & il se sert de chacun tour-à-tour pour les détruire tous également. Les mêmes jalousies & des haines invétérées divisent aussi les villages; mais en supposant une réunion déjà si difficile, que pourroit, avec des bâtons ou même des fusils, une troupe de paysans à pied & presque nus, contre des cavaliers exercés, & armés de pied-en-cap? Je désespere sur-tout du salut de l'Egypte, quand je considere la nature du terrain trop propre à la cavalerie. Parmi nous, si l'infanterie la mieux constituée redoute encore la cavalerie en plaine, que sera-ce chez un peuple qui n'a pas les premieres idées de la tactique, qui ne peut même les acquérir, parce qu'elles sont le fruit de la pratique, & que la pratique est impossible. Ce n'est que dans les pays de montagnes que la liberté a de grandes ressources: c'est-là qu'à la faveur du terrain, une petite troupe supplée au nombre par l'habileté. Unanime, parce qu'elle est d'abord peu nombreuse, elle acquiert chaque jour de

(1) En Arabe *qâiem maqâm*, mot-à mot *tenant lieu*, dont on fait *caïmacan*.

nouvelles forces pour l'habitude de les employer. L'oppresseur moins actif, parce qu'il est déjà puissant, temporise; & il arrive enfin que ces troupes de paysans ou de voleurs qu'il méprisoit, deviennent des soldats aguerris qui lui disputent dans les plaines l'art des combats & le prix de la victoire. Dans les pays plats, au contraire, le moindre attroupement est dissipé, & le paysan novice, qui ne sait pas même faire un retranchement, n'a de ressource que dans la pitié de son maître & la continuation de son servage. Aussi, s'il étoit un principe général à établir, nul ne seroit plus vrai que celui-ci : *que les pays de plaine sont le siége de l'indolence & de l'esclavage; & les montagnes, la patrie de l'énergie & de la liberté* (1). Dans la situation présente des Egyptiens, il pourroit encore se faire qu'ils ne montrassent point de courage, sans qu'on pût dire que le germe leur en manque, & que le climat le leur a refusé. En effet, cet effort continu de l'ame, qu'on appelle *courage*, est une qualité qui tient bien plus au moral qu'au physique. Ce n'est point le plus ou le moins de chaleur du climat, mais plutôt l'énergie des passions, & la confiance en ses forces, qui donnent l'audace d'affronter les dangers. Si ces deux conditions n'existent pas, le courage peut rester inerte; mais ce sont les circonstances qui manquent, & non la faculté. D'ailleurs,

(1) En effet, la plupart des peuples anciens & modernes qui ont déployé une grande activité, se trouvent être des montagnards. Les Assyriens qui conquirent depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, vinrent des montagnes d'Atourie. Les Kaldéens étoient originaires des mêmes contrées; les Perses de Cyrus sortirent des montagnes de l'Elymaïde; les Macédoniens, des monts Rhodope. Dans les tems modernes, les Suisses, les Ecossois, les Savoyards, les Miquelets, les Asturiens, les habitans des Cévènes, toujours libres, ou difficiles à soumettre, prouveroient la généralité de cette regle, si l'exception des Arabes & des Tartares n'indiquoit qu'il est une autre cause morale qui appartient aux plaines comme aux montagnes.

s'il eſt des hommes capables d'énergie, ce doit être ceux dont l'ame & le corps trempés, ſi j'oſe dire, par l'habitude de ſouffrir, ont pris une roideur qui émouſſe les traits de la douleur; & tels ſont les Egyptiens. On ſe fait illuſion quand on ſe les peint comme énervés par la chaleur, ou amollis par le libertinage. Les habitans des villes & les gens aiſés peuvent avoir cette molleſſe, qui dans tout climat eſt leur apanage; mais les payſans ſi mépriſés, ſous le nom de *Fellâhs*, ſupportent des fatigues étonnantes. On les voit paſſer des jours entiers à tirer l'eau du Nil, expoſés nus à un ſoleil qui nous tueroit. Ceux d'entr'eux qui ſervent de valets aux Mamlouks, font tous les mouvemens du cavalier. A la ville, à la campagne, à la guerre, par-tout ils le ſuivent, & toujours à pied; ils paſſent des journées entieres à courir devant ou derriere les chevaux; & quand ils ſont las, ils s'attachent à leur queue, plutôt que de reſter en arriere. Des traits moraux fourniſſent des inductions analogues à ces traits phyſiques. L'opiniâtreté que ces payſans montrent dans leurs haines & leurs vengeances (1), leur acharnement dans les combats qu'ils ſe livrent quelquefois de village à village; le point d'honneur qu'ils mettent à ſouffrir la baſtonnade ſans déceler leur ſecret (2), leur barbarie même à punir dans leurs femmes & leurs filles le moindre échec à la pudeur (3); tout prouve que ſi le préjugé a ſu leur trou-

(1) Quand un homme eſt tué par un autre, la famille du mort exige de celle de l'aſſaſſin un *talion*, dont la pourſuite ſe tranſmet de race en race, ſans jamais l'oublier.

(2) Quand un homme a ſubi cette torture ſans déceler ſon argent, on dit de lui : *C'eſt un homme*, & ce mot l'indemniſe.

(3) Souvent, ſur un ſoupçon, ils les égorgent; & ce préjugé a lieu également dans la Syrie. Lorſque j'étois à Ramlé, un payſan ſe promena pluſieurs jours dans le marché, ayant ſon manteau taché du ſang de ſa fille qu'il avoit ainſi égorgée; le grand nombre l'approuvoit : la juſtice Turke ne ſe mêle pas de ces choſes.

ver de l'énergie ſur certains points, cette énergie n'a beſoin que d'être dirigée, pour devenir un courage redoutable. Les émeutes & les ſéditions que leur patience laſſée excite quelquefois, ſurtout dans la province de *Charquié*, indiquent un feu couvert qui n'attend pour faire exploſion, que des mains qui ſachent l'agiter.

§. III. *Etat des Arts & des Eſprits.*

Mais un obſtacle puiſſant à toute heureuſe révolution en Egypte, c'eſt l'ignorance profonde de la Nation; c'eſt cette ignorance qui, aveuglant les eſprits ſur les cauſes des maux & ſur les remedes, les aveugle auſſi ſur les moyens d'y remédier.

Me propoſant de revenir à cet article qui, comme pluſieurs des précédens, eſt commun à toute la Turkie, je n'inſiſte pas ſur les détails. Il ſuffit d'obſerver que cette ignorance répandue ſur toutes les claſſes, étend ſes effets ſur tous les genres de connoiſſances morales & phyſiques, ſur les ſciences, ſur les beaux arts, même ſur les arts mécaniques. Les plus ſimples y ſont encore dans une ſorte d'enfance. Les ouvrages de menuiſerie, de ſerrurerie, d'arquebuſerie y ſont groſſiers. Les merceries, les quincailleries, les canons de fuſil & de piſtolets viennent tous de l'Etranger. A peine trouve-t-on au Kaire un horloger qui ſache raccommoder une montre; & il eſt Européen. Les Joailliers y ſont plus communs qu'à Smirne & à Alep; mais ils ne ſavent pas monter proprement la plus ſimple roſe. On y fait de la poudre à canon; mais elle eſt brute. Il y a des raffineries; mais le ſucre eſt plein de melaſſe, & celui qui eſt blanc devient trop coûteux. Les ſeuls objets qui aient quelque perfection, ſont les étoffes de ſoie; encore le travail en eſt bien moins fini, & le prix beaucoup plus fort qu'en Europe.

CHAPITRE XIII.

Etat du Commerce.

DANS cette barbarie générale, on pourra s'étonner que le commerce aït conſervé l'activité qu'il déploie encore au Kaire; mais l'examen attentif des ſources d'où il la tire, donne la ſolution du problême.

Deux cauſes principales font du Kaire le ſiege d'un grand commerce: la premiere eſt la réunion de toutes les conſommations de l'Egypte dans l'enceinte de cette ville. Tous les grands Propriétaires, c'eſt-à-dire, les Mamlouks & les gens-de-loi y ſont raſſemblés, & ils y attirent leurs revenus, ſans rien rendre au pays qui les fournit.

La ſeconde eſt la poſition, qui en fait un lieu de paſſage, un centte de circulation dont les rameaux s'étendent par la mer Rouge dans l'Arabie & dans l'Inde; par le Nil, dans l'Abyſſinie & l'intérieur de l'Afrique; & par la Méditerranée, dans l'Europe & l'Empire Turk. Chaque année il arrive au Kaire une caravane d'Abyſſinie, qui apporte 1000 à 1200 eſclaves noirs, & des dents d'éléphans, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, des gommes, des perroquets & des ſinges (1). Une autre formée aux extrémités de Maroc, & deſtinée pour la Mekke, appelle les pélerins mêmes des rives du

(1) Cette caravane vient par terre le long du Nil; c'eſt avec elle que M. Bruce, Anglois, revint en 1772 de l'Abyſſinie, où il avoit fait le voyage le plus hardi qu'on ait tenté dans ce ſiecle. En traverſant le Déſert, la caravane manqua de vivres, & vécut pendant pluſieurs jours de gomme ſeulement.

Sénégal (1). Elle cotoye la méditerranée en recueillant ceux d'Alger, de Tripoli, de Tunis, &c. & arrive par le Désert à Alexandrie, forte de trois à quatre mille chameaux. De-là elle va au Kaire, où elle se joint à la caravane d'Egypte. Toutes deux de concert partent ensuite pour la Mekke, d'où elles reviennent cent jours après. Mais les pélerins de Maroc, qui ont encore 600 lieues à faire, n'arrivent chez eux qu'après une absence totale de plus d'un an. Le chargement de ces caravanes consiste en étoffes de l'Inde, en *châles*, en gommes; en parfums, en perles, & sur-tout en cafés de l'*Yémen*. Ces mêmes objets arrivent par une autre voie à Suez, où les vents de Sud amenent en mai vingt-six à vingt-huit voiles parties du port de Djedda. Le Kaire ne garde pas la somme entiere de ces marchandises; mais outre la portion qu'il en consomme, il profite encore des droits de passage & des dépenses des pélerins. D'autre part, il vient de temps en temps de Damas de petites caravanes qui apportent des étoffes de soie & de coton, des huiles & des fruits secs. Dans la belle saison la rade de Damiât a toujours quelques vaisseaux qui débarquent les tabacs à pipe de *Lataqié*. La consommation de cette denrée est énorme en Egypte. Ces vaisseaux prennent du riz en échange, pendant que d'autres se succédent sans cesse à Alexandrie, & apportent de Constantinople des vêtemens, des armes, des fourrures, des passagers & des merceries. D'autres encore arrivent de Marseille, de Livourne & de Venise, avec des draps, des cochenilles, des étoffes & des galons de Lyon, des épiceries, du papier, du fer, du plomb, des sequins de Venise, & des dahlers d'Allemagne. Tous ces ob-

(1) J'ai vu au Kaire plusieurs noirs arrivés par cette caravane, qui venoient du pays des *Foulis*, au nord du Sénégal, & qui disoient avoir vu des Francs dans leurs contrées.

jets, transportés par mer à Rosette sur des bateaux qu'on appelle *djerm* (1), y sont d'abord déposés, puis rembarqués sur le Nil & envoyés au Kaire. D'après ce tableau, il n'est pas étonnant que le commerce offre un spectacle imposant dans cette capitale, & l'on admet sans peine le rapport du Douanier général, qui prétendoit en 1783, que cette place traitoit pour près de 150 millions d'affaires. Mais si l'on examine dans quels canaux se versent ces richesses, si l'on considere qu'une grande partie des marchandises de l'Inde & du café, passe à l'étranger; que la dette en est acquittée avec des marchandises d'Europe & de Turkie; que la consommation du pays consiste presque toute en objets de luxe qui ont reçu leur dernier travail; enfin, que les produits donnés en retour sont, en grande partie, des matieres brutes, l'on jugera que tout ce commerce s'exécute sans qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la richesse de l'Egypte, & le bien être de la nation.

CHAPITRE XIV.

De l'Isthme de Suez, & de la Jonction de la mer Rouge à la Méditerranée.

J'AI parlé du commerce que le Kaire entretient avec l'Arabie & l'Inde par la voie de Suez; ce sujet rappelle une question dont on s'occupe assez souvent en Europe: savoir; s'il ne seroit pas possible de couper l'isthme qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée, afin que les vaisseaux pussent se rendre dans

(1) Espece de bateaux qui portent une immense voile latine rayée de bleu & de brun comme du coutil.

l'Inde par une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. On est porté à croire cette opération praticable, à raison du peu de largeur de l'isthme. Mais dans un voyage que j'ai fait à Suez, il m'a semblé voir des raisons de penser le contraire.

1°. Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers n'est pas de plus de 18 à 19 lieues communes; il est bien vrai encore que ce terrain n'est point traversé par des montagnes, & que du haut des terrasses de Suez l'on ne découvre avec la lunette d'approche sur une plaine nue & rase, à perte de vue, qu'un seul rideau dans la partie du nord-ouest : ainsi ce n'est point la différence des niveaux qui s'oppose à la jonction (1); mais le grand obstacle est que dans toute la partie où la Méditerranée & la mer Rouge se répondent, le rivage de part & d'autre est un sol bas & sablonneux, où les eaux forment des lacs & des marais semés de grèves; en sorte que les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande distance. Or, comment pratiquer dans des sables mouvans un canal durable? D'ailleurs la plage manque de ports, & il faudroit les construire de toutes pieces; enfin le terrain manque absolument d'eau douce, & il faudroit pour une grande population la tirer de fort loin, c'est-à-dire, du Nil.

Le meilleur & le seul moyen de jonction est donc celui qu'on a déja pratiqué plusieurs fois avec succès; savoir, de faire communiquer les deux mers par l'intermede du fleuve même: le terrain s'y prête sans

---

(1) Les anciens ont pensé que la mer Rouge étoit plus élevée que la Méditerranée; & en effet, si l'on observe que depuis le canal de Qolzoum jusqu'à la mer, le Nil a encore une pente l'espace de trente lieues, l'on ne croira pas cette idée si ridicule, encore qu'il semble que le niveau dût s'établir par le cap de Bonne-Espérance.

effort; car le mont Moqattam s'abbaiſſant tout-à-coup à la hauteur du Kaire, ne forme plus qu'une eſplanade baſſe & demi-circulaire, autour de laquelle regne une plaine d'un niveau égal depuis le bord du Nil juſqu'à la pointe de la mer Rouge. Les Anciens, qui ſaiſirent de bonne heure l'état de ce local, en prirent l'idée de joindre les deux mers par un canal conduit au fleuve. Strabon (1), obſerve que le premier fut conſtruit ſous Séſoſtris, qui régnoit du temps de la guerre de Troye (2); & cet ouvrage avoit fait aſſez de ſenſation pour qu'on eût noté *qu'il avoit* 100 *coudées* (*ou* 170 *pieds de large*) *ſur une profondeur ſuffiſante à un grand vaiſſeau*. Après l'invaſion des Grecs, les Ptolémées le rétablirent. Sous l'empire des Romains, Trajan le renouvella. Enfin il n'y a pas juſqu'aux Arabes qui n'ayent ſuivi ces exemples. *Du temps d'Omar ebn-el-Kattab*, dit l'Hiſtorien el Makin, *les villes de la Mekke & de Médine ſouffrant de la diſette, le Kalife ordonna au Gouverneur d'Égypte, Amrou, de tirer un canal du Nil à Qolzoum, afin de faire paſſer déſormais par cette voie les contributions de blé & d'orge aſſignées à l'Arabie*. Ce canal eſt le même qui, de nos jours, paſſe au Caire, & qui va ſe perdre dans la campagne au nord-eſt de *Berket-el-Hadj*, ou *lac des Pélerins*. *Rolzaum*, le *Clysma* des Grecs, où il aboutiſſoit, eſt ruiné depuis pluſieurs ſiècles; mais le nom & l'emplacement ſubſiſtent encore dans un monticule de ſable, de briques & de pierres, ſitué à 300 pas au nord de Suez, ſur le bord de la mer, en face du gué qui conduit à la ſource d'*el Nabâ*. J'ai vu cet endroit comme M. Niebuhr, & les Arabes m'ont dit,

(1) Lib. 17.

(2) C'eſt-à-dire, ſelon des calculs qui me ſont particuliers, du tems de Salomon. Voyez un *Mémoire ſur la Chronologie ancienne*, inſéré dans le *Journal des Savans*, Janvier 1782.

comme à lui, qu'il s'appeloit *Qolzoum*; ainsi Danville s'est trompé lorsque sur une indication vicieuse de Ptolémée, il a rejeté *Clysma* huit lieues plus au sud. Je le crois également en erreur dans l'application qu'il fait de Suez à l'ancienne *Arsinoé*. Cette ville ayant été selon les Grecs & les Arabes, au nord de Clysma, on doit en chercher les traces d'après l'indication de Strabon (1), *tout au fond du golfe, en tirant vers l'Egypte*, sans aller néanmoins, comme M. Savary, jusqu'à *Adjeroud*, qui est trop dans l'ouest : l'on doit se borner au terrain bas qui s'étend environ deux lieues au bout du golfe actuel, cet espace étant tout ce qu'on peut accorder de retraite à la mer depuis dix-sept siecles. Jadis ces cantons étoient peuplés de villes qui ont disparu avec l'eau du Nil; les canaux qui l'apportoient se sont détruits, parce que dans ce terrain mouvant ils s'encombrent rapidement, & par l'action du vent, & par la cavalerie des Arabes Bedouins. Aujourd'hui le commerce du Kaire avec Suez ne s'exerce qu'au moyen de caravanes qui ont lieu lors de l'arrivée & du départ des vaisseaux, c'est-à-dire, sur la fin d'avril, ou au commencement de mai, & dans le cours de juillet & d'août. Celle que j'accompagnai en 1783 étoit composée d'environ 3000 chameaux, & de cinq à six mille hommes (2). Le chargement consistoit en bois, voiles & cordages pour les vaisseaux de Suez; en quelques ancres portées chacune par quatre chameaux; en barres de fer, en étain, en plomb; en quelques bal-

(1) Lib. 17.

(2) Elle resta plus de quarante jours assemblée, différant son départ par diverses raisons, entr'autres à cause des jours malheureux dont les Turks ont la superstition comme les Romains. Enfin, elle partit le 27 Juillet, & arriva le 29 à Suez, ayant marché vingt-neuf heures par la route des Haouatâts, une lieue plus au sud que le lac des Pélerins.

lots de draps & barils de cochenille; en blés, orges, féves; &c. en piastres de Turkie, sequins de Venise, & dahlers de l'Empire. Toutes ces marchandises étoient destinées pour *Djedda*, la *Mekke* & *Moka*, où elles acquittent la dette des marchandises venues de l'Inde, & du café d'Arabie, qui fait la base des retours. Il y avoit en outre une grande quantité de Pélerins, qui préféroient la route de mer à celle de terre, & enfin les provisions nécessaires, telles que le riz, la viande, le bois, & même l'eau; car Suez est l'endroit du monde le plus dénué de tout. Du haut des terrasses, la vue portée sur la plaine sablonneuse du nord & de l'ouest, ou sur les rochers blanchâtres de l'Arabie à l'est, ou sur la mer & le *Moqattam* dans le sud, ne rencontre pas un arbre, pas un brin de verdure où se reposer. Des sables jaunes, ou une plaine d'eau verdâtre, voilà tout ce qu'offre le séjour de Suez; l'état de ruine des maisons en augmente la tristesse. La seule eau potable des environs vient de *el-Nabâ*, c'est-à-dire la *source* située à trois heures de marche sur le rivage d'Arabie; elle est si saumâtre qu'il n'y a qu'un mélange de *rhum* qui puisse la rendre supportable à des Européens. La mer pourroit fournir quantité de poissons & de coquillages; mais les Arabes pêchent peu & mal: aussi lorsque les vaisseaux sont partis, ne reste-t-il à Suez que le Mamlouk qui en est le Gouverneur, & douze à quinze personnes qui forment sa maison & la garnison. Sa forteresse est une masure sans défense, que les Arabes regardent comme une citadelle, à cause de six canons de bronze de quatre livres de balle, & de deux canonniers Grecs, qui tirent en détournant la tête. Le port est un mauvais quai, où les plus petits bateaux ne peuvent aborder que dans la marée haute: c'est là néanmoins qu'on prend les marchandises pour les conduire à travers les bancs de sable, aux vaisseaux qui mouillent dans la rade. Cette rade, située à une lieue

de la ville, en est séparée par une plage découverte au temps du reflux; elle n'a aucune protection, en sorte qu'on y attaqueroit impunément les vingt-huit bâtimens que j'y ai comptés. Ces bâtimens, par eux-mêmes, sont incapables de résistance, n'ayant chacun pour toute artillerie que quatre pierriers rouillés. Chaque année leur nombre diminue, parce que naviguant terre-à-terre sur une côte pleine d'écueils, il en périt toujours au moins un sur neuf. En 1783, l'un d'eux ayant relâché à *el-Tor* pour faire de l'eau, fut surpris par les Arabes, pendant que l'équipage dormoit à terre. Après en avoir débarqué 1500 fardes de café, ils abandonnerent le navire au vent, qui le jeta sur la côte. Le chantier de Suez est peu propre à réparer ces pertes; on y bâtit à peine une *cayasse* en trois ans. D'ailleurs, la mer qui, par son flux & reflux, accumule les sables sur cette plage, finira par encombrer le *chenal*, & il arrivera à Suez ce qui est arrivé à *Qulzoum* & à *Arsinoé*. Si l'Egypte avoit alors un bon Gouvernement, il profiteroit de cet accident pour élever une autre ville dans la rade même, où l'on pourroit l'exploiter par une chaussée de sept à huit pieds d'élévation seulement, attendu que la marée ne monte pas à plus de trois & demi à l'ordinaire. Il répareroit ou recreuseroit le canal du Nil, & il économiseroit les cinq cent mille livres que coûte chaque année l'escorte des Arabes *Haouatât* & *Ayaïdi*. Enfin, pour éviter la barre si dangereuse du *Bogâz* de Rosette, il rendroit navigable le canal d'Alexandrie; d'où les marchandises se verseroient immédiatement dans le port. Mais de tels soins ne seront jamais ceux du Gouvernement actuel. Le peu de faveur qu'il accorde au commerce n'est pas même fondé sur des motifs raisonnables; s'il le tolere, ce n'est que parce qu'il y trouve un moyen de satisfaire sa rapacité, une source où il puise sans s'embarrasser de la tarir. Il ne sait pas même profiter du grand intérêt

que

que les Européens mettent à communiquer avec l'Inde. En vain les Anglois & les François ont essayé de prendre des arrangemens avec lui pour s'ouvrir cette route : il s'y est refusé, ou il les a rendus inutiles. L'on se flatteroit à tort de succès durables ; car lors même qu'on auroit conclu des traités, les révolutions qui du soir au matin changent le Kaire, en annulleroient l'effet, comme il est arrivé au traité que le Gouverneur du Bengale avoit conclu en 1775 avec Mohammad-bek. Telle est d'ailleurs l'avidité & la mauvaise foi des *Mamlouks*, qu'ils trouveront toujours des prétextes pour vexer les Négocians, ou qu'ils augmenteront, contre leur parole, les droits de douane. Ceux du café sont énormes en ce moment. La balle ou *farde* de cette denrée, pesant trois cent soixante & dix à trois cent soixante & quinze livres, & coûtant à *Moka* quarante-cinq pataques (1), ou deux cent trente-six livres tournois, paye à Suez en droit de *bahr* ou de mer, cent quarante-sept liv. : plus, une addition de soixante-neuf livres, imposée en 1783 (2) ; en sorte

(1) C'est le nom que les Provençaux donnent au dahler de l'Empire, d'après les Arabes, qui l'appellent *Ridl aboutâqâ* ou *pere de la fenêtre*, à cause de son écusson qui ressemble, selon eux, à une fenêtre. Le dahler vaut cinq livres cinq sous de France.

(2) En mai 1783, la flotte de Djedda, consistant en vingt-huit voiles, dont quatre vaisseaux percés pour soixante canons, apporta près de trente mille fardes de café, qui, à raison de trois cents soixante-dix livres la farde, font un poids total de onze millions cent mille livres, ou cent & un mille quintaux ; mais il faut observer que les demandes de cette année furent un tiers plus fortes qu'à l'ordinaire. Ainsi l'on doit compter 60 à 70 mille quintaux par an. La farde payant deux cents seize livres de droits à Suez, les trente mille fardes ont rendu à la douane six millions quatre cents quatre-vingt mille livres tournois.

que, si l'on y joint les six pour cent perçus à *Djedda*, on trouvera que les droits égalent presque le prix d'achat (1).

CHAPITRE XV.

Des Douanes & des Impôts.

LA régie des douanes forme en Egypte, comme par toute la Turkie, un des principaux emplois du Gouvernement. L'homme qui l'exerce est tout-à la-fois Contrôleur & Fermier-général. Tous les droits d'entrée, de sortie & de circulation dépendent de lui. Il nomme tous les subalternes qu'il lui plaît pour les percevoir. Il y joint les *paltes* ou *priviléges* exclusifs des natrons de Terâné, des soudes d'Alexandrie, de la casse de Thébaide, & des sénés de Nubie; en un mot, il est le despote du commerce, qu'il regle à son gré. Son bail n'est jamais que pour un an. Le prix de sa ferme, en 1783, étoit de mille bourses, qui, à raison de cinq cents piastres la bourse, & de cinquante sous la piastre, font douze cent cinquante mille livres.

(1) A Moka.	16 liv.
A Suez.	147
Plus.	69
Total des droits.	232
Achat.	236
TOTAL.	468

A quoi joignant le fret, les pertes, les déchets, on ne doit pas s'étonner si le café moka se vend quarante-cinq & cinquante sous la livre en Egypte, & trois livres à Marseille.

Il est vrai qu'on y doit joindre un casuel d'*avanies*, ou de demandes accidentelles ; c'est-à-dire, que lorsque *Mourâd-bek* ou *Ibrahim* ont besoin de cinq cent mille livres, ils font venir le Douanier, qui ne se dispense jamais de les compter. Mais sur le rescrit qu'ils lui délivrent, il a la faculté de reverser l'*avanie* sur le commerce, dont il taxe à l'amiable les divers Corps ou Nations, tels que les Francs, les Barbaresques, les Turks, &c. & il arrive souvent que cela même devient une aubaine pour lui. Dans quelques Provinces de Turkie, le Douanier est aussi chargé de la perception du *Miri*, espece d'impôt qui porte uniquement sur les terres. Mais en Egypte cette régie est confiée aux Ecrivains Coptes, qui l'exercent sous la direction du Secrétaire du Commandant. Ces Ecrivains ont les registres de chaque village, & sont chargés de recevoir les payemens, & de les compter au trésor ; souvent ils profitent de l'ignorance des paysans pour ne point porter en reçu les à-compte, & les font payer deux fois : souvent ils font vendre les bœufs, les buffles, & jusqu'à la natte de ces malheureux : l'on peut dire qu'ils sont en tout des agens dignes de leurs maîtres. La taxe ordinaire devroit revenir à trente-trois piastres par *Feddân* ; c'est-à-dire, à près de quatre-vingt-trois livres par couple de bœufs ; mais elle se trouve quelquefois portée, par abus, jusqu'à deux cents livres. On estime que la somme totale du *Miri*, perçue tant en argent qu'en blés, orges, féves, riz, &c. peut se monter de quarante-six à cinquante millions de France, lorsque le pain se vend un *fadda* le *rotle*, c'est-à-dire, cinq liards la livre de quatorze onces.

Pour en revenir aux douanes, elles étoient ci-devant exercées, selon l'ancien usage, par les Juifs ; mais Ali-bek les ayant complétement ruinés en 1769, par une avanie énorme, la douane a passé aux mains des Chrétiens de Syrie, qui la conservent encore. Ces Chré-

tiens, venus de Damas au Kaire il y a environ cinquante ans, n'étoient d'abord que deux ou trois familles; leurs bénéfices en attirerent d'autres, & le nombre s'en est multiplié jusqu'à près de cinq cents. Leur modestie & leur économie les mirent à portée de s'emparer d'une branche de commerce, puis d'une autre; enfin ils se trouverent en état d'affermer la douane lors du désastre des Juifs; & de ce moment ils ont acquis une opulence & pris des prétentions qui pourront finir par le sort des Juifs. On en crut le moment venu, lorsque leur chef, Antoine *Fardoun*, déserta furtivement l'Egypte (en 1784), & vint à Livourne chercher la sureté nécessaire pour jouir d'une fortune de plusieurs millions; mais cet événement, qui n'avoit pas d'exemple (1), n'a pas eu de suites.

§. I. *Du commerce des Francs au Kaire.*

Après ces Chrétiens, le corps des Négocians le plus considérable est celui des Européens, connus dans le Levant sous le nom de *Francs*. Dès longs-tems les Vénitiens ont eu au Kaire des établissemens où ils envoient des sailles, des étoffes de soie, des glaces, des merceries, &c. Les Anglois y ont aussi participé en envoyant des draps, des armes & des quincailleries, qui ont conservé jusqu'à ce jour une réputation de supériorité. Mais les François, en fournissant des objets semblables à bien meilleur marché, ont depuis vingt ans obtenu la préférence & donné l'exclusion à leurs rivaux. Le pillage de la caravane qui voulut passer de Suez au Kaire en 1779 (2), a porté le dernier

(1) En général les orientaux ont une aversion pour les mœurs d'Europe, qui les éloigne de toute idée d'émigration.

(2) Les nouvelles du tems parlerent beaucoup de ce pillage,

coup aux Anglois; & depuis cette époque on n'a pas vu dans ces deux Villes, même un feul facteur de cette Nation. La base du commerce des François en Egypte

---

à l'occafion de M. de Saint Germain, de l'isle de Bourbon, dont le défaftre fit du bruit en France. La caravane étoit compofée d'officiers & de paffagers Anglois, & de quelques prifonniers François, qui étoient venus, fur deux vaiffeaux, débarquer à Suez, pour paffer en Europe par la voie du Kaire. Les Arabes Bedouins de *Tór*, informés que ces paffagers feroient accompagnés d'un riche chargement, réfolurent de les piller, & les pillerent en effet à cinq lieues de Suez. Les Européens, dépouillés nus comme la main, & difperfés par la frayeur, fe partagerent en deux bandes. Les uns retournerent à Suez, les autres, au nombre de fept, croyant pouvoir arriver au Kaire, s'enfoncerent dans le défert. Bientôt la fatigue, la foif, la faim, & l'ardeur du foleil les firent périr les uns après les autres. Le feul M. de Saint Germain réfifta à tous ces maux. Pendant trois jours & deux nuits, il erra dans ce défert aride & nu, glacé du vent de nord pendant la nuit (c'étoit en Janvier), brûlé du foleil pendant le jour, fans autre ombrage qu'un feul buiffon, où il fe plongea la tête parmi les épines, fans autre boiffon que fon urine. Enfin, le troifieme jour, ayant apperçu l'eau de *Berket-el-Hadj*, il s'efforça de s'y rendre; mais déjà il étoit tombé trois fois de foibleffe, & fans doute il fût refté à fa derniere chûte, fi un payfan, monté fur fon chameau, ne l'eût apperçu d'une grande diftance. Cet homme charitable le tranfporta chez lui, & l'y foigna pendant trois jours avec la plus grande humanité. Au bout de ce terme, les Négocians du Kaire, informés de fon aventure, firent apporter M. de Saint Germain à la ville; il y arriva dans l'état le plus déplorable. Son corps n'étoit qu'une plaie, fon haleine étoit celle d'un cadavre, & il ne lui reftoit que le fouffle de la vie. Cependant, à force de foins & d'attentions, M. Charles Magallon, qui l'avoit reçu dans fa maifon, eut la fatisfaction de le fauver, & même de le rétablir. On a beaucoup parlé dans le tems, de la barbarie des Arabes, qui cependant ne tuerent perfonne; aujourd'hui l'on doit blâmer l'imprudence des Européens, qui dans toute cette affaire fe conduifirent comme des fous. Il régnoit parmi eux la plus grande difcorde; & ils avoient pouffé la négligence, au point de n'avoir

confifte, comme dans tout le Levant, en draps légers de Languedoc, appellés *Londrins* premiers, & *Londrins* feconds. Ils en débitent, année commune, entre neuf cents & mille ballots. Le bénéfice eft de trente-cinq & quarante pour cent; mais les retraits qu'ils font leur donnant une perte de vingt & vingt-cinq, le produit net refte de quinze pour cent. Les autres objets d'importation font du fer, du plomb, des épiceries, cent vingt barils de cochenille, quelques galons, des étoffes de Lyon, divers articles de mercerie, enfin des dalhers & des fequins.

En échange, ils prennent des cafés d'Arabie, des gommes d'Afrique, des toiles groffieres de coton fabriquées à Manouf, & qu'on envoie en Amérique; des cuirs crus, du fafranon, du fel ammoniac & du riz (1). Ces objets acquittent rarement la dette, & l'on eft toujours embarraffé pour les retours; ce n'eft pas cependant faute de productions variées, puifque l'Egypte rend du blé, du riz, du doura (2), du millet, du féfame, du coton, du lin, du féné, de la caffe, des cannes à fucre, du nitre, du natron, du fel ammoniac, du miel & de la cire. L'on pourroit avoir des foies & du vin; mais l'induftrie & l'activité manquent,

---

pas un piftolet en état. Toutes les armes étoient au fond des caiffes. D'ailleurs, il paroit que les Arabes n'agirent pas de leur propre mouvement; des perfonnes bien inftruites affurent que l'affaire avoit été préparée à Conftantinople par la compagnie Angloife de l'Inde, qui voyoit de mauvais œil que des particuliers entraffent en concurrence avec elle pour le débit des marchandifes du Bengale; & ce qui s'eft paffé dans le cours des pourfuites, a prouvé la vérité de cette affertion.

(1) Le bled eft prohibé, & Pocoke remarquoit en 1787, que cela avoit nui à la culture.

(2) Efpece de grain affez femblable aux lentilles, qui croît par touffes, fur un rofeau de fix à fept pieds de haut, c'eft le *holcus arundinaceus* de Linné.

parce que l'homme qui cultiveroit n'en jouiroit pas. On estime que l'importation des François peut aller année commune à *trois millions de livres*. La France avoit entretenu un Consul jusqu'en 1777, mais à cette époque, les dépenses qu'il causoit engagerent à le retirer: on le transféra à Alexandrie, & les Négocians, qui le laisserent partir sans réclamer d'indemnités, sont demeurés au Kaire à leurs risques & fortune. Leur situation, qui n'a pas changé, est à-peu-près celle des Hollandois à Nangazaki; c'est-à-dire; que renfermés dans un grand cul-de-sac, ils vivent entre eux sans beaucoup de communications au-dehors; ils les craignent même, & ne sortent que le moins qu'il est possible, pour ne pas s'exposer aux insultes du peuple, qui hait le nom des Francs, ou aux outrages des Mamlouks, qui les forcent dans les rues de descendre de leurs ânes. Dans cette espece de détention habituelle, ils tremblent à chaque instant que la peste ne les oblige de se clorre dans leurs maisons, ou que quelque émeute n'expose leur *contrée* au pillage, ou que le Commandant ne fasse quelque demande d'argent (1), ou qu'enfin des Beks ne les forcent à des fournissemens toujours dangereux. Leurs affaires ne leur causent pas moins de soucis. Obligés de vendre à crédit, rarement sont-ils payés aux termes convenus. Les lettres-de-change même n'ont aucune police, aucun recours en justice, parce que la justice est un mal pire qu'une banqueroute: tout se fait sur conscience, & & cette conscience, depuis quelque temps, s'altere de plus en plus: on leur differe des payemens pendant des années entieres; quelquefois on n'en fait pas du tout, presque toujours on les tronque. Les Chrétiens, qui sont leurs principaux correspondans,

(1) Ils ont observé que ces avanies vont, année commune à soixante trois mille livres tournois.

ſont à cet égard plus infideles que les Turks mêmes ; & il eſt remarquable que dans tout l'Empire, le caractere des Chrétiens eſt très-inférieur à celui des Muſulmans ; cependant on s'eſt réduit à faire tout par leurs mains. Ajoutez qu'on ne peut jamais réaliſer les fonds, parce que l'on ne recouvre ſa dette qu'en s'engageant d'une créance plus conſidérable. Par toutes ces raiſons le Kaire eſt l'échelle la plus précaire & la plus déſagréable de tout le Levant : il y a quinze ans, l'on y comptoit neuf maiſons Françoiſes : en 1785, elles étoient réduites à trois & bientôt peut-être n'en reſtera-t-il pas une ſeule. Ces Chrétiens qui ſe ſont établis depuis quelque tems à Livourne, portent une atteinte fatale à cet établiſſement, par la correſpondance immédiate qu'ils entretiennent avec leurs compatriotes ; & le grand Duc de Toſcane, qui les traite comme ſes ſujets, concourt de tout ſon pouvoir à l'augmentation de leur commerce.

CHAPITRE XVI.

De la Ville du Kaire.

LE Kaire dont j'ai déja beaucoup parlé, eſt une ville ſi célèbre, qu'il convient de la faire encore mieux connoitre par quelques détails. Cette capitale de l'Egypte ne porte point dans le pays le nom d'*El-Qâhera*, que lui donna ſon fondateur ; les Arabes ne la connoiſſent que ſous celui de *Masr*, qui n'a pas de ſens connu, mais qui paroît l'ancien nom oriental de la Baſſe-Egypte (1). Cette ville eſt ſituée ſur la rive orientale

(1) Ce nom de *Masr* a les mêmes conſonnes que celui de *meſr*-aïm, allégué par les Hébreux ; lequel, à raiſon de ſa for-

du Nil, à un quart de lieue de ce fleuve, ce qui la prive d'un grand avantage. Le canal qui l'y joint ne sauroit l'en dédommager, puisqu'il n'a d'eau courante que pendant l'inondation. A entendre parler du grand Kaire, il sembleroit que ce dût être une capitale au moins semblable aux nôtres; mais si l'on observe que chez nous-mêmes, les villes n'ont commencé à se décorer que depuis cent ans, on jugera que dans un pays où tout est encore au dixieme siecle, elles doivent participer à la barbarie commune. Aussi le Kaire n'a-t-il pas de ces édifices publics ou particuliers, ni de ces places régulieres, ni de ces rues alignées, où l'architecture déploie ses beautés. Les environs sont masqués par des collines poudreuses, formées des décombres qui s'accumulent chaque jour (1); & près d'elles la multitude des tombeaux, & l'infection des voiries, choquent à-la-fois l'odorat & les yeux. Dans l'intérieur les rues sont étroites & tortueuses; & comme elles ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes & des chiens qui s'y pressent, éleve une poussiere incommode; souvent les particuliers arrosent devant leurs portes, & à la poussiere succedent la boue & des vapeurs mal odorantes. Contre l'usage ordinaire de l'Orient, les maisons sont à deux & trois étages, terminés par une terrasse pavée ou glaisée; la plupart sont en terre & en briques mal cuites; le reste est en pierres molles d'un beau grain, que l'on tire du mont Moqattam qui est voisin; toutes ces maisons ont un air de prison, parce qu'elles manquent de

me plurielle, semble désigner proprement les habitans du Delta, pendant que ceux de la Thébaïde s'appelloient *benikous* ou *enfans de kous*.

(1) Le Sultan Sélim avoit assigné des bateaux pour les porter sans cesse à la mer; mais on a détruit cet établissement pour en détourner les deniers.

jour ſur la rue. Il eſt trop dangereux en pareil pays d'être éclairé ; l'on a même la précaution de faire la porte d'entrée fort baſſe ; l'intérieur eſt mal diſtribué ; cependant chez les grands on trouve quelques ornemens & quelques commodités ; on doit ſurtout y priſer de vaſtes ſalles où l'eau jaillit dans des baſſins de marbre. Le pavé, formé d'une marqueterie de marbre & de faïence colorés, eſt couvert de nattes, de matelas, & par-deſſus le tout, d'un riche tapis ſur lequel on s'aſſied jambes croiſées. Autour du mur regne une eſpece de ſofa chargé de couſſins mobiles, propres à appuyer le dos ou les coudes. A ſept ou huit pieds de hauteur, eſt un rayon de planches garnies de porcelaines de la Chine & du Japon. Les murs, d'ailleurs nus, ſont bigarrés de ſentences tirées du Qôran & d'arabesques en couleur, dont on charge auſſi le portail des Beks. Les fenêtres n'ont point de verres ni de châſſis mobiles, mais ſeulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelquefois plus que nos glaces. Le jour vient des cours intérieures, d'où les ſycomores renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin, une ouverture au nord ou au ſommet du plancher, procure un air frais, pendant que par une contradiction aſſez bizarre, on s'environne de vêtemens & de meubles chauds, tels que le draps de laine & les fourrures. Les riches prétendent par ces précautions écarter les maladies ; mais le peuple, avec ſa chemiſe bleue & ſes nattes dures, s'enrhume moins & ſe porte mieux.

Population du Kaire & de l'Egypte.

On fait ſouvent des queſtions ſur la population du Kaire : ſi l'on en veut croire le Douanier, Antoun *Faraoun*, cité par M. le B. de Tott, elle approche de 700

mille ames, y compris *Boulâq*, faubourg & port détaché de la ville; mais tous les calculs de population en Turkie sont arbitraires, parce qu'on n'y tient point de regiſtres de naiſſances, de morts ou de mariages. Les Muſulmans ont même des préjugés ſuperſtitieux contre les dénombremens. Les ſeuls Chrétiens pourroient être recenſés, au moyen des billets de leur capitation (1). Tout ce qu'on peut dire de certain, c'eſt que d'après le plan géométrique de M. Niebuhr, levé en 1761, le Kaire a trois lieues de circuit, c'eſt-à-dire, à-peu-près le circuit de Paris, pris par la ligne des boulevards. Dans cette enceinte, il y a quantité de jardins, de cours, de terrains vides, & de ruines. Or, ſi Paris, dans l'enceinte des boulevards, ne donne pas plus de 700,000 ames, quoique bâti à cinq étages, il eſt diffieile de croire que le Kaire, qui n'en a que deux, tienne plus de 250,000 ames. Il eſt également impoſſible d'apprécier au juſte la population de l'Egypte entiere. Néanmoins, puiſqu'il eſt connu que le nombre des villes & villages ne paſſe pas 2,300 (2), le nombre des habitans de chaque lieu ne pouvant s'évaluer l'un portant l'autre à plus de mille ames, même en y confondant le Kaire, la population totale ne doit s'élever qu'à 2,300,000 ames. La conſiſtance des terres cultivables eſt, ſelon Danville, de 2,100 lieues

(1) Elle s'appelle *karadj*; *k* eſt ici le *jota* Eſpagnol.

(2) Danville a connu deux liſtes des villages de l'Egypte: l'une du ſiecle dernier, compte deux mille ſix cents quatre vingt ſeize villes & villages; l'autre du milieu de celui-ci, deux mille trois cents quatre-vingt-quinze, dont neuf cents cinquante-ſept au Saïd, & mille quatre cents trente-neuf dans le Delta. (ce qui fait cependant, comme l'obſerve auſſi Danville, deux mille trois cents quatre-vingt-ſeize.) Le réſumé que je donne eſt de l'année 1783.

carrées : de-là, résulte par chaque lieue carrée, 1,142 habitans. Le rapport, plus fort que celui de France même, pourra faire croire que l'Egypte n'est pas si dépeuplée qu'on l'imagine ; mais si l'on observe que les terres ne se reposent jamais, & qu'elles sont toutes fécondes, on conviendra que cette population est très-foible en comparaison de ce qu'elle a été, & de ce qu'elle pourroit être.

Parmi les singularités qui frappent un étranger au Kaire, on peut citer la quantité prodigieuse de chiens hideux qui vaguent dans les rues, & de milans qui planent sur les maisons, en jettant des cris importuns & lugubres. Les Musulmans ne tuent ni les uns ni les autres, quoiqu'ils les réputent également immondes(1); au contraire, ils leur jettent souvent les débris des tables ; & les dévots font pour les chiens des fondations d'eau & de pain. Ces animaux ont d'ailleurs la ressource des voiries, qui, à la vérité, n'empêche pas qu'ils n'endurent quelquefois la faim & la soif ; mais ce qui doit étonner, c'est que ces extrémités ne sont jamais suivies de la rage. *Prosper Alpin* en a déjà fait la remarque dans son *Traité de la Médecine des Egyptiens.* La rage est également inconnue en Syrie ; cependant le nom de cette maladie existe dans la langue arabe, & n'y a point une origine étrangere.

---

(1) Les tourterelles, dont il y a une prodigieuse quantité, font leurs nids dans les maisons, & les enfans même n'y touchent pas.

CHAPITRE XVII.

Des Maladies de l'Egypte.

§. I. *De la Cécité.*

Ce phénomene dans le genre des maladies, n'est pas le seul remarquable en Egypte; il en est plusieurs autres qui méritent d'être rapportés.

Le plus frappant de tous, est la quantité prodigieuse de vues perdues ou gâtées; elle est au point, que marchant dans les rues du Kaire, j'ai souvent rencontré sur cent personnes, vingt aveugles, dix borgnes, & vingt autres dont les yeux étoient rouges, purulens ou tachés. Presque tout le monde porte des bandeaux, indices d'une ophthalmie naissante ou convalescente: ce qui ne m'a pas moins étonné, est le sang-froid ou l'apathie avec laquelle on supporte un si grand malheur. *C'étoit écrit*, dit le Musulman; *louange à Dieu! Dieu l'a voulu*, dit le Chrétien; *qu'il soit béni*! Cette résignation est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire quand le mal est arrivé; mais par un abus funeste, en empêchant de rechercher les causes, elle en devient une elle-même. Parmi nous, quelques Médecins ont traité cette question; mais n'ayant point connu toutes les circonstances du fait, ils n'en ont pu parler que vaguement. J'en vais faire un tableau général, afin que l'on puisse en tirer la solution du problême.

1°. Les fluxions des yeux & leurs suites, ne sont point particulieres à l'Egypte; on les retrouve également en Syrie, avec cette différence, qu'elles y sont moins répandues; & il est remarquable que la côte de la mer y est seule sujette.

2°. La ville du Kaire, toujours pleine d'immondices, y eſt plus ſujette que tout le reſte de l'Egypte (1); le peuple, plus que les gens aiſés; les naturels, plus que les étrangers : rarement les Mamlouks en ſont-ils attaqués. Enfin, les payſans du Delta y ſont plus ſujets que les Arabes Bedouins.

3°. Les fluxions n'ont pas de ſaiſon bien marquée, quoi qu'en ait dit Proſper *Alpin*; c'eſt une endémie commune à tous les mois & à tous les âges.

En raiſonnant ſur ces élémens, il m'a ſemblé que l'on ne pouvoit admettre pour cauſe principale les vents du midi, parce qu'alors l'épidémie devroit être propre au mois d'avril, & que les Bédouins en ſeroient affectés comme les payſans : on ne peut admettre non plus la pouſſiere fine répandue dans l'air, parce que les payſans y ſont plus expoſés que les habitans de la ville. L'habitude de dormir ſur les terraſſes a plus de réalité, mais cette cauſe n'eſt point unique ni ſimple; car dans les pays intérieurs & loin de la mer, tels que la vallée de Balbek, le Diarbekr, les plaines de Haurân & dans les montagnes, on dort ſur les terraſſes, ſans que la vue en ſoit affectée. Si donc au Kaire, dans tout le Delta & ſur les côtes de Syrie, il eſt dangereux de dormir à l'air, il faut que cet air prenne du voiſinage de la mer une qualité nuiſible : cette qualité, ſans doute, eſt l'humidité jointe à la chaleur, qui devient alors un principe premier de maladies. La ſalinité de cet air, ſi marquée dans le Delta, y contribue encore par l'irritation & les démangeaiſons qu'elle cauſe aux yeux; ainſi que je l'ai éprouvé; enfin, le régime des Egyptiens me paroît lui-même un agent puiſſant. Le fromage, le lait aigre, le miel, le raiſiné, les fruits verds,

(1) Il faut obſerver que les aveugles des villages viennent s'établir à la moſquée de Fleurs, où ils ont une eſpece d'hôpital.

les légumes crus, qui ſont la nourriture ordinaire du peuple, produiſent dans le bas-ventre un trouble qui, ſelon l'obſervation des praticiens, ſe porte ſur la vue; les oignons crus ſurtout, dont ils abuſent, ont pour l'échauffer une vertu que les moines de Syrie m'ont fait remarquer ſur moi-même. Des corps ainſi nourris, abondent en humeurs corrompues, qui cherchent ſans ceſſe un écouloir. Détournées des voies internes par la ſueur habituelle, elles viennent à l'extérieur & s'établiſſent où elles trouvent moins de réſiſtance. Elles doivent préférer la tête, parce que les Egyptiens, en la raſant toutes les ſemaines, & en la couvrant d'une coiffure prodigieuſemet chaude, en font un foyer principal de ſueur. Or, pour peu que cette tête reçoive une impreſſion de froid en ſe découvrant, la tranſpiration ſe ſupprime, & ſe jette ſur les dents, ou plus volontiers ſur les yeux, comme partie moins réſiſtante. A chaque fluxion l'organe s'affoiblit, & il finit par ſe détruire. Cette diſpoſition tranſmiſe par la génération, devient une nouvelle cauſe de maladie: de-là vient que les naturels y ſont plus expoſés que les étrangers. L'exceſſive tranſpiration de la tête eſt un agent d'autant plus probable, que les anciens Egyptiens qui la portoient nue, n'ont point été cités par les Médecins pour être ſi affligés d'ophthalmies (1); & les Arabes du déſert qui ſe la couvrent peu, ſurtout dans le bas-âge, en ſont de même exempts.

§. II. *De la petite-Vérole.*

Une grande partie des cécités en Egypte eſt cauſée par les ſuites de la petite-vérole. Cette maladie, qui y eſt très-meurtriere, n'y eſt point traitée ſelon une

(1) Cependant, l'hiſtoire obſerve que pluſieurs des Pharaons moururent aveugles.

bonne méthode, dans les trois premiers jours on y donne aux malades du *debs* ou raifiné, du miel & du sucre; & dès le septieme on leur permet le laitage & le poisson salé comme en pleine santé: dans la dépuration, on ne les purge jamais; & l'on évite sur-tout de leur laver les yeux, encore qu'ils les ayent pleins de pus, & que les paupieres soient collées par la sérosité desséchée: ce n'est qu'au bout de quarante jours que l'on fait cette opération, & alors le séjour du pus, en irritant le globe, y a déterminé un cautère qui ronge l'œil entier. Ce n'est pas que l'inoculation y soit inconnue, mais on s'en sert peu. Les Syriens & les habitans de l'*Anadolie*, qui la connoissent depuis long-temps, n'en usent guere davantage. (1)

L'on doit regarder ces vices de régime, comme des agens plus pernicieux que le climat, qui n'a rien de mal-sain (2); c'est à la mauvaise nourriture sur-tout, que l'on doit attribuer, & les hideuses formes des mendians, & l'air misérable & avorté des enfans du Kaire. Ces petites créatures n'offrent nulle part ailleurs un extérieur si affligeant; l'œil creux, le teint hâve & bouffi, le ventre gonflé d'obstructions, les extrémités maigres, & la peau jaunâtre, ils ont l'air de lutter sans cesse contre la mort. Leurs meres ignorantes prétendent que c'est *le regard mal-faisant* de quelque envieux qui les ensorcele, & ce préjugé ancien (3) est encore général & enraciné dans la Turkie; mais la vraie cause est dans la mauvaise nourriture. Aussi, malgré les ta-

(1) Ils la pratiquent en insérant un fil dans la chair, ou en faisant respirer ou avaler de la poudre de boutons desséchés.

(2) On peut citer en preuve les Mamlouks, qui, au moyen d'une bonne nourriture & d'un régime bien entendu, jouissent de la santé la plus robuste.

(3) *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* VIRG.

lismans

lismans (1), en périt-il une quantité incroyable; & cette ville possede plus qu'aucune capitale, la funeste propriété d'engloutir la population.

Une maladie très-répandue au Kaire, est celle que le vulgaire y appelle *mal béni*, & que nous nommons assez improprement, *mal de Naples* : la moitié du Kaire en est attaquée. La plupart des habitans croyent que ce mal leur vient par *frayéur*, par *maléfice* ou par *mal-propreté*. Quelques-uns se doutent de la vraie cause; mais, comme elle tient à un article sur lequel ils sont infiniment réservés, ils n'osent s'en vanter. Ce mal béni est très difficile à guérir; le mercure sous quelque forme qu'il soit, échoue ordinairement: les végétaux sudorifiques réussissent mieux, sans cependant être infaillibles; heureusement que le virus est peu actif, à raison de la grande transpiration naturelle & artificielle. L'on voit, comme en Espagne, des vieillards le porter jusqu'à quatre-vingts ans. Mais ses effets sont funestes aux enfans qui en naissent infectés. Le danger est imminent pour quiconque le rapporte dans un pays froid; il y fait des progrès rapides, & se montre toujours plus rebelle dans cette transplantation. En Syrie, à Damas & dans les montagnes, il est plus dangereux, parce que l'hiver y est plus rigoureux: faute de soins, il s'y termine avec tous les symptômes qu'on lui connoît ainsi que j'en ai vu deux exemples.

Une incommodité particuliere au climat d'Egypte, est une éruption à la peau, qui revient toutes les années.

(1) On voit souvent en Egypte, pendre sur le visage des enfans, & même sur celui des hommes faits, de petits morceaux d'étoffes rouges, ou des rameaux de corail & de verre colorés; leur usage est de fixer, par leur couleur & leur mouvement, le premier coup-d'œil de l'*envieux*, parce que c'est celui-là, disent-ils, qui *frappe*.

Vers la fin de juin ou le commencement de juillet, le corps se couvre de rougeurs & de boutons dont la cuisson est très importune. Les Médecins qui se sont apperçus que cet effet venoit constamment à la suite de l'eau nouvelle, lui en ont rapporté la cause. Plusieurs ont pensé qu'elle dépendoit des sels dont ils ont supposé cette eau chargée; mais l'existence de ces sels n'est point démontrée, & il paroit que cet accident a une raison plus simple. J'ai dit que les eaux du Nil se corrompoient vers la fin d'avril dans le lit du fleuve. Les corps qui s'en abreuvent depuis ce moment, forment des humeurs d'une mauvaise qualité. Losque l'eau nouvelle arrive, il se fait dans le sens une espece de fermentation dont l'issue est de séparer les humeurs vicieuses & de les chasser vers la peau où la transpiration les appelle: c'est une vraie dépuration purgative, & toujours salutaire.

Un autre mal encore trop commun au Kaire, est une enflure de bourses, qui souvent devient un énorme *hydrocèle*. On observe qu'il attaque de préférence les Grecs & les Coptes; & par-là le soupçon de sa cause tombe sur l'abus de l'huile dont ils usent plus des deux tiers de l'année. L'on soupçonne aussi que les bains chauds y concourent, & leur usage immodéré a d'autres effets qui ne sont pas moins nuisibles (1). Je remarquerai à cette occasion, que dans la Syrie comme

(1) Les Egyptiens & les Turks en général, ont pour le bain d'étuve une passion difficile à concevoir dans un pays aussi chaud que le leur; mais elle me paroît venir moins des sensations que des préjugés. La loi du *Qôran*, qui ordonne aux hommes une forte ablution après le devoir conjugal, est elle seule un motif très-puissant; & la vanité qu'ils attachent à l'exécuter, en devient un autre qui n'est pas moins efficace. Pour les femmes, il se joint à ces motifs; 1°. que le bain est le seul lieu d'assemblée où elles puissent faire parade de leur luxe & se régaler de melons,

dans l'Egypte, une expérience constante a prouvé que l'eau-de-vie tirée des figues ordinaires, ou de celles des sycomores, ainsi que l'eau-de-vie des dattes & des fruits de *Nopal*, a un effet très-prompt sur les bourses qu'elle rend douloureuses & dures dès le troisieme ou quatrieme jour que l'on a commencé d'en boire; & si l'on n'en cesse pas l'usage, le mal dégénère en hydrocele complet.

L'eau-de-vie des raisins secs n'a pas le même inconvénient; elle est toujours anisée & très-violente, parce qu'on la distille jusqu'à trois fois. Les Chrétiens de Syrie & les Coptes d'Egypte en font beaucoup d'usage; ces derniers sur-tout, en boivent des pintes entières à leur souper: j'avois taxé ce fait d'exagération; mais il a fallu me rendre aux preuves de l'évidence, sans cesser néanmoins de m'étonner que de pareils excès ne tuent pas sur le champ, ou ne procurent pas du moins les symptômes de la profonde ivresse.

Le printems, qui dans l'Egypte est l'été de nos climats, amene des fievres malignes dont l'issue est toujours très-prompte. Un Médecin François qui en a traité beaucoup, a remarqué que le kina, donné dans les rémissions de la dose de deux & trois onces, a fré-

---

de fruits, de pâtisseries & autres friandises; 2°. qu'elles croient, ainsi que l'a remarqué Prosper Alpin, que le bain leur donne cet embonpoint qui passe pour la beauté. Quant aux étrangers, leurs opinions différent comme leurs sensations. Plusieurs Négocians du Kaire aiment le bain, d'autres s'en sont trouvé maltraités, & je leur ai ressemblé. Il m'a donné des vertiges & des tremblemens de genoux qui durerent deux jours. J'avoue qu'une eau vraiment brûlante, & qu'une sueur arrachée par les convulsions du poumon autant que par la chaleur, m'ont paru des plaisirs d'une espece étrange; & je n'envierai plus aux Turks ni leur opium, ni leurs étuves, ni leurs *masseurs trop complaisans.*

quemment sauvé des malades aux portes de la mort (1). Sitôt que le mal se déclare, il faut s'astreindre rigoureusement au régime végétal acide; on s'interdit la viande, le poisson, & sur-tout les œufs; ils sont une espece de poison en Egypte. Dans ce pays comme en Syrie, les observations constatent que la saignée est toujours plus nuisible qu'avantageuse, même lorsqu'elle paroît le mieux indiquée: la raison en est que les corps nourris d'alimens mal sains, tels que les fruits verds, les legumes crus, le fromage, les olives, ont peu de sang & beaucoup d'humeurs; leur tempérament est généralement bilieux, ainsi que l'annoncent leurs yeux & leurs sourcils noirs, leur teint brun, & leurs corps maigres. Leur maladie habituelle est le mal d'estomac; presque tous se plaignent d'âcretés à la gorge & de nausées acides; aussi l'émétique & la crême de tartre ont-ils du succès dans presque tous les cas.

Les fievres malignes deviennent quelquefois épidémiques, & alors on les prendroit volontiers pour la peste, dont il me reste à parler.

§. III. *De la Peste.*

Quelques personnes ont voulu établir parmi nous l'opinion que la peste étoit originaire d'Egypte; mais cette opinion, fondée sur des préjugés vagues, paroît démentie par les faits. Nos négocians établis depuis longues années à Alexandrie, assurent, de concert avec les Egyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays (2), mais qu'elle paroît d'abord sur la

(1) Le lendemain il donne toujours un lavement pour évacuer ce kina.

(2) Prosper Alpin, Médecin Vénitien, qui écrivoit en 1591, dit également que la peste n'est point originaire d'Egypte; qu'elle y vient de Grece, de Syrie, de Barbarie; que les chaleurs la tuent, &c. Voyez *de medecina Egyptiorum*, *p.* 28.

côte à Alexandrie; d'Alexandrie elle paſſe à Roſette, de Roſette au Kaire, du Kaire à Damiât & dans le reſte du Delta. Ils obſervent encore qu'elle eſt toujours précédée de l'arrivée de quelque bâtiment venant de Smyrne ou de Conſtantinople, & que, ſi la peſte a été violente dans l'une de ces villes pendant l'été, le danger eſt plus grand pour la leur pendant l'hiver qui ſuit. Il paroît conſtant que ſon vrai foyer eſt Conſtantinople; qu'elle s'y perpétue par l'aveugle négligence des Turks: elle eſt au point que l'on vend publiquement les effets des morts peſtiférés. Les vaiſſeaux qui viennent enſuite à Alexandrie, ne manquent jamais d'apporter des fourrures & des habits de laine qui ſortent de ces ventes, & ils les débitent au bazar de la ville, où ils jettent d'abord la contagion. Les Grecs qui font ce commerce en ſont preſque toujours les premieres victimes. Peu-à-peu l'épidémie gagne Roſette, & enfin le Kaire, en ſuivant la route journaliere des marchandiſes. Auſſitôt qu'elle eſt conſtatée, les Négocians Européens s'enferment dans leur *Kan*, ou *contrée*, eux & leurs domeſtiques; & ils ne communiquent plus au dehors. Leurs vivres, dépoſés à la porte du *Kan*, y ſont reçus par un portier qui les prend avec des tenailles de fer, & les plonge dans une tonne d'eau deſtinée à cet uſage. Si l'on veut leur parler, ils obſervent toujours une diſtance qui empêche tout contact de vêtemens ou d'haleine; par ce moyen ils ſe préſervent du fléau, à moins qu'il n'arrive quelque infraction à la police. Il y a quelques années qu'un chat, paſſé par les terraſſes chez nos Négocians du Kaire, porta la peſte à deux d'entre eux, dont l'un mourut.

L'on conçoit combien cet empriſonnement eſt ennuyeux: il dure juſqu'à trois & quatre mois, pendant leſquels les amuſemens ſe réduiſent à ſe promener le ſoir ſur les terraſſes, & à jouer aux cartes.

La peſte offre pluſieurs phénomenes très-remarqua-

bles. A Conſtantinople elle regne pendant l'été, & s'affoiblit ou ſe détruit pendant l'hiver. En Egypte, au contraire, elle regne pendant l'hiver; & juin ne manque jamais de la détruire. Cette bizarrerie apparente s'explique par un même principe. L'hiver détruit la peſte à Conſtantinople, parce que le froid y eſt très rigoureux. L'été l'allume, parce que la chaleur y eſt humide, à raiſon des mers, des forêts & des montagnes voiſines. En Egypte, l'hiver fomente la peſte, parce qu'il eſt humide & doux: l'été la détruit, parce qu'il eſt chaud & ſec. Il agit ſur elle comme ſur les viandes qu'il ne laiſſe pas pourrir. La chaleur n'eſt malfaiſante qu'autant qu'elle ſe joint à l'humidité (1). L'Egypte eſt affligée de la peſte tous les quatre ou cinq ans; les ravages qu'elle y cauſe devroient la dépeupler, ſi les étrangers qui y affluent ſans ceſſe de tout l'Empire, ne réparoient une grande partie de ſes pertes.

En Syrie la peſte eſt beaucoup plus rare: il y a vingt-cinq ans qu'on ne l'y a reſſentie. La raiſon en eſt ſans doute la rareté des vaiſſeaux venant en droiture de Conſtantinople. D'ailleurs on obſerve qu'elle ne ſe naturaliſe pas aiſément dans cette province. Tranſportée de l'Archipel, ou même de Damiât, dans les rades de Lataqîé, Saide ou Acre, elle n'y prend point racine; elle veut des circonſtances préliminaires & une route combinée: il faut qu'elle paſſe du Kaire en droiture à Damas: alors toute la Syrie eſt ſûre d'en être infeſtée.

L'opinion enracinée du fataliſme, & bien plus encore la barbarie du Gouvernement, ont empêché juſqu'ici les Turks de ſe mettre en garde contre ce fléau meurtrier: cependant le ſuccès des ſoins qu'ils ont vu

(1) Au Kaire, on a obſervé que les porteurs d'eau, ſans ceſſe arroſés de l'eau fraiche qu'ils portent dans une outre ſur leur dos, ne ſont jamais attaqués de la peſte, mais ici c'eſt *lotion*, & non pas humidité.

prendre aux Francs, a fait depuis quelque tems impression sur plusieurs d'entre eux. Les Chrétiens du pays qui traitent avec nos Négocians, seroient disposés à s'enfermer comme eux; mais il faudroit qu'ils y fussent autorisés par la Porte. Il paroît qu'en ce moment elle s'occupe de cet objet, s'il est vrai qu'elle ait publié l'année derniere un Edit pour établir un Lazaret à Constantinople, & trois autres dans l'Empire, savoir, à Smyrne, en Candie & à Alexandrie. Le Gouvernement de Tunis a pris ce sage parti depuis quelques années; mais la police Turke est par-tout si mauvaise, qu'on doit espérer peu de succès de ces établissemens, malgré leur extrême importance pour le commerce, & pour la sûreté des états de la Méditerranée (1).

CHAPITRE XVIII.

Tableau résumé de l'Egypte.

L'Egypte fourniroit encore matiere à beaucoup d'autres observations; mais comme elles sont étrangeres à mon objet, ou qu'elles rentrent dans celles que j'aurai occasion de faire sur la Syrie, je ne m'étendrai pas davantage.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature & de l'aspect du sol, si l'on se peint un pays plat, coupé

(1) L'année derniere en fait preuve, puisqu'il a éclaté dans Tunis une peste aussi violente qu'on en ait jamais éprouvé. Elle fut apportée par des bâtimens venant de Constantinople, qui corrompirent les gardes & entrerent en fraude sans faire de quarantaine.

de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux & verdoyant pendant trois autres, poudreux & gercé le reste de l'année; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue & de briques ruinés, des paysans nus & hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clairsemés, des lacs, des champs culivés & de grands espaces vides; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages; des vents plus ou moins forts, mais perpétuels; l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitans, par leurs divisions en races, en sectes, en conditions; par la nature d'un Gouvernement qui ne connoît ni propriété ni sûreté de personnes, & par l'usage d'un pouvoir illimité confié à une soldatesque licencieuse & grossiere; enfin l'on peut apprécier la force de ce Gouvernement en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes; en observant que dans toute l'Egypte & sur les frontieres, il n'y a ni fort ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs; & que pour la marine on ne compte que les vingt-huit vaisseaux & cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, & montés par des marins qui ne connoissent pas la boussole: c'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays. S'il trouvoit, par hasard, que je lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devroit point l'étonner. Rien de moins unanime que les jugemens des Voyageurs sur les pays qu'ils ont vus: souvent contradictoires entre eux, celui ci déprime ce que celui-là vante; & tel peint comme un lieu de délices ce qui pour tel autre n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette contradiction; mais ils la partagent avec leurs censeurs mêmes, puisqu'il est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugemens sont bien moins fondés sur les qualités

réelles des objets, que sur les affections que nous recevons, ou que nous portons déjà en les voyant. Une expérience journaliere prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangeres, & de-là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un tems, nous paroît quelquefois désagréable dans un autre. D'ailleurs, le préjugé des habitudes premieres est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent; le Danois un tems brumeux. Nous aimons la verdure des forêts; le Suédois préfere la blancheur des neiges: le Lapon, transporté de sa chaumiere enfumée, dans les bosquets de Chantilly, y est mort de chaleur & de mélancolie. Chacun a ses goûts, & juge en conséquence. Je conçois que pour un Egyptien, l'Egypte est & sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais, s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce: je conviens que l'Egypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; que les tremblemens qui de nos jours ont dévasté le Portugal & l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemples (1); Je conviens même que la chaleur qui y accable les Européens, n'est pas un inconvénient pour les Naturels; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers du sud; c'en est un autre que ce vent de nord-est qui donne des maux de tête violens; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, & sur-tout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un as-

(1) Il y en eut un très-violent entre autres, l'an 1112.

pect plus monotone; toujours une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon plat & uniforme (1); des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées : jamais cette richesse de paysages où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit & les yeux par des scenes & des sensations renaissantes : nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des Peintres & des Poëtes : on n'y trouve rien de ce qui fait le charme & la richesse de leurs tableaux; & il est remarquable que ni les Arabes, ni les Anciens ne font mention des Poëtes d'Egypte. En effet, que chanteroit l'Egyptien sur le chalumeau de Gesner & de Théocrite? il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires; il ne connoît ni les vallons, ni les côteaux, ni les roches pendantes. Thomson n'y trouveroit ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulemens du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succede : un cercle éternel des mêmes opérations ramene toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, & les villages semblables aux isles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraye de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif & de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde; il implore en vain la terre & le ciel; ses cris perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos : dénué de tout, & seul dans l'univers, il périt de rage & de désespoir devant une nature morne, sans la consolation même de voir verser une larme sur son mal-

(1) On peut à ce sujet consulter les planches de *Norden*, qui rendent cet état sensible.

heur. Ce contraste si voisin est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Egypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, & l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances : elles ont pu être nombreuses dans les tems passés, & elles pourroient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement; mais dans l'état actuel la richesse de la nature y est sans effet & sans fruit. En vain célebre-t-on les jardins de Rosette & du Kaire; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turks, qui méprisent les champs & la culture. Dans tout l'Empire les jardins ne sont que des vergers sauvages, où les arbres jettés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers & les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier à ces arbres les idées d'opulence & de culture qui chez nous les accompagnent. En Egypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misere des cabanes qu'ils couvrent, & ne rappellent que l'idée de l'abandon & de la pauvreté. En vain peint-on le Turk mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser : l'ignorance & la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit & le savoir; mais je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeller bonheur l'apathie des automates. Je ne concevrois pas même d'où peut venir l'enthousiasme que des Voyageurs témoignent pour l'Egypte, si l'expérience ne m'en eût dévoilé les causes secretes.

§. I. *Des Exagérations des Voyageurs.*

On a dès longtems remarqué dans les Voyageurs une affectation particuliere à vanter le théâtre de leurs voyages; & les bons esprits, qui souvent ont reconnu l'exagération de leurs récits, ont averti, par un proverbe,

de se tenir en garde contre leur prestige (1); mais l'abus subsiste, parce qu'il tient à des causes renaissantes. Chacun de nous en porte le germe; & souvent le reproche appartient à ceux mêmes qui l'adressent. En effet, qu'on examine un voyageur arrivant de pays lointains, dans une société oisive & curieuse. La nouveauté de ses récits attire l'attentiou sur lui; elle va même jusqu'à la bienveillance pour sa personne: on l'aime, parce qu'il amuse, & parce que ses prétentions sont d'un genre qui ne peut choquer. De son côté, il ne tarde pas de sentir qu'il n'intéresse qu'autant qu'il excite des sensations nouvelles. Le besoin de soutenir, l'envie même d'augmenter l'intérêt, l'engagent à donner des couleurs plus fortes à ses tableaux; il peint les objets plus grands pour qu'ils frappent davantage; le succès qu'il obtient l'encourage; l'enthousiasme qu'il produit se réfléchit sur lui-même; & bientôt il s'établit entre ses auditeurs & lui une émulation & un commerce par lequel il rend en étonnement ce qu'on lui paye en admiration. Le merveilleux de ce qu'il a vu, réjaillit d'abord sur lui-même, puis, par une seconde gradation, sur ceux qui l'ont entendu & qui à leur tour le racontent: ainsi la vanité qui se mêle à tout, devient une des causes de ce penchant que nous avons tous, soit pour croire, soit pour raconter les prodiges. D'ailleurs, nous voulons moins être instruits qu'amusés, & c'est par ces raisons que les faiseurs de contes, en tout genre, ont toujours occupé un rang distingué dans l'estime des hommes, & dans la classe des Ecrivains.

Il est pour les Voyageurs une autre cause d'enthousiasme: loin des objets dont elle a joui, l'imagination privée s'enflamme; l'absence rallume les desirs, & la satiété de ce qui nous environne, prête un charme à ce qui est hors de notre portée. On regrette un pays

(1) Multùm mentitur qui multùm vidit.

d'où l'on desira souvent de sortir; & l'on se peint en beau les lieux dont la présence pourroit être encore à charge. Les Voyageurs qui ne font que passer en Egypte ne sont pas dans cette classe, parce qu'ils n'ont pas le tems de perdre l'illusion de la nouveauté; mais quiconque y séjourne, peut y être rangé. Nos négocians le savent; & ils ont fait à ce sujet une observation qu'on doit citer: ils ont remarqué que ceux même d'entre eux qui ont le plus senti les désagrémens de cette demeure, ne sont pas plutôt retournés en France, que tout s'efface de leur mémoire: leurs souvenirs prennent de riantes couleurs; en sorte que deux ans après, on n'imagineroit pas qu'ils y eussent jamais été. „ Comment pensez-vous encore à nous, m'écrivoit dernierement un résident au Kaire; comment conservez-vous les idées vraies de ce lieu de misere (1), lorsque nous avons éprouvé que tous ceux qui repassent, les oublient au point de nous étonner nous-mêmes? „ Je l'avoue, des causes si générales & si puissantes n'eussent pas été sans effet sur moi-même; mais j'ai pris un soin particulier de m'en défendre, & de conserver mes impressions premieres, pour donner à mes récits le seul mérite qu'ils pussent avoir, celui de la vérité. Il est tems de les reporter sur des objets d'un intérêt plus vaste; mais comme le Lecteur ne me pardonneroit pas de quitter l'Egypte sans parler des ruines & des pyramides, j'en dirai deux mots.

---

(1) Personne n'a moins que moi de sujets d'humeur contre l'Egypte; j'y ai éprouvé, de la part de nos Négocians, l'accueil le plus généreux & le plus honnête; jamais il ne m'est arrivé nul accident désagréable, pas même de mettre pied à terre devant les Mamlouks. Il est vrai que malgré la honte qu'on y attribue, je ne marchois qu'à pied dans les rues.

CHAPITRE XIX.

Des Ruines & des Pyramides.

J'AI déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Egypte, devenue plus grande en ces dernieres années, s'opposoit aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, & surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, & à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je ne répéterai pas ce qui se trouve déjà répété plus d'une fois dans *Paul Lucas*, *Maillet*, *Siccard*, *Pocoke*, *Greaves*, *Norden*, *Niebuhr*; & récemment dans les lettres de M. Savary. Je me bornerai à quelques considérations générales.

Les Pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Kaire, où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, & chaque opération a donné un résultat différent (1). Pour décider la question, il faudroit une nouvelle mesure solemnelle, faite par des personnes connues; mais en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande Pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très-sensiblement écrasé. La connoissance

(1) A la liste de ses différences, alléguée par M. Savary, il faut ajouter une mesure récente, qui donne six cents pieds sur chaque face à la grande, & quatre cents quatre-vingts de hauteur perpendiculaire.

de cette base me paroît d'autant plus intéressante, que lui crois du rapport à l'une des mesures carrées des Egyptiens ; & dans la coupe des pierres, si l'on trouvoit des dimensions revenant souvent les mêmes, peut-être en pourroit-on déduire leurs autres mesures.

On se plaint ordinairement de ne point comprendre la description de l'intérieur de la Pyramide ; & en effet, à moins d'être versé dans l'art des plans, on a peine à se reconnoître sur la gravure. Le meilleur moyen de s'en faire une idée, seroit d'exécuter en terre crue ou cuite, une Pyramide dans des proportions réduites, par exemple, d'un pouce par toise. Cette masse auroit huit pieds quatre pouces de base, & à peu-près sept & demi de hauteur : en la coupant en deux portions de haut en bas, on y pratiqueroit le premier canal qui descend obliquement, la galerie qui remonte de même, & la chambre sépulcrale qui est à son extrémité. Norden fourniroit les meilleurs détails ; mais il faudroit un Artiste habitué à ce genre d'ouvrages.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les Pyramides, ne s'éleve pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé, est, comme je l'ai dit, une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moellon, ou à cette pierre connue dans quelques provinces, sous le nom de *Rairie*. Celle des Pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siecle, on croyoit, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avoient été transportés d'ailleurs ; mais des Voyageurs observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même ; & l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, & d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'applanissement du rocher en a dû fournir la majeure partie ; & pour le reste on suppose des souterrains invisibles, que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais

si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger, que de dire : *Il est incroyable que l'on ait transporté des carrieres éloignées, il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, &c.* Dans les choses qui tiennent aux opinions & aux Gouvernemens des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate à saisir : aussi, quelque invraisemblable que paroisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien qui le rapporte a puisé dans les archives originales ; qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier ; que le rocher Libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer ; & que les souterrains sont encore à connoître ; si l'on se rappelle les immenses carrieres qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues : enfin, si l'on considere que leurs pierres, qui sont de la même espece, n'ont aucun autre emploi apparent (1), on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étoient des tombeaux, & ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires ; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage & policée fît une affaire d'état du sépulcre de son Chef, & comme extravagant qu'un Monarque écrasât son peuple de corvées, pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierres : mais je le répete, on juge mal les peuples anciens, quand on prend pour terme de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paroître extravagans, peuvent l'être

(1) Je n'entends pas les seules Pyramides de Djizé, mais toutes en général. Quelques unes, comme celles de Bayamout, n'ont de rochers ni dessous, ni aux environs. Voyez *Pocoke.*

même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissans, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions, en leur supposant une sagesse conforme à nos principes; nous raisonnons trop d'après nos idées, & pas assez d'après les leurs. En suivant ici, soit les unes, soit les autres, on jugera que les Pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie (1); parce que le mont Moqattam en offroit un plus élevé, & qui borne ceux-là; parce que tout observatoire élevé est inutile en Egypte, où le sol est très-plat, & où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des Pyramides; enfin, parce qu'il étoit inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onzes Pyramides, grandes & petites, que l'on découvre du local de Dijzé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur. Si d'autre part on pese les témoignages des anciens & les circonstances des lieux; si l'on fait attention qu'après des pyramides il se trouve trente à quarante moindres monumens, offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, écarté de la terre cultivable, a la qualité requise des Egyptiens pour être un cimetiere, & que près de là étoit celui de toute la ville de Memphis, la plaine des Momies, on sera persuadé que les Pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes

(1) On allegue la position des pyramides orientées aux quatre points cardinaux; mais les anciens, dans la plupart de leurs monumens, ont observé cette pratique; & elle convenoit aux tombeaux qui, par les idées de résurrection, de Tartare, d'Elysée, &c. tenoient à l'astronomie.

d'un peuple superstitieux, ont pu mettre de l'importance & de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moyse, il étoit de dogme à Memphis que les ames reviendroient au bout de 6,000 ans habiter les corps qu'elles avoient quittés: c'étoit par cette raison que l'on prenoit tant de soin de préserver ces mêmes corps de la dissolution, & que l'on s'efforçoit d'en conserver les formes, aux moyens des aromates, des bandelettes & des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide, est précisément dans les dimensions naturelles; & cette chambre, si obscure & si étroite (1), n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. On veut trouver du mystere à ce conduit souterrain qui descend perpendiculairement dans le dessous de la Pyramide; mais on oublie que l'usage de toute l'antiquité fut de ménager des communications avec l'intérieur des tombeaux, pour y pratiquer, aux jours prescrits par la religion, les cérémonies funebres, telles que les libations & les offrandes d'alimens aux morts. Il faut donc revenir à l'opinion, toute vieillie qu'elle peut être, que les Pyramides sont des tombeaux; & cet emploi indiqué par toutes les circonstances locales, l'est encore par un usage des Hébreux qui, comme l'on sait, ont presque en tout imité les Egyptiens, & qui à ce titre donnerent la forme pyramidale aux tombeaux d'Absalon & de Zakarie, que l'on voit encore dans la vallée de Josaphat: enfin, il est constaté par le nom même de ces monumens qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne mot à mot, *chambre* ou *caveau* du *mort* (2).

(1) Elle a treize pas de long sur onze de large, & à-peu-près autant de hauteur.

(2) Voici la marche de cette étymologie. Le mot françois,

La grande Pyramide n'eſt pas la ſeule qui ait été ouverte. Il y en a une autre à *Saqâra* qui offre les mêmes détails intérieurs. Depuis quelques années, un Bek a tenté d'ouvrir la troiſieme en grandeur du local de Djizé, pour en retirer le tréſor ſuppoſé. Il l'a attaquée par le même côté & à la même hauteur que la grande eſt ouverte; mais après avoir arraché deux ou trois cents pierres, avec des peines & une dépenſe conſidérables, il a quitté ſans ſuccès ſon avaricieuſe entrepriſe. L'époque de la conſtruction de la plupart des Pyramides n'eſt pas connue; mais celle de la grande eſt ſi évidente, qu'on n'eût jamais dû la conteſter. Hérodote l'attribue à *Cheops*, avec un détail de circonſtances qui

---

Pyramide, eſt le grec *pyramis*, *idos*; mais dans l'ancien grec, l'*y* étoit prononcé *ou*; donc il faut dire *pouramis*. Lorſque les Grecs, après la guerre de Troye, fréquenterent l'Egypte, ils ne devoient point avoir, dans leur langue, le nom de cet objet nouveau pour eux; ils durent l'emprunter des Egyptiens. *Pouramis* n'eſt donc pas grec, mais égyptien. Or, il paroît conſtant que les dialectes de l'Egypte, qui étoient variés, ont eu de grandes analogies avec ceux des pays voiſins, tels que l'Arabie & la Syrie. Il eſt vrai que dans ces langues, *p* eſt une prononciation inconnue; mais il eſt de fait auſſi, que les Grecs, en adoptant des mots *barbares*, les altéroient preſque toujours, & confondoient ſouvent un ſon avec un autre à-peu-près ſemblable. Il eſt de fait encore, que dans des mots connus, *p* ſe trouve ſans ceſſe pris pour *b*, qui n'en différe preſque pas. Dans cette donnée, *pouramis* devient *bouramis*. Or, dans le dialecte de la Paleſtine, *bour* ſignifie *toute excavation* en terre, une *citerne*, une *priſon* proprement *ſouterraine*, un *ſépulcre*. Voyez *Buxtorf Lexicon. Hebr.* Reſte *amis*, où l'*s* final me paroît une terminaiſon ſubſtituée au *t*, qui n'étoit point dans le génie grec, & qui faiſoit l'oriental, *a-mit*, *du mort*; *bour a-mit*, *caveau du mort*; cette ſubſtitution de l'*s* au *t*, a un exemple dans *atribis*, bien connu pour être *atribit*; c'eſt aux connoiſſeurs à juger s'il eſt beaucoup d'étymologies qui réuniſſent autant de condition que celle ci.

prouve que ses auteurs étoient bien instruits (1). Or, ce Cheops, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second Roi après *Protée* (2), qui fut contemporain de la guerre de Troye; & il en résulte, par l'ordre des faits, que sa Pyramide fut construite vers les années 140 & 160 de la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, 850 ans avant Jésus-Christ.

La main du tems, & plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les Pyramides. La solidité de leur construction, & l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, & semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, & cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices, dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, & déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, & rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve (3): la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur

---

(1) Ce Prince, dit-il, régna cinquante ans, & il en employa vingt à bâtir la Pyramide. Le tiers de l'Egypte fut employé, par corvées, à tailler, à transporter & à élever les pierres.

(2) Il est remarquable, que si l'on écrivoit le nom Egyptien allégué par les Grecs, en caracteres phéniciens, on se serviroit des mêmes lettres que nous prononçons *pharao*; l'*o* final est dans l'hébreu un *h*, qui à la fin des mots devient très-souvent *t*.

(3) Je ne reconnois rien de plus propre à figurer les Pyramides à Paris, que l'Hôtel des Invalides, vu du Cours-la-Reine. La longueur du bâtiment étant de six cents pieds, égale précisément la base de la grande Pyramide; mais pour s'en figurer la hauteur & la solidité, il faut supposer que la face mentionnée s'éleve en un triangle dont la pointe excede la hauteur du dôme

pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des tems qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme si petit & si foible, qui rampe à leurs pieds; tout saisit à la fois le cœur & l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succede à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entiere; on gémit sur la foule d'injustices & de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses, & du transport, & de la coupe, & de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages: ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Egypte; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le genie d'un peuple opulent, & ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses Maitres. Alors on pardonne à l'avarice, qui violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir: on en accorde moins de pitié à ces ruines; & tandis que l'amateur des arts s'indigne dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais, pour en faire des *meules* de moulin, le Philosophe, après cette premiere émotion que cause la perte de

des deux tiers de ce dôme même (il a trois cents pieds): de plus, que la même face doit se répéter sur quatre côtés en carré, & que tout le massif qui en résulte, est plein, & n'offre à l'extérieur qu'un immense talus disposé par gradins.

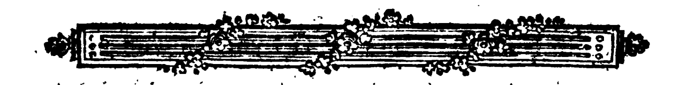
toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrete du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, & qui soumet au plus humble de ses besoins, l'orgueil d'un luxe inutile.

C'est l'intérêt de ce peuple, sans doute, plus que celui des monumens, qui doit dicter le souhait de voir passer en d'autres mains l'Egypte; mais, ne fût-ce que sous cet aspect, cette révolution seroit toujours très-désirable. Si l'Egypte étoit possédée par une nation amie des beaux-arts, on y trouveroit, pour la connoissance de l'antiquité, des ressources, que désormais le reste de la terre nous refuse; peut-être y découvriroit-on même des livres. Il n'y a pas trois ans qu'on déterra près de Damiât plus de cent *volumes* écrits en langue inconnue (1); ils furent incontinent brûlés sur la décision des Chaiks du Kaire. A la vérité, le Delta n'offre plus de ruines bien intéressantes, parce que les habitans ont tout détruit par besoin ou par superstition. Mais le Saïd moins peuplé, mais la lisiere du désert moins fréquentée en ont encore d'intactes. On en doit sur-tout espérer dans les *Oasis*, dans ces isles séparées du monde par une mer de sable, où nul voyageur connu n'a pénétré depuis Alexandre. Ces cantons, qui jadis avoient des villes & des temples, n'ayant point subi les dévastations des Barbares, ont dû garder leurs monumens, par cela même que leur population a dépéri ou s'est anéantie; & ces monumens enfouis dans les sables, s'y conservent comme en dépôt pour la génération future. C'est à ce tems, moins éloigné peut-être qu'on ne pense, qu'il faut remettre nos souhaits & notre espoir. C'est alors qu'on pourra fouiller de toutes parts

(1) Je tiens ce fait des Négocians d'Acre, qui le racontent sur la foi d'un Capitaine de Marseille, qui, dans le tems, chargeoit du riz à Damiât.

la terre du Nil & les sables de la Lybie; qu'on pourra ouvrir la petite pyramide de Djizé, qui, pour être démolie de fond en comble, ne coûteroit pas cinquante mille livres : c'est peut-être encore à cette époque qu'il faut remettre la solution des hiéroglyphes, quoique les secours actuels me paroissent suffisans pour y arriver.

Mais c'en est assez sur des sujets de conjectures, il est tems de passer à l'examen d'une autre contrée, qui, sous les rapports de l'état ancien & de l'état moderne, n'est pas moins intéressante que l'Egypte elle-même.



ÉTAT PHYSIQUE DE LA SYRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Géographie & Histoire Naturelle de la Syrie.

En sortant de l'*Egypte* par l'Isthme qui sépare l'*Afrique* de l'*Asie*, si l'on suit le rivage de la *Méditerranée*, l'on entre dans une seconde province des Turks, connue parmi nous sous le nom de *Syrie*. Ce nom qui, comme tant d'autres, nous a été transmis par les Grecs, est une altération de celui d'*Assyrie*, introduite chez les *Ioniens* qui en fréquentoient les côtes, après que les Assyriens de Ninive eurent réduit cette contrée en province de leur Empire (1). Par cette raison, le nom de *Syrie* n'eut pas d'abord l'extension qu'il a prise ensuite. On n'y comprenoit ni la *Phénicie* ni la *Palestine*. Les habitans actuels, qui, selon l'usage constant des Arabes, n'ont point adopté la nomenclature grec-

(1) C'est-à-dire, vers l'an 750 avant Jesus-Christ. Voilà pourquoi Homère, qui écrivit au commencement de ce siecle là, ne l'a point citée, quoiqu'il fasse mention des habitans du pays : il s'est servi du nom oriental *Aram*, altéré dans *Ariméen*, & *Erembos*.

que, méconnoiffent le nom de *Syrie* (1); ils le remplacent par celui de *Barr-el-Châm* (2), qui fignifie *pays de la gauche;* & par-là ils défignent tout l'efpace compris entre deux lignes tirées, l'une d'*Alexandrie* à l'*Euphrate*, l'autre de *Gaze* dans le défert d'*Arabie*, ayant pour bornes à l'*Eft* ce même défert, & à l'*Oueft* la *Méditerranée.* Cette dénomination de *pays* de la *gauche*, par fon contrafte à celle de l'*Yamîn* ou *pays* de la *droite*, indique pour chef-lieu un local intermédiaire, qui doit être la Mekke; & par fon allufion au culte du foleil (3), elle prouve à la fois une origine antérieure à Mahomet, & l'exiftence déjà connue de ce culte au Temple de la *Kiabé.*

§. I. *Afpect de la Syrie.*

Quand on jette les yeux fur la carte de la *Syrie*, on obferve que ce pays n'eft en quelque forte qu'une chaîne de montagnes, qui d'un rameau principal fe diftribuent à droite & à gauche en divers fens: la vue du terrain eft analogue à cet expofé. En effet, foit que l'on aborde par la mer, foit que l'on arrive par les immenfes

---

(1) Les Géographes le citent cependant quelquefois, en l'écrivant *Souria*, felon la traduction perpétuelle de l'*y* en *ou* arabe.

(2) Prononcez *châm* & non *kâm*; &, regle générale dans les mots arabes que je cite, prononcez *ch* comme dans *charme*, fût-il à la fin du mot. Danville écrit *shâm*, parce qu'il fuit l'orthographe angloife, dans laquelle *sh* eft notre *ch*: *El-Châm* tout feul eft le nom de la ville de *Damas*, réputée capitale de la Syrie. J'ignore pourquoi M. Savary en a fait *El-Chams*, ville du foleil.

(3) Dans l'antiquité, les peuples qui adoroient le foleil, lui rendant leur hommage au moment de fon lever, fe fuppoferent toujours la face tournée à l'orient. Le nord fut *la gauche*, le midi *la droite*, & le couchant, *le derriere*, appellé en oriental, *acheron* & *akaron*.

plaines du désert, on commence toujours à découvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux qui court nord & sud, tant que la vue peut s'étendre: à mesure que l'on approche, on distingue des entassemens gradués de sommets, qui, tantôt isolés, & tantôt réunis en chaînes, vont se terminer à une ligne principale qui domine fur tout. On suit cette ligne sans interruption, depuis son entrée par le nord, jusques dans l'Arabie. D'abord elle serre la mer entre *Alexandrette* & l'*Oronte*; puis après avoir cédé passage à cette riviere, elle reprend sa route au midi en s'écartant un peu du rivage, & par une suite de sommets continus, elle se prolonge jusqu'aux sources du Jourdain, où elle se divise en deux branches, pour enfermer, comme en un bassin, ce fleuve & ses trois lacs. Pendant ce trajet, il se détache de cette ligne, comme d'un tronc principal, une infinité de rameaux qui vont se perdre, les uns dans le désert, où ils forment divers bassins, tels que celui de *Damas*, de *Haurân*, &c. les autres vers la mer, où ils se terminent quelquefois par des chûtes rapides, comme il arrive au *Carmel*, à la *Nakoure*, au cap *Blanc*, & à presque tout le terrain entre *Bairout* (1) & *Tripoli*. Plus communément ils conservent des pentes douces qui se terminent en plaines, telles que celles d'*Antioche*, de *Tripoli*, de *Tyr*, d'*Acre*, &c.

§. II. *Des Montagnes.*

Ces montagnes, en changeant de niveaux & de lieux, changent aussi beaucoup de formes & d'aspect. Entre *Alexandrette* & l'*Oronte*, les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs & les myrtes qui les couvrent, leur donnent un air de vie qui déride

(1) L'ancienne *Béryt*.

le voyageur attristé de la nudité de Chypre (1). Il rencontre même sur quelques pentes des cabanes environnées de figuiers & de vignes; & cette vue adoucit la fatigue d'une route qui, par des sentiers raboteux, le conduit sans cesse du fond des ravins à la cîme des hauteurs, & de la cîme des hauteurs le ramene au fond des ravins. Les rameaux inférieurs qui vont dans le nord d'*Alep*, n'offrent au contraire que des rochers nus, sans verdure & sans terre. Au midi d'*Antioche* & sur la mer, les côteaux se prêtent à porter des oliviers, des tabacs & des vignes (2); mais du côté du désert, le sommet & la pente de cette chaîne ne sont qu'une suite presque continue de roches blanches. Vers le Liban, les montagnes s'élevent, & cependant se couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'industrie & de travail. Là, parmi les rocailles, se présentent les restes peu magnifiques des cedres si vantés (3), & plus souvent des sapins, des chênes, des ronces, des mûriers, des figuiers & des vignes. En quittant le pays des *Druzes*, les montagnes perdent de leur hauteur, de leur aspérité, & deviennent plus propres au labourage; elles se relevent dans le sud-est du Carmel, & se revêtent de futaies qui forment d'assez beaux paysages; mais en avançant vers la *Judée*, elles se dépouillent, resserrent leurs vallées, deviennent seches, raboteuses, & finissent par n'être plus sur la mer *Morte* qu'un

---

(1) Tous les vaisseaux qui vont à Alexandrette touchent en Chypre, dont la partie méridionale est une plaine nue & ravagée.

(2) Il faut en excepter le mont *Casius*, qui s'éleve sur Antioche comme un énorme pic. Mais Pline passe l'hyperbole, quand il dit que de sa pointe on découvre en même tems l'aurore & le crépuscule.

(3) Il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui ayent quelque apparence.

entaſſement de roches ſauvages, pleines de précipices & de cavernes (1) : pendant qu'à l'eſt du Jourdain & du lac, une autre chaîne de rocs plus hauts & plus hériſſés, offre une perſpective encore plus lugubre, & annonce dans le lointain l'entrée du déſert & la fin de la terre habitable.

La vue des lieux atteſte que le point le plus élevé de toute la Syrie, eſt le *Liban* au ſud-eſt de Tripoli. A peine ſort-on de *Larneca* en *Chypre*, que déjà à trente lieues de diſtance, on voit à l'horizon ſa pointe nébuleuſe. D'ailleurs, le même fait s'indique ſenſiblement ſur les cartes par le cours des rivieres. L'*Oronte*, qui des montagnes de Damas va ſe perdre ſous Antioche; la *Qâsmie*, qui du nord de *Balbek* ſe rend vers *Tyr*; le *Jourdain*, que ſa pente verſe au midi, prouvent que le ſommet général eſt au local indiqué. Après le Liban, le point le plus ſaillant eſt le mont *Aqqar* : on le voit dès la ſortie de *Marra* dans le déſert, comme un énorme cône écraſé, que l'on ne ceſſe pendant deux journées d'avoir devant les yeux. Perſonne juſqu'à ce jour n'a eu le loiſir ou la faculté de porter le barometre ſur ces montagnes pour en connoître la hauteur; mais on peut la déduire d'une meſure naturelle, la neige : dans l'hiver, tous les ſommets en ſont couverts, depuis *Alexandrette* juſqu'à *Jéruſalem*; mais dès mars, elle fond par-tout, le Liban excepté : cependant elle n'y perſiſte toute l'année que dans les ſinuoſités les plus élevées, & au *nord-eſt*, où elle eſt à l'abri des vents de mer & de l'action du ſoleil. C'eſt ainſi que je l'ai vue à la fin d'août 1784, lorſque j'étouffois de chaleur dans la vallée de *Balbek*. Or, étant connu que la

---

(1) C'eſt le terrain appellé grottes d'Engaddi, où ſe retirerent de tout tems les vagabonds. Il y en a qui tiendroient quinze cents hommes.

neige à cette latitude exige une élévation de quinze à seize cents toises, on en doit conclure que le Liban atteint cette hauteur, & qu'il est par conséquent bien inférieur aux Alpes, & même aux Pyrénées (1).

Le *Liban*, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du *Kesraouân* & du pays des *Druzes*, présente tout le spectacle de grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scénes, où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, & descend-on sur le rivage: la hauteur & la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement & le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornoient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre, devient un autre sujet de son admiration; mais pour jouir entierement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cîme même du Liban ou du Sannin. Là, de toutes parts s'étend un horizon sans bord; là, par un tems clair, la vue s'égare, & sur le désert qui confine au golfe Persique, & sur la mer qui baigne l'Europe: l'ame croit embrasser le monde. Tantôt les regards errans sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit en un clin-d'œil, d'*Antioche* à *Jerusalem*; tantôt se rapprochant de ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage. Enfin, l'attention fixée par des objets distincts, examine avec détail les rochers, les bois, les torrens, les côtaux, les villages & les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On re-

(1) On estime que le mont Blanc, le plus élevé des Alpes, a deux mille quatre cents toises au dessus du niveau de la mer; & le pic d'Ossian dans les Pyrénées, 1900.

garde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, & l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtems sur la tête; on aime à voir à ses pieds ces sommets jadis menaçans, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ, ou aux gradins d'un amphithéâtre; on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, & l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le Voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent, le rassure, & il examine à son aise les incidens pittoresques qui se succedent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entieres, pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe; & dans ce changement perpétuel de sites, on diroit qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scene. Tantôt ce sont des villages près de glisser sur des pentes rapides, & tellement disposés, que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt c'est un couvent placé sur un cône isolé, comme *Mar-Châiâ* dans la vallée du *Tigre*. Ici, un rocher percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle, comme à *Nahr-el-Leben* (1). Là, un autre rocher taillé à pic, ressemble à une haute muraille; souvent sur les côteaux, les bancs de pierres dépouillés & isolés par les eaux, ressemblent à des ruines que l'art auroit disposées. En plusieurs lieux, les eaux trouvant

---

(1) La riviere du Lait, qui se verse dans *Nahr-el-Salib*, appellée aussi riviere de *Bairout*; cette arcade a plus de cent-soixante pieds de long sur quatre-vingt-cinq de large, & près de deux cents pieds d'élévation au-dessus du torrent.

des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire, & formé des cavernes, comme à *Nahr-el-Kelb*, près d'Antoura : ailleurs, elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année, comme à *Mar-Eliâs-el-Roum*, & à *Mar-Hanna* (1) ; quelquefois ces incidens pittoresques sont devenus tragiques. On a vu par des dégels & des tremblemens de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines, & en écraser les habitans ; il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensevelit près de *Mar-djordjôs* un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment & près du même lieu, le terrain d'un côteau chargé de mûriers & de vignes, s'est détaché par un dégel subit, & glissant sur le talus de roc qui le portoit, est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une piece dans la vallée inférieure. Il en est résulté un procès bizarre, quoique juste, entre le propriétaire du fonds

(1) Ces ruisseaux souterrains sont communs dans toute la Syrie ; il y en a près de Damas, aux sources de l'Oronte, & à celles du Jourdain. Celui de *Mar-Hanna*, couvent de Grecs, près du village de *Chouaîr* s'ouvre par un gouffre appellé *el-Bâlouè*, c'est-à-dire, *l'engloutisseur* ; c'est une bouche d'environ dix pieds de large, située au fond d'un entonnoir. A quinze pieds de profondeur, est une espece de premier fond ; mais il ne fait que masquer une ouverture latérale très-profonde. Il y a quelques années qu'on le ferma, parce qu'il avoit servi à receler un meurtre. Les pluies d'hiver étant venues, les eaux s'accumulerent & firent un lac assez profond ; mais quelques filets d'eau s'étant fait jour parmi les pierres, elles furent bientôt dégarnies de la terre qui les lioit : alors la masse des eaux faisant effort, l'obstacle creva tout-à-coup avec une explosion semblable à un coup de tonnerre ; la réaction de l'air comprimé fut telle, qu'il jaillit une trombe d'eau à plus de deux cents pas sur une maison voisine. Le courant établi par cette issue, forma un tournoiement qui engloutit les arbres & les vignes plantés dans l'entonnoir, & alla les rejetter par la seconde issue.

indigène, & celui du fonds émigré; & il a été porté jusqu'au tribunal de l'Emir Yousef, qui a compensé les pertes. Il sembleroit que ces accidens dussent jetter du dégoût sur l'habitation de ces montagnes; mais outre qu'ils sont rares, ils sont compensés par un avantage qui rend leur séjour préférable à celui des plus riches plaines; je veux dire par la sécurité contre les vexations des Turks. Cette sécurité a paru un bien si précieux aux habitans, qu'ils ont déployé dans ces rochers une industrie que l'on chercheroit vainement ailleurs. A force d'art & de travail, ils ont contraint un sol rocailleux à devenir fertile. Tantôt, pour profiter des eaux, ils les conduisent par mille détours sur les pentes, où ils les arrêtent dans les vallons par des chaussées; tantôt ils soutiennent les terres près de s'écrouler, par des terrasses & des murailles. Presque toutes les montagnes ainsi travaillées, présentent l'aspect d'un escalier ou d'un amphithéâtre, dont chaque gradin est un rang de vignes ou de mûriers. J'en ai compté sur une même pente jusqu'à cent & cent vingt, depuis le fond du vallon jusqu'au faîte de la colline; j'oubliois alors que j'étois en Turkie, ou si je me le rappellois, c'étoit pour sentir plus vivement combien est puissante l'influence même la plus légere de la liberté.

§. III. *Structure des Montagnes.*

La charpente de ces montagnes est formée d'un banc de pierre calcaire, dure, blanchâtre & sonnante comme le grès, disposée par lits diversement inclinés. Cette pierre se représente presque la même dans toute l'étendue de la Syrie; tantôt elle est nue, & elle a l'aspect des rochers pelés de la côte de Provence; telle est la chaîne qui borde au nord le chemin d'Antioche à Alep, & qui sert de lit au cours supérieur du ruisseau qui coule en cette derniere ville. *Ermenâz*, village situé entre

entre *Serkin* & *Kaftin*, a un défilé qui ressemble parfaitement à ceux qu'on passe en allant de Marseille à Toulon. Si l'on va d'*Alep* à *Hama*, l'on rencontre sans cesse les veines du même roc dans la plaine, tandis que les montagnes qui courent sur la droite, en offrent des entassemens qui figurent de grandes ruines de villes & de châteaux. C'est encore cette même pierre qui, sous une forme plus réguliere, compose la masse du *Liban*, de l'*Anti-liban*, des montagnes des *Druzes*, de la *Galilée*, du *Carmel*, & se prolonge jusqu'au *sud* du *lac Asphaltite*; par-tout les habitans en construisent leurs maisons & en font de la chaux. Je n'ai jamais vu ni entendu dire que ces pierres tinssent des coquillages pétrifiés dans les parties hautes du Liban; mais il existe entre *Bâtroun* & *Djebaîl* au *Kesrâouan*, à peu de distance de la mer, une carriere de pierres schisteuses, dont les lames portent des empreintes de plantes, de poissons, de coquillages, & sur-tout d'oignons de mer. Le torrent d'*Azqâlan* en Palestine, est aussi pavé d'une pierre lourde, poreuse & salée, qui contient beaucoup de petites volutes & de bivalves de la Méditerranée. Enfin Pocoke en a trouvé une quantité dans les rochers qui bordent la mer Morte.

En minéraux, le fer seul est abondant; les montagnes du Kesrâouan & des Druzes en sont remplies. Chaque année, les habitans en exploitent pendant l'été des mines qui sont simplement ocreuses. La Judée n'en doit pas manquer, puisque Moyse observoit, il y a plus de trois mille ans. que ses pierres étoient *de fer*. On parle vaguement d'une ancienne mine de cuivre près d'Alep; mais elle est abandonnée: on m'a dit aussi chez les Druzes, que dans l'éboulement de cette montagne dont j'ai parlé, on avoit trouvé un minéral qui rendit du plomb & de l'argent; mais comme une pareille découverte auroit ruiné le canton, en y attirant

l'attention des Turks, l'on s'est hâté d'en étouffer tous les indices.

§. IV. *Volcan & Tremblement.*

Le midi de la Syrie, c'est-à-dire, le bassin du Jourdain, est un pays de volcans; les sources bitumineuses & soufrées du lac Asphaltite, les laves, les pierres-ponces jettées sur ses bords, & le bain chaud de *Tabarié*, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du lac des trombons de fumée, & qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Si les conjectures en pareille matiere n'étoient pas sujettes à être trop vagues, on pourroit soupçonner que toute la vallée n'est due qu'à l'affaissement violent d'un terrain qui jadis versoit le Jourdain dans la Méditerranée. Il paroît du moins certain que l'accident des cinq villes foudroyées, eut pour cause l'éruption d'un volcan alors embrasé. Strabon dit expressément (1), que la *tradition des habitans du pays*, c'est-à-dire, des Juifs mêmes, étoit que *jadis la vallée du lac étoit peuplée de treize villes florissantes, & qu'elles furent englouties par un volcan.* Ce récit semble confirmé par les ruines que les voyageurs trouvent encore en grand nombre sur le rivage occidental. Les éruptions ont cessé depuis longtems; mais les tremblemens de terre qui en sont le supplément, se montrent encore quelquefois dans ce canton: la côte en général y est sujette, & l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé la face d'*Antioche*, de *Laodikée*, de *Tripoli*, de *Beryte*, de *Sidon*, de *Tyr*, &c. De nos jours, en 1759, il en est arrivé un qui a causé les plus grands ravages: on prétend qu'il tua dans la vallée de Balbek plus de vingt mille ames, dont la perte ne s'est point

(1) Lib. 16, pag. 764.

séparée. Pendant trois mois, ses secousses inquiéterent les habitans du Liban, au point qu'ils abandonnerent leurs maisons, & demeurerent sous des tentes. Récemment (le 14 Décembre 1783), lorsque j'étois à Alep, on ressentit dans cette ville une commotion qui fut si forte, qu'elle fit tinter la sonnette du Consul de France. On a observé en Syrie que les tremblemens n'arrivent presque jamais que dans l'hiver, après les pluies d'automne; & cette observation, conforme à celle du Docteur Shaw (*Châ*), en Barbarie, sembleroit indiquer que l'action des eaux sur la terre & les minéraux desséchés, est la cause de ces mouvemens convulsifs. Il n'est pas hors de propos de remarquer que l'*Asie mineure* y est également sujette.

§. V. *Des Sauterelles.*

La Syrie partage avec l'Egypte, la Perse & presque tout le midi de l'Asie, un autre fléau non moins redoutable, les nuées de sauterelles dont les voyageurs ont parlé. La quantité de ces insectes est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même: la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes & les arbres, comme d'une armée qui fourrage à la dérobée. Il vaudroit mieux avoir affaire à des Tartares, qu'à ces petits animaux destructeurs: on diroit que le feu suit leurs traces. Par-tout où leurs légions se portent, la verdure disparoît de la campagne, comme un rideau que l'on plie; les arbres & les plantes, dépouillés de feuilles, & réduits à leurs rameaux & à leurs tiges, font succéder en un clin-d'œil le spectacle hideux de l'hiver, aux riches scenes du printems. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle, ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la

lettre que le ciel en eſt obſcurci. Heureuſement que ce fléau n'eſt pas trop répété; car il n'en eſt point qui amene auſſi ſûrement la famine, & les maladies qui la ſuivent. Les habitans de la Syrie ont fait la double remarque que les ſauterelles n'avoient lieu qu'à la ſuite des hivers trop doux, & qu'elles venoient toujours du déſert d'Arabie. A l'aide de cette remarque, l'on explique très-bien comment le froid ayant ménagé les œufs de ces inſectes, ils ſe multiplient ſi ſubitement, & comment les herbes venant à s'épuiſer dans les immenſes plaines du déſert, il en ſort tout-à-coup des légions ſi nombreuſes. Quand elles paroiſſent ſur la frontiere du pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner, en leur oppoſant des torrens de fumée; mais ſouvent les herbes & la paille mouillée leur manquent: ils creuſent auſſi des foſſes où il s'en enſevelit beaucoup; mais les deux agens les plus efficaces contre ces inſectes, ſont les vents de ſud & de ſud-eſt, & l'oiſeau appellé *ſamarmar:* cet oiſeau, qui reſſemble bien au loriot, les ſuit en troupes nombreuſes, comme celles des étournaux; & non-ſeulement il en mange à ſatiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer: auſſi les payſans les reſpectent ils, & l'on ne permet en aucun tems de le tirer. Quant aux vents du ſud & de ſud-eſt, ils chaſſent violemment les nuages des ſauterelles ſur la Méditerranée; & ils les y noyent en ſi grande quantité, que lorſque leurs cadavres ſont rejettés ſur le rivage, ils infectent l'air pendant pluſieurs jours à une grande diſtance.

§. VI. *Qualités du Sol.*

On préſume aiſément que dans un pays auſſi étendu que la Syrie, la qualité du ſol n'eſt pas par-tout la même: en général la terre des montagnes eſt rude; celle des plaines eſt graſſe, légere, & annonce la plus

grande fécondité. Dans le territoire d'Alep, jusque vers Antioche, elle ressemble à de la brique pilée très-fine, ou à du tabac d'Espagne. L'Oronte cependant qui traverse ce district, a ses eaux teintes en blanc; ce qui vient des terres blanches dont elles se sont chargées vers leur source. Presque par-tout ailleurs, la terre est brune, & ressemble à un excellent terreau de jardin. Dans les plaines, telles que celles de Hauran, de Gaze & de Balbek, souvent ou auroit peine à trouver un caillou. Les pluies d'hiver y font des boues profondes, & lorsque l'été revient, la chaleur y cause, comme en Egypte, des gerçures qui ouvrent la terre à plusieurs pieds de profondeur.

§. VII. *Des Rivieres & des Lacs.*

Les idées exagérées, ou si l'on veut, les grandes idées que l'Histoire & les Relations aiment à donner des objets lointains, nous ont accoutumés à parler des eaux de la Syrie avec un respect qui flatte notre imagination. Nous aimons à dire, le fleuve *Jourdain*, le fleuve *Oronte*, le fleuve *Adonis*. Cependant, si l'on vouloit conserver aux noms le sens que l'usage leur assigne, nous ne trouverions guere en ce pays que des ruisseaux. A peine l'Oronte & le Jourdain, qui sont les plus considérables, ont-ils à leur embouchure soixante pas de canal (1); les autres ne méritent pas que l'on en parle. Si pendant l'hiver les pluies & la fonte des neiges leur donnent quelque importance, le reste de l'année on ne reconnoît leur place que par les cailloux roulés ou les blocs de roc dont leur lit est rempli. Ce

(1) Il est vrai que le Jourdain est profond; mais si l'Oronte n'étoit arrêté par des barres multipliées, il resteroit à sec pendant l'été.

ne sont que des torrens à cascades, & l'on conçoit que les montagnes qui les fournissent n'étant qu'à deux pas de la mer, leurs eaux n'ont pas le tems de s'assembler dans de longues vallées, pour former des *rivieres*. Les obstacles que ces mêmes montagnes opposent en plusieurs lieux à leur issue, ont formé divers lacs, tels que celui d'Antioche, d'Alep, de Damas, de Houlé, de Tabarié, & celui que l'on a décoré du nom de *mer Morte*, ou lac *Asphaltite*. Tous ces lacs, à la réserve du dernier, sont d'eau douce, & tiennent plusieurs especes de poissons étrangeres (1) aux nôtres.

Le seul lac *Asphaltite* ne contient rien de vivant ni même de végétant. On ne voit ni verdure sur ses bords, ni poissons dans ses eaux; mais il est faux que son air soit empesté, au point que les oiseaux ne puissent le traverser impunément. Il n'est pas rare de voir des hirondelles voler à sa surface, pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir leurs nids. La vraie cause de l'absence des végétaux & des animaux, est la salure âcre de ses eaux, infiniment plus forte que celle de la mer. La terre qui l'environne, également imprégnée de cette salure, se refuse à produire des plantes; l'air lui-même qui s'en charge par l'évaporation, & qui reçoit encore les vapeurs du soufre & du bitume, ne peut convenir à la végétation : de-là cet aspect de mort qui regne autour du lac. Du reste, ses eaux ne présentent point un marécage; elles sont limpides & incorruptibles, comme il convient à une dissolution de sel. L'origine de ce minéral n'y est pas équivoque; car sur le rivage du

(1) Le lac d'Antioche abonde sur-tout en anguilles, & en une espece de poisson rouge de médiocre qualité. Les Grecs, qui sont des jeûneurs perpétuels, en font une grande consommation. Le lac de Tabarié est encore plus riche; il est sur tout rempli de crabes; mais comme ses environs ne sont peuplés que de Musulmans, il est peu pêché.

ſud-oueſt, il y a des mines de ſel gemme, dont j'ai rapporté des échantillons. Elles ſont ſituees dans le flanc des montagnes qui regnent de ce côté, & elles fourniſſent de tems immémorial à la conſommation des Arabes de ces cantons, & même de la ville de Jéruſalem. On trouve auſſi ſur ce rivage des morceaux de bitume & de ſoufre, dont les Arabes font un petit commerce; des fontaines chaudes, & des crevaſſes profondes, qui s'annoncent de loin par de petites pyramides qu'on a bâties ſur leur bord. On y rencontre encore une eſpece de pierre qui exhale, en la frottant, une odeur infecte, brûle comme le bitume, ſe polit comme l'albâtre, & ſert à paver les cours. Enfin, l'on y voit d'eſpace en eſpace des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des ſtatues mutilées, & que les Pélerins ignorans & ſuperſtitieux, regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Loth, quoiqu'il ne ſoit pas dit que cette femme fut changée en pierre comme Niobé, mais en ſel, qui a dû ſe fondre l'hiver ſuivant.

Quelques phyſiciens, embarraſſés des eaux que le Jourdain ne ceſſe de verſer dans le lac, ont ſuppoſé qu'il avoit une communication ſouterraine avec la Méditerranée; mais outre que l'on ne connoît aucun gouffre qui puiſſe confirmer cette idée, *Hales* a démontré par des calculs précis, que l'évaporation étoit plus que ſuffiſante pour conſommer les eaux du fleuve. Elle eſt en effet très-conſidérable; ſouvent elle devient ſenſible à la vue, par des brouillards dont le lac paroît tout couvert au lever du ſoleil, & qui ſe diſſipent enſuite par la chaleur.

§. VIII. *Du Climat.*

On eſt aſſez généralement dans l'opinion que la Syrie eſt un pays très-chaud: mais cette idée, pour être

exacte, demande des distinctions : 1°. à raison des latitudes, qui ne laissent pas que de différer de cent cinquante lieues du fort au foible; en second lieu, à raison de la division naturelle du terrain en pays bas & plat & en pays haut ou de montagnes : cette division cause des différences bien plus sensibles ; car tandis que le thermometre de Réaumur atteint sur les bords de la mer 25 & 26 dégrès, à peine dans les montagnes s'élevent-il à vingt & vingt-un (1). Aussi dans l'hiver, toute la chaîne des montagnes se couvre de neige, pendant que les terrains inférieurs n'en ont jamais, ou ne la gardent qu'un instant. On devroit donc établir deux climats généraux : l'un très chaud, qui est celui de la côte & des plaines intérieures, telles que celles de Balbek, Antioche, Tripoli, Acre, Gaze, Hauran, &c. ; l'autre tempéré, & presque semblable au nôtre, lequel regne dans les montagnes, sur-tout quand elles prennent une certaine élévation. L'été de 1784 a passé chez les Druzes pour un des plus chauds dont on eût mémoire; cependant je ne lui ai rien trouvé de comparable aux chaleurs de *Saide* ou de *Bairout*.

Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif & rigoureux. Il ne se passe point d'années sans neige, & souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, & pendant des mois entiers; le printems & l'automne y sont doux, & l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe

(1) Sur toute la côte de Syrie, & notamment à Tripoli, les plus bas degrés du thermometre en hiver sont neuf & huit degrés au-dessus de la glace ; en été, dans les appartemens bien clos, il va jusqu'à vingt-cinq & demi & vingt-six. Quant au barometre, il est remarquable que dans les derniers jours de mai, il se fixe à vingt-huit pouces, & ne varie plus jusqu'en octobre.

ſubitement à des chaleurs accablantes, qui ne finiſſent qu'à la Touſſaint. En récompenſe, l'hiver eſt ſi tempéré, que les orangers, les dattiers, les banniers & autres arbres délicats, croiſſent en pleine terre: c'eſt un ſpectacle pittoreſque pour un Européen, dans Tripoli, de voir ſous ſes fenêtres en janvier des orangers chargés de fleurs & de fruits, pendant que ſur ſa tête le Liban eſt heriſſé de frimats & de neiges. Il faut néanmoins remarquer que dans les parties du nord & à l'eſt des montagnes, l'hiver eſt plus rigoureux, ſans que l'été ſoit moins chaud. A *Antioche*, à *Alep*, à *Damas*, on a tous les hivers pluſieurs ſemaines de glace & de neige; ce qui vient du giſement des terres, encore plus que des latitudes. En effet, toute la plaine à l'eſt des montagnes, eſt un pays fort élevé au-deſſus du niveau de la mer, ouvert aux vents ſecs de nord & de nord-eſt, & à l'abri des vents humides d'oueſt & de ſud-oueſt. Enfin Antioche & Alep reçoivent des montagnes d'Alexandrette, qui ſont en vue, un air que la neige dont elles ſont longtems couvertes, ne peut manquer de rendre très-piquant.

Par cette diſpoſition, la Syrie réunit ſous un même ciel des climats différens, & raſſemble dans une enceinte étroite, des jouiſſances que la nature a diſperſées ailleurs à de grandes diſtances de tems & de lieux. Chez nous, par exemple, elle a ſéparé les ſaiſons par des mois; là, on peut dire qu'elles ne le ſont que par des heures. Eſt-on importuné dans *Saide* ou *Tripoli* des chaleurs de juillet, ſix heures de marche tranſportent ſur les montagnes voiſines à la température de mars. Par inverſe, eſt-on tourmenté à Becharrai des frimats de décembre, une journée ramene au rivage parmi les fleurs de mai (1). Auſſi les Poëtes Arabes ont

(1) C'eſt ce que pratiquent pluſieurs des habitans de ce canton qui paſſent l'hiver près de Tripoli, pendant que leurs maiſons ſont enſevelies ſous la neige.

ils dit, que le *Sannin* portoit l'hiver sur sa tête, le printems sur ses épaules, l'automne dans son sein, pendant que l'été dormoit à ses pieds. J'ai connu par moi-même la vérité de cette image dans le séjour de huit mois que j'ai fait au Monastere de *Mar-Hanna* (1), à sept lieues de Baîrout. J'avois laissé à Tripoli, sur la fin de février, les légumes nouveaux en pleine saison, & les fleurs écloses: arrivé à *Antoura* (2), je trouvai les herbes seulement naissantes; & à *Mar-Hanna*, tout étoit encore sous la neige. Le *Sannin* n'en fut dépouillé que sur la fin d'avril, & déjà dans le vallon qu'il domine, on commençoit à voir boutonner les roses. Les figues primes étoient passées à Baîrout, quand nous mangions les premieres, & les vers à soie y étoient en cocons, lorsque parmi nous l'on n'avoit effeuillé que la moitié des mûriers. A ce premier avantage, qui perpétue les jouissances par leur succession, la Syrie en joint un second, celui de les multiplier par la variété de ses productions. Si l'art venoit au secours de la nature, on pourroit y rapprocher dans un espace de vingt lieues, celles des contrées les plus distantes. Dans l'état actuel, malgré la barbarie d'un Gouvernement ennemi de toute activité & de toute industrie, l'on est étonné de la liste que fournit cette province. Outre le froment, le seigle, l'orge, les féves & le coton-plante qu'on y cultive par-tout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux. La Palestine abonde en *sesame* propre à l'huile, & en *doura*

---

(1) Mar-*Hanna* el *Chouair*, c'est-à-dire, *Saint-Jean* près du village de *Chouair*. Ce monastere est situé dans une vallée de rocailles, qui verse dans celle de *Narh el-Kelb*, ou *torrent du Chien*. Les Religieux sont Grecs-catholiques, de l'Ordre de Saint-Basile : j'aurai occasion d'en parler plus amplement.

(2) Maison ci-devant des Jésuites, occupée aujourd'hui par les Lazaristes.

pareil à celui d'Egypte (1). Le maïs profpere dans le fol léger de Balbek, & le riz même eft cultivé avec fuccès fur les bords du marécage de *Haoulé*. On ne s'eft avifé que depuis peu de planter des cannes à fucre dans les jardins de Saide & de Baîrout ; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît fans art fur les bords du Jourdain au pays de *Bifân ;* & il ne demande que des foins pour acquérir de la qualité. Les côteaux de Lataqîé produifent des tabacs à fumer, qui font la bafe des relations de commerce avec Damiât & le Kaire. Cette culture eft répandue déformais dans toutes les montagnes. En arbres l'olivier de Provence croît à *Antioche* & à *Ramlé*, à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richeffe de tout le pays des Druzes, par les belles foies qu'il procure ; & la vigne élevée en échalas, ou grimpant fur les chênes, y donne des vins rouges & blancs qui pourroient égaler ceux de Bordeaux. Avant le ravage des derniers troubles, *Yâfa* voyoit dans fes jardins deux plans du coton-arbre de l'Inde, qui grandiffoient à vue-d'œil ; & cette ville n'a pas perdu fes limons ni fes ponciers énormes (2), ni fes pafteques préférées à celles de *Broulos* (3) même. Gaze a des dattes comme la Mekke, & des grenades comme Alger. Tripoli produit des oranges comme Malte ; Baîrout des figues comme Marfeille, & des bananes comme Saint-Domingue ; Alep a le privilege exclufif des piftaches, & Damas fe vante avec juftice de réunir tous les fruits de nos provinces. Son fol pierreux convient également & aux pommes de la Normandie, &

(1) Je n'ai jamais vu en Syrie de farrafin, & l'avoine y eft rare. On n'y donne aux chevaux que de l'orge & de la paille.

(2) J'en ai vu qui pefoient dix-huit livres.

(3) *Broulos*, fur la côte d'Egypte, a des pafteques meilleures que dans le refte du Delta, où les fruits font en général trop aqueux.

aux prunes de la Touraine, & aux pêches de Paris. On y compte vingt especes d'abricots, dont l'une contient une amande qui la fait rechercher dans toute la Turkie. Enfin la plante à cochenille qui croît sur toute la côte, nourrit peut-être déjà cet insecte précieux comme au Mexique & à Saint-Domingue (1); & si l'on fait attention que les montagnes de l'Yémen, qui produisent un café si précieux, sont une suite de celles de la Syrie, & que leur sol & leur température sont presque les mêmes (2), on sera porté à croire que la *Judée* sur-tout pourroit s'approprier cette denrée de l'*Arabie*. Avec ces avantages nombreux de climat & de sol, il n'est pas étonnant que la Syrie ait passé de tout tems pour un pays délicieux, & que les Grecs & les Romains l'ayent mise au rang de leurs plus belles provinces, à l'égard même de l'Egypte. Aussi dans ces derniers tems, un Pacha qui les connoît tous les deux, étant interrogé à laquelle il donnoit la préférence, répondit-il : *L'Egypte, sans doute, est une excellente métairie; mais la Syrie est une charmante maison de campagne* (3).

(1) On a longtems cru que l'insecte de la cochenille appartenoit exclusivement au Mexique; & les Espagnols, pour s'en assurer la propriété, ont défendu l'exportation de la cochenille vivante, sous peine de mort; mais M. Thierri, qui réussit à l'enlever en 1771, & qui la transporta à Saint-Domingue, a trouvé que les nopals de cette île en avoient dès avant son arrivée. Il paroît que la nature ne sépare presque jamais les insectes des plantes qui leur sont appropriées.

(2) La disposition du terrain de l'Yémen & du Téhama a beaucoup d'analogie avec celle de la Syrie. Voyez M. Niebuhr. *Voyage en Arabie.*

(3) Pour compléter l'Histoire Naturelle de la Syrie, il convient de dire qu'elle produit tous nos animaux domestiques; mais elle y ajoute le buffle & le chameau, dont l'utilité est si connue. En fauves, on y trouve dans les plaines, des gazelles qui rem-

§. IX. *Qualité de l'Air.*

Je ne dois pas oublier de parler des qualités de l'air & des eaux : ces élémens offrent en Syrie quelques phénomenes remarquables. Sur les montagnes, & dans toute la plaine élevée qui regne à leur orient, l'air est léger, pur & sec; sur la côte, au contraire, & surtout depuis Alexandrette jusqu'à Yâfa, il est humide & pesant : ainsi la Syrie est partagée dans toute sa longueur en deux régions différentes, dont la chaîne des montagnes est le terme de séparation, & même la cau-

---

placent notre chevreuil; dans les montagnes & les marais, quantité de sangliers moins grands & moins féroces que les nôtres. Le cerf & le daim n'y sont point connus; le loup & le vrai renard le sont très-peu; mais il y a une prodigieuse quantité de l'espece mitoyenne appellée *chacal* (en Syrie on le nomme *oudoui*, par imitation de son cri; & en Egypte *dîb* ou *loup*). Les chacals habitent par troupes aux environs des villes, dont ils mangent les charognes; ils n'attaquent jamais personne, & ne savent défendre leur vie que par la fuite. Chaque soir ils semblent se donner le mot pour hurler, & leurs cris, qui sont très-lugubres, durent quelquefois un quart-d'heure. Il y a aussi dans les lieux écartés des hyenes, (en Arabie *daba*) & des onces, faussement appellés tigres, (*Némr*). Le Liban, le pays des Druzes & de Nâblous, le mont Carmel & les environs d'Alexandrette, sont leurs principaux séjours. En récompense, on est exempt des lions & des ours; le gibier d'eau est très-abondant; celui de terre ne l'est que par cantons. Le lievre & la grosse perdrix rouge sont les plus communs; le lapin, s'il y en a, est infiniment rare; le francolin ne l'est point à Tripoli, & près de Yâfa. Enfin, il ne faut pas oublier d'observer que l'espece du colibri existe dans le territoire de Saide. M. J. B. Adanson, ci-devant Interprète en cette ville, qui cultive l'Histoire Naturelle avec autant de goût que de succès, en a trouvé un dont il a fait présent à son frere l'Académicien. C'est avec le pélican, le seul oiseau bien remarquable de la Syrie.

ſe; car en s'oppoſant par ſa hauteur au libre paſſage des vents d'oueſt, elle occaſionne dans la vallée l'entaſſement des vapeurs qu'ils apportent de la mer; & comme l'air n'eſt léger qu'autant qu'il eſt pur, ce n'eſt qu'après s'être déchargé de tout poids étranger, qu'il peut s'élever juſqu'au ſommet de ce rempart, & le franchir. Les effets relatifs à la ſanté ſont que l'air du déſert & des montagnes, ſalubre pour les poitrines bien conſtituées, eſt dangereux pour les délicates, & l'on eſt obligé d'envoyer d'Alep à Lataqîé ou à Saide, les Européens menacés de la pulmonie. Cet avantage de l'air de la côte, eſt compenſé par de plus graves inconvéniens, & l'on peut dire qu'en général il eſt malſain, qu'il fomente les fievres intermittentes & putrides, & les fluxions des yeux dont j'ai parlé à l'occaſion du Delta. Les roſées du ſoir & le ſommeil ſur les terraſſes, y ſont ſuivis d'accidens qui ont d'autant moins lieu dans les montagnes & dans les terres, qu'on s'éloigne davantage de la mer; ce qui confirme ce que j'ai déjà dit à cet égard.

§. X. *Qualités des Eaux.*

Les eaux ont une autre différence: dans les montagnes, celles des ſources ſont légeres & de très-bonne qualité; mais dans la plaine, ſoit à l'*eſt* ſoit à l'*oueſt*, ſi l'on n'a pas une communication naturelle ou factice avec les ſources, l'on n'a que de l'eau ſaumâtre. Elle le devient d'autant plus, qu'on s'avance davantage dans le déſert, où il n'y en n'a pas d'autre. Cet inconvénient rend les pluies ſi précieuſes aux habitans de la frontiere, qu'ils ſe ſont de tout tems appliqués à les recueillir dans des puits & des ſouterrains hermétiquement fermés: auſſi, dans tous les lieux ruinés, les cîternes ſont-elles toujours le premier objet qui ſe préſente.

L'état du ciel en Syrie, principalement sur la côte & dans le désert, est en général plus constant & plus régulier que dans nos climats : rarement le soleil s'y voile deux jours de suite ; pendant tout l'été l'on voit peu de nuages & encore moins de pluies : elles ne commencent à paroître que vers la fin d'octobre, & alors elles ne sont ni longues ni abondantes ; les laboureurs les desirent pour ensemencer ce qu'ils appellent la récolte d'*hiver*, c'est-à-dire, le froment & l'orge (1) ; elles deviennent plus fréquentes & plus fortes en décembre & janvier, où elles prennent souvent la forme de neige dans le pays élevé ; il en paroît encore quelques-unes en mars & en avril ; l'on en profite pour les *semences d'été*, qui sont le sésame, le doura, le tabac, le coton, les féves & les pasteques. Le reste de l'année est uniforme, & l'on se plaint plus de sécheresse que d'humidité.

§. XI. *Des Vents.*

Ainsi qu'en Egypte, la marche des vents a quelque chose de périodique & d'approprié à chaque saison.

---

(1) Les semailles de *la récolte d'hiver*, qu'on appelle *chetâouté*, n'ont lieu dans toute la Syrie qu'à l'arrivée des pluies d'automne, c'est-à-dire, vers la Toussaint. L'époque de cette récolte varie ensuite selon les lieux. En *Palestine*, & dans le *Haurân*, on coupe le froment & l'orge dès la fin d'avril. & dans le courant de mai. Mais à mesure que l'on va dans le nord ou que l'on s'éleve dans les montagnes, la moisson se retarde jusqu'en juin & juillet.

Les semailles de la *récolte d'été* ou *saïfié* se font aux pluies de printems, c'est-à-dire, en mars & avril, & leur moisson a lieu dans les mois de septembre & d'octobre.

Les vendanges, dans les montagnes, se font sur la fin de septembre ; les vers à soie y éclosent en avril & mai, & font leurs cotons en juillet.

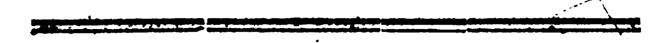
Vers l'équinoxe de septembre, le nord-ouest commence à souffler plus souvent & plus fort ; il rend l'air sec, clair, piquant ; & il est remarquable que sur la côte il donne mal à la tête, comme en Egypte le nord-est, & cela plus dans la partie du nord que dans celle du midi, nullement dans les montagnes. On doit encore remarquer qu'il dure le plus souvent trois jours de suite, comme le sud & le sud-est à l'autre équinoxe ; il dure jusqu'en novembre, c'est-à-dire, environ cinquante jours, *alternant* sur-tout avec le vent d'est. Ces vents sont remplacés par le nord-ouest, l'ouest & le sud-ouest, qui regnent de novembre en février. Ces deux derniers sont, pour me servir de l'expression des Arabes, *les peres des pluies* ; en mars paroissent les pernicieux vents des parties du sud, avec les mêmes circonstances qu'en Egypte ; mais ils s'affoiblissent en s'avançant dans le nord, & ils sont bien plus supportables dans les montagnes que dans le pays plat. Leur durée à chaque reprise est ordinairement de vingt-quatre heures ou de trois jours. Les vents d'est qui les relevent, continuent jusqu'en juin, que s'établit un vent de nord qui permet d'aller & de revenir à la voile sur toute la côte ; il arrive même en cette saison, que chaque jour le vent fait le tour de l'horizon, & passe avec le soleil de l'est au sud, & du sud à l'ouest, pour revenir par le nord recommencer le même cercle. Alors aussi regne pendant la nuit sur la côte, un vent local, appellé *vent de terre ;* il ne s'éleve qu'après le coucher du soleil, il dure jusqu'à son lever & ne s'étend qu'à deux ou trois lieues en mer.

Les raisons de tous ces phénomenes, sont sans doute des problêmes intéressans pour la physique, & ils mériteroient qu'on s'occupât de leur solution. Nul pays n'est plus propre aux observations de ce genre que la Syrie. On diroit que la Nature y a préparé tous les moyens d'étudier ses opérations. Nous autres, dans nos climats

climats brumeux, enfoncés dans de vastes continens, nous pouvons rarement suivre les grands changemens qui arrivent dans l'air; l'horizon étroit qui borne notre vue, borne aussi notre pensée; nous ne découvrons qu'une petite scene; & les effets qui s'y passent ne se montrent qu'altérés par mille circonstances. Là, au contraire, une scene immense est ouverte aux regards; les grands agens de la nature y sont rapprochés dans un espace qui rend facile à saisir leurs jeux réciproques. C'est à l'ouest, la vaste plaine liquide de la Méditerranée; c'est à l'est, la plaine du désert, aussi vaste & absolument seche: au milieu de ces deux plateaux, s'élevent les montagnes, dont les pics sont autant d'observatoires d'où la vue porte à trente lieues. Quatre observateurs embrasseroient toute la longueur de la Syrie; & là, des sommets du Casius, du Liban & du Thabor, ils pourroient saisir tout ce qui se passe dans un horizon infini: ils pourroient observer comment, d'abord claire, la région de la mer se voile de vapeurs; comment ces vapeurs se groupent, se partagent, & par un mécanisme constant, grimpent & s'élevent sur les montagnes; comment, d'autre part, la région du désert, toujours transparente, n'engendre jamais de nuages, & ne porte que ceux qu'elle reçoit de la mer: ils répondroient à la question de M. Michaëlis (1), *si le désert produit des rosées*, que le désert n'ayant d'eau qu'en hiver après les pluies, il ne peut donner de vapeurs qu'à cette époque. En voyant d'un coup-d'œil la vallée de Balbek brûlée de chaleur, pendant que la tête du Liban blanchit de glace & de neige, ils sentiroient la vérité des axiomes désormais établis, *que la chaleur est plus grande, à mesure qu'on se rapproche*

(1) Voyez *les Questions* de M. Michaëlis, proposées aux Voyageurs du Roi de Danemarck.

du plan de la terre, & moindre, à mesure que l'on s'en éloigne; en sorte qu'elle semble n'être qu'un effet de l'action des rayons du soleil sur la terre. Enfin, ils pourroient tenter avec succès la solution de la plupart des problêmes qui tiennent à la météorologie du globe.



CHAPITRE XXI.

Considérations sur les Phénomenes des Vents, des Nuages, des Pluies, des Brouillards & du Tonnerre.

En attendant que quelqu'un entreprenne ce travail avec les détails qu'il mérite, je vais exposer en peu de mots quelques idées générales que la vue des objets m'a fait naître. J'ai parlé des rapports que les vents ont avec les saisons; & j'ai indiqué que le soleil, par l'analogie de sa marche annuelle avec leurs accidens, s'annonçoit pour en être l'agent principal: son action sur l'air qui enveloppe la terre, paroît être la cause premiere de tous les grands mouvemens qui se passent sur notre tête. Pour en concevoir clairement le mécanisme, il faut reprendre la chaîne des idées à son origine, & se rappeller les propriétés de l'élément mis en action.

1°. L'air, comme l'on sait, est un fluide dont toutes les parties, naturellement égales & mobiles, tendent sans cesse à se mettre de niveau, comme l'eau; en sorte que si l'on suppose une chambre de six pieds en tout sens, l'air qu'on y introduira la remplira par-tout également.

2°. Une seconde propriété de l'air est de se dilater ou de se resserrer, c'est-à-dire, d'occuper un espace plus grand ou plus petit, avec une même quantité donnée.

Ainsi, dans l'exemple de la chambre supposée, si l'on vide les deux tiers de l'air qu'elle contient, le tiers restant s'étendra à leur place, & remplira encore toute la capacité: si au-lieu de vider l'air, on y en ajoute le double, le triple, &c., la chambre le contiendra également ; ce qui n'arrive point à l'eau.

Cette propriété de se dilater, est sur-tout mise en action par la présence du feu, & alors l'air échauffé rassemble dans un espace égal moins de parties que l'air froid; il devient plus léger que lui, & il en est poussé en haut. Par exemple, si dans la chambre supposée l'on introduit un réchaud plein de feu, sur le champ l'air qui en sera touché s'élevera au plancher; & l'air qui étoit voisin prendra sa place. Si cet air est encore échauffé, il suivra le premier, & il s'établira un courant de bas en haut (1), fourni par l'affluence de l'air latéral; en sorte que l'air le plus chaud se répandra dans la partie supérieure, & le moins chaud dans l'inférieure, tous deux continuant de chercher à se mettre en équilibre par la premiere loi de la fluidité (2).

Si maintenant on applique ce jeu à ce qui se passe en grand sur le globe, on trouvera qu'il explique la plupart des phénomenes des vents.

L'air qui enveloppe la terre, peut se considérer comme un océan très-fluide dont nous occupons le fond, & dont la surface est à une hauteur inconnue. Par la premiere loi, c'est-à-dire par sa fluidité, cet océan tend sans cesse à se mettre en équilibre & à rester stagnant; mais le soleil faisant agir la loi de la dilatation, y ex-

---

(1) C'est le mécanisme des cheminées & des bains d'étuves.

(2) Il y a d'ailleurs un effort de l'air dilaté contre les barrieres qui l'emprisonnent; mais cet effet est indifférent à notre objet.

cite un trouble qui en tient toutes les parties dans une fluctuation perpétuelle. Ses rayons, appliqués à la surface de la terre, produisent précisément l'effet du réchaud supposé dans la chambre; ils y établissent une chaleur par laquelle l'air voisin se dilate & monte vers la région supérieure. Si cette chaleur étoit la même par-tout, le jeu général seroit uniforme; mais elle se varie par une infinité de circonstances qui deviennent les raisons des agitations que nous remarquons.

D'abord, il est de fait que la terre s'échauffe d'autant plus qu'elle se rapproche davantage de la perpendiculaire du soleil: la chaleur est nulle au pôle; elle est extrême sous la ligne. C'est par cette raison que nos climats sont plus froids l'hiver, plus chauds l'été; & c'est encore par là que dans un même lieu & sous une même latitude, la température peut être très différente, selon que le terrain, incliné au nord & au midi, présente sa surface plus ou moins obliquement aux rayons du soleil (1).

En second lieu, il est encore de fait que la surface des eaux produit moins de chaleur que celle de la terre: ainsi, sur la mer, sur les lacs & sur les rivieres, l'air sera moins échauffé à même latitude que sur le continent; par-tout même l'humidité est un principe de fraîcheur, & c'est par cette raison qu'un pays couvert de forêts & rempli de marécages, est plus froid que lorsque les marais sont desséchés & les forêts abattues (2).

3°. Enfin une troisieme considération également im-

---

(1) Voilà pourquoi, comme l'a très-bien observé Montesquieu, la Tartarie sous le parallele de l'Angleterre & de la France, est infiniment plus froide que ces contrées.

(2) Ceci explique pourquoi la Gaule étoit plus froide jadis que de nos jours.

portante, est que la chaleur diminue à mesure que l'on s'éleve au dessus du plan général de la terre. Le fait en est démontré par l'observation des hautes montagnes, dont les pics, sous la ligne même, portent une neige éternelle, & attestent l'existence d'un froid permanent dans la région supérieure.

Si maintenant on se rend compte des effets combinés de ces diverses circonstances, on trouvera qu'ils remplissent les indications de la plupart des phénomenes que nous avons à expliquer.

Premierement, l'air des régions polaires étant plus froid & plus pesant que celui de la zone équinoxiale, il en doit résulter, par la loi des équilibres, une pression qui tend sans cesse à faire courir l'air des deux pôles vers l'équateur. Et en ceci, le raisonnement est soutenu par les faits, puisque l'observation de tous les Voyageurs constate que les vents les plus ordinaires dans les deux hémispheres, l'austral & le boréal viennent du quart d'horizon dont le pôle occupe le milieu, c'est-à-dire, d'entre le nord-ouest & le nord-est. Ce qui se passe sur la Méditerranée en particulier est tout-à fait analogue.

J'ai remarqué, en parlant de l'Egypte, que sur cette mer les rumbs de nord sont les plus habituels, en sorte que sur douze mois de l'année ils en regnent neuf. On explique ce phénomene d'une maniere très-plausible en disant : Le rivage de la Barbarie, frappé des rayons du soleil, échauffe l'air qui le couvre ; cet air dilaté s'éleve ou prend la route de l'intérieur des terres ; alors l'air de la mer trouvant de ce côté une moindre résistance s'y porte incontinent ; mais comme il s'échauffe lui-même, il suit le premier, & de proche en proche la Méditerranée se vide ; par ce méchanisme, l'air qui couvre l'Europe n'ayant plus d'appui de ce côté, s'y épanche ; & bientôt le courant général s'établit. Il sera d'autant plus fort que l'air du

nord sera froid; & delà cette impétuosité des vents plus grande l'hiver que l'été : il sera d'autant plus foible qu'il y aura plus d'égalité entre l'air des diverses contrées; & de-là cette marche des vents plus modérée dans la belle saison, & qui, même en juillet & août, finit par une espece de calme général, parce qu'alors le soleil, plus voisin de nous, échauffe presque également tout l'hémisphere jusqu'au pôle. Ce cours uniforme & constant que le nord-ouest prend en juin, vient de ce que le soleil, rapproché jusqu'au parallele d'*Asouan* & presque des *Canaries*, établit derriere l'*Atlas* une aspiration voisine & réguliere. Ce retour périodique des vents d'est, à la suite de chaque équinoxe, a sans doute aussi une raison géographique, mais pour la trouver il faudroit avoir un tableau général de ce qui se passe en d'autres lieux du continent; & j'avoue que par-là elle m'échappe. J'ignore également la raison de cette durée de *trois jours*, que les vents de *sud* & de *nord* affectent d'observer à chaque fois qu'ils paroissent dans le tems des équinoxes.

Il arrive quelquefois dans la marche générale d'un même vent, des différences qui viennent de la conformation des terrains; c'est-à-dire, que si un vent rencontre une vallée, il en prend la direction à la maniere des courans de mer. De-là, sans doute, vient que sur le golfe Adriatique, l'on ne connoît presque que le nord-ouest & le sud-est, parce que telle est la direction de ce bras de mer : par une raison semblable, tous les vents deviennent sur la mer Rouge *nord* ou *sud*; & si dans la Provence le nord-ouest ou *mistral* est si fréquent, ce ne doit être que parce que les courans d'air qui tombent des *Cévennes* & des *Alpes*, sont forcés de suivre la direction de la vallée du *Rhône*.

Mais que devient la masse d'air pompée par la côte d'Afrique & la zone torride? C'est ce dont on peut rendre raison de deux manieres.

1°. L'air arrivé ſous ces latitudes, y forme un grand courant connu ſous le nom de *vent alizé* d'*eſt*, lequel regne, comme l'on ſait, des Canaries à l'Amérique (1) : parvenu là, il paroît qu'il y eſt rompu par les montagnes du continent, & que détourné de ſa premiere direction, il revient dans un ſens contraire former ce vent d'oueſt qui regne ſous le parallele du Canada; en ſorte que par ce retour, les pertes des régions polaires ſe trouvent réparées.

2°. L'air qui afflue de la Méditerranée ſur l'Afrique, s'y dilatant par la chaleur, s'éleve dans la région ſupérieure; mais comme il ſe refroidit à une certaine hauteur, il arrive que ſon premier volume ſe réduit infiniment par la condenſation. On pourroit dire qu'ayant alors repris ſon poids, il devroit retomber; mais outre qu'en ſe rapprochant de la terre, il ſe réchauffe, & rentre en dilatation, il éprouve encore de la part de l'air inférieur un effort puiſſant & continu qui le ſoutient; ces deux couches de l'air ſupérieur refroidi & de l'air inférieur dilaté, ſont dans un effort perpétuel l'une à l'égard de l'autre. Si l'équilibre ſe rompt, l'air ſupérieur obéiſſant à ſon poids, peut fon-

(1) M. Franklin a penſé que la cauſe du vent *alizé d'eſt*, tenoit à la rotation de la terre ; mais ſi cela eſt, pourquoi le vent d'eſt n'eſt-il pas perpétuel ? Comment d'ailleurs expliquer dans cette hypotheſe les deux mouſſons de l'Inde, tellement diſpoſées que leurs alternatives ſont marquées préciſément par le paſſage du ſoleil dans la ligne équinoxiale ; c'eſt-à-dire, que les vents d'oueſt & de ſud regnent pendant les ſix mois que le ſoleil eſt dans la zone boréale ; & les vents d'eſt & de nord pendant les ſix mois qu'il eſt dans la zone auſtrale. Ce rapport ne prouve-t-il pas que tous les accidens des vents dépendent uniquement de l'action du ſoleil ſur l'atmoſphere du globe ? La lune, qui a un effet ſi marqué ſur l'océan, peut en avoir auſſi ſur les vents ; mais l'influence des autres planetes paroît une chimere qui ne convient qu'à l'aſtrologie des anciens.

dre dans la région inférieure jusqu'à terre : c'est à des accidens de ce genre que l'on doit ces torrens subits d'air glacé, connus sous le nom d'*ouragans* & de *grains* qui semblent tomber du ciel, & qui apportent dans les saisons & les régions les plus chaudes, le froid des zones polaires. Si l'air environnant résiste, leur effet est borné à un court espace; mais s'ils rencontrent des courans déja établis, ils en accroissent leurs forces, & ils deviennent des tempêtes de plusieurs heures. Ces tempêtes sont seches quand l'air est pur; mais s'il est chargé de nuages, elles s'accompagnent d'un déluge d'eau & de grêle que l'air froid condense en tombant. Il peut même arriver qu'il s'établisse à l'endroit de la rupture une chûte d'eau continue, à laquelle viendront se résoudre les nuages environnans, & il en résultera ces colonnes d'eau connues sous le nom de *trombes* & de *typhons* (1); ces trombes ne sont pas rares sur la côte de Syrie, vers le cap *Ouedjh* & vers le *Carmel*; & l'on observe qu'ils ont lieu sur-tout au temps des équinoxes, & par un ciel orageux & couvert de nuages.

Les montagnes d'une certaine hauteur fournissent des exemples habituels de cette chûte de l'air refroidi dans la région supérieure. Lorsqu'aux approches de l'hiver, leurs sommets se couvrent de neiges, il en émane des torrens impétueux que les marins appellent *vents de neige*. Ils disent alors que les *montagnes se défendent*, parce que ces vents en repoussent, de quelque côté que l'on veuille en approcher. Le golfe de Lyon & celui d'Alexandrette sont célébres sur la Méditerranée par des circonstances de cette espece.

On explique par les mêmes principes, les phénomenes de ces vents de côtes, vulgairement appellés

(1) M. Franklin en donne la même explication.

vents de terre: L'obſervation des Marins conſtate ſur la Méditerranée, que pendant le jour ils viennent de la mer; pendant la nuit, de la terre; qu'ils ſont plus forts près des côtes élevées, & plus foibles près des côtes baſſes. La raiſon en eſt que l'air tantôt dilaté par la chaleur du jour, tantôt condenſé par le froid de la nuit, monte & deſcend tour-à-tour de la terre ſur la mer, & de la mer ſur la terre. Ce que j'ai obſervé en Syrie, rend cet effet palpable. La face du Liban qui regarde la mer, étant frappée du ſoleil pendant le cours de la journée, & ſurtout depuis midi, il s'y excite une chaleur qui dilate la couche d'air qui couvre la pente. Cet air devenant plus léger, ceſſe d'être en équilibre avec celui de la mer; il en eſt preſſé, chaſſé en haut: mais le nouvel air qui le remplace s'échauffant à ſon tour, marche bientôt à ſa ſuite; & de proche en proche, il ſe forme un courant ſemblable à ce qu'on obſerve le long des tuyaux de poêle ou de cheminée (1). Lorſque le ſoleil ſe couche, cette action ceſſe; la montagne ſe refroidit, l'air ſe condenſe; en ſe condenſant, il devient plus lourd, il retombe, & dès-lors forme un torrent qui coule le long de la pente à la mer: ce courant ceſſe le matin, parce que le ſoleil revenu ſur l'horizon, recommence le jeu de la veille. Il ne s'avance en mer qu'à deux ou trois lieues, parce que l'impulſion de ſa chûte eſt détruite par la réſiſtance de la maſſe d'air où il entre. C'eſt en raiſon de la hauteur & de la rapidité de cette chûte, que le cours du vent de terre ſe prolonge; il eſt plus étendu au pied du *Liban* & de la chaîne du nord, parce que dans cette partie, les montagnes ſont plus élevées, plus

(1) Il eſt ſouvent ſenſible à la vue; mais on le rend encore plus évident en approchant des tuyaux une ſoie effilée ou la flamme d'une petite bougie.

rapides, plus voisines de la mer. Il a des rafales violentes & subites à l'embouchure de la *Qâsmîé* (1); parce que la profonde vallée de *Bèqâà* rassemblant l'air dans son canal étroit, le lance comme par un tuyau. Il est moindre sur la côte de Palestine, parce que les montagnes y sont plus basses, & qu'entre elles & la mer, il y a une plaine de quatre à cinq lieues. Il est nul à Gaze & sur le rivage d'Egypte, parce que ce terrain plat n'a point une pente assez marquée. Enfin, par-tout il est plus fort l'été, plus foible l'hiver, parce qu'en cette derniere saison, la chaleur & la dilatation sont bien moindres.

Cet état respectif de l'air de la mer & de l'air des continens, est la cause d'un phénomene observé dès long-tems; la propriété qu'ont les terres en général, & sur-tout les montagnes, d'attirer les nuages. Quiconque a vu diverses plages, a pu se convaincre que les nuages toujours créés sur la mer, s'élevent ensuite par une marche constante vers les continens, & se dirigent de préférence vers les plus hautes montagnes qui s'y trouvent. Quelques Physiciens ont voulu voir en ceci une *vertu d'attraction*; mais outre que cette *cause occulte* n'a rien de plus clair que l'*ancienne horreur du vide*, il est ici des agens matériels qui rendent une raison mécanique de ce phénomene : je veux dire les lois de l'équilibre des fluides, par lesquelles les masses de l'air lourd poussent en haut les masses de l'air léger. En effet, les continens étant toujours, à égalité de latitude & de niveau, plus échauffés que les mers, il en doit résulter un courant habituel qui porte l'air, & par conséquent les nuages de la mer sur la terre. Ils s'y

(1) Ces rafales sont si brusques, qu'elles font quelquefois *chavirer* les bateaux. Peu s'en est fallu que je n'en aye fait l'expérience.

dirigeront d'autant plus que les montagnes seront plus échauffées, plus *aspirantes* : s'ils trouvent un pays plat & uni, ils glisseront dessus sans s'y arrêter, parce que ce terrain étant également échauffé, rien ne les y condense ; c'est par cette raison qu'il ne pleut jamais, ou que très-rarement, pendant l'été, en Egypte & dans les déserts d'Arabie & d'Afrique. L'air de ces contrées échauffé & dilaté, repousse les nuages, parce qu'ils sont une *vapeur*, & que toute vapeur est constamment élevée par l'air chaud. Ils sont contraints de surnager dans la région moyenne, où le courant régnant les porte vers les parties élevées du continent, qui font en quelque sorte office de cheminée, ainsi que je l'ai déjà dit. Là, plus éloignés du plan de la terre, qui est le grand foyer de la chaleur, ils sont refroidis, condensés, & par un mécanisme semblable à celui des chapiteaux dans la dilatation, leurs particules se résolvent en pluies ou en neiges ; en hiver, les effets changent avec les circonstances : alors que le soleil est éloigné des pays dont nous parlons, la terre n'étant plus si échauffée, l'air y prend un état rapproché de celui des hautes montagnes ; il devient plus froid & plus dense ; les vapeurs ne sont plus enlevées aussi haut ; les nuages se forment plus bas : souvent même ils tombent jusqu'à terre, où nous les voyons sous le nom & la forme de *brouillards*. A cette époque, accumulés par les vents d'ouest, & par l'absence des courans qui les emportent pendant l'été, ils sont contrains de se résoudre sur la plaine ; & de-là l'explication de ce problême (1) : *Pourquoi l'évaporation étant plus forte en été qu'en hiver, il y a cependant plus de nuages, de brouillards & de pluies en hiver qu'en été ?* De-là encore la raison de cet autre fait commun à l'Egypte & à la Palestine (2) :

(1) Voyez article de l'Egypte.

(2) J'en ai fait l'observation en Palestine, dans les mois de no-

Que *s'il y a une pluie continue & douce, elle se fera plutôt de nuit que de jour.* Dans ces pays, on observe en général que les nuages & les brouillards s'approchent de terre pendant la nuit, & s'en éloignent pendant le jour, parce que la présence du soleil excite encore une chaleur suffisante pour les repousser: j'en ai eu des preuves fréquentes au Kaire dans les mois de juillet & d'août 1783. Souvent au lever du soleil, nous avions du brouillard, le thermometre étant à dix-sept degrés; deux heures après, le thermometre étant à vingt, & montant jusqu'à vingt-quatre degrés, le ciel étoit couvert & parsemé de nuages qui couroient au sud. Revenant de Suez à la même époque, c'est-à-dire, du vingt-quatre au vingt-six juillet, nous n'avions point eu de brouillard pendant les deux nuits que nous avions couché dans le désert; mais étant arrivé à l'aube du jour en vue de la vallée d'Egypte, je la vis couverte d'un lac de vapeurs qui me parurent stagnantes: à mesure que le jour parut, elles prirent du mouvement & de l'élévation; & il n'étoit pas huit heures du matin, que la terre étoit découverte & l'air n'avoit plus que des nuages épars qui remontoient la vallée. L'année suivante, étant chez les Druzes, j'observai des phénomenes presque semblables. D'abord sur la fin de juin, il régna une suite de nuages que l'on attribua au débordement du Nil sur l'Egypte (1), & qui effectivement venoient de cette partie, & passoient au *nord-est* (2). Après cette premiere irruption,

---

vembre, décembre & janvier 1784 & 85. La plaine de Palestine, sur-tout vers Gaze, est à-peu-près dans les mêmes circonstance de climat que l'Egypte.

(1) Il n'est pas inutile d'observer que le Nil établit alors un courant sur toute la côte de Syrie, qui porte de Gaze en Chypre.

(2) Il me paroît que c'est la même colonne dont parle M. le

il survint sur la fin de juillet & en août, une seconde saison de nuages. Tous les jours, vers onze heures ou midi, le ciel se couvroit; souvent le soleil ne paroissoit pas de la soirée; le pic du *Sannin* se chargeoit de nuages; & plusieurs grimpant sur les pentes, couroient parmi les vignes & les sapins : souvent étant à la chasse ils m'ont enveloppé d'un brouillard blanc, humide, tiede & opaque, au point de ne pas voir à quatre pas. Vers les dix ou onze heures de nuit, le ciel se démasquoit, les étoiles étinceloient, la nuit se passoit sereine, le soleil se levoit brillant, & vers le midi l'effet de la veille recommençoit. Cette répétition m'inquiéta, d'autant plus que je concevois moins ce que devenoit toute cette somme de nuages. Une partie, à la vérité, passoit la chaîne du *Sannin*, & je pouvois supposer qu'elle alloit sur l'Antiliban ou dans le désert; mais celle qui étoit en route sur la pente au moment où le soleil se couchoit, que devenoit-elle, sur-tout ne laissant ni rosée ni pluie capable de la consommer? Pour en découvrir la raison, j'imaginai de monter plusieurs jours de suite, à l'aube du matin, sur un sommet voisin, & là, plongeant sur la vallée & sur la mer par une ligne oblique d'environ cinq lieues, j'examinai ce qui se passoit. D'abord je n'appercevois qu'un lac de vapeurs qui voiloient les eaux, & cet horizon maritime me paroissoit obscur, pendant que celui des montagnes étoit très-clair : à mesure que le soleil l'éclairoit, je distinguois des nuages par le reflet de ses rayons; ils me paroissoient d'abord très-bas; mais à mesure que la chaleur croissoit, ils se séparoient, montoient, & prenoient toujours la route de la montagne, pour y passer le reste du

---

Baron de Tott. J'ai pareillement constaté l'état vaporeux de l'horizon d'Egypte, dont il fait mention.

jour, ainsi que je l'ai dit. Alors je supposai que ces nuages que je voyois ainsi monter, étoient en grande partie ceux de la veille qui n'ayant pas achevé leur ascension, avoient été saisis par l'air froid, & rejetés à la mer par le vent de terre. Je pensai qu'ils y étoient retenus toute la nuit, jusqu'à ce que le vent de mer se levant, les reportât sur la montagne, & les fît passer en partie par dessus le sommet, pour aller se résoudre de l'autre côté en rosée, ou abreuver l'air altéré du désert.

J'ai dit que ces nuages ne nous apportoient point de rosée ; & j'ai souvent remarqué que lorsque le tems étoit ainsi couvert, il y en avoit moins que lorsque le ciel étoit clair. En tout temps la rosée est moins abondante sur ces montagnes qu'à la côte & dans l'Egypte ; & cela s'explique très-bien, en disant que l'air ne peut élever à cette hauteur l'excès d'humidité dont il se charge ; car la rosée est, comme l'on sait, cet excès d'humide que l'air échauffé dissout pendant le jour, & qui, se condensant par la fraîcheur du soir, retombe avec d'autant plus d'abondance, que le lieu est plus voisin de la mer (1) : de-là les rosées excessives dans le Delta, moindres dans la Thébaïde & dans l'intérieur du désert, selon ce que l'on m'en a dit ; & si l'humidité ne tombe point lorsque le ciel est voilé, c'est parce qu'elle a pris la forme de nuages, ou que ces nuages l'interceptent.

Dans d'autres cas, le ciel étant serein, l'on voit

---

(1) Ceci résout un problême qu'on m'a proposé à *Yâfa* : à savoir pourquoi l'on sue plus à *Yâfa* sur les bords de la mer, qu'à *Ramlé* qui est à trois lieues, dans les terres. La raison en est que l'air de Yâfa étant saturé d'humidité, ne pompe qu'avec lenteur l'émanation du corps, pendant qu'à Ramlé l'air plus avide la pompe plus vîte. C'est aussi par cette raison que dans nos climats l'haleine est visible en hiver, & non en été.

des nuages se dissiper & se dissoudre comme de la fumée; d'autres fois se former à vue-d'œil, & d'un point premier, devenir des masses immenses. Cela arrive, sur-tout, sur la pointe du Liban, & les Marins ont éprouvé que l'apparition d'un nuage sur ce pic étoit un présage infaillible du vent d'ouest. Souvent au coucher du soleil, j'ai vu de ces fumées s'attacher aux flancs des rochers de *Nahr-el Kelb*, & s'accroître si rapidement, qu'en une heure la vallée n'étoit qu'un lac. Les habitans disent que ce sont des vapeurs de la vallée; mais cette vallée étant toute de pierre & presque sans eau, il est impossible que ce soient des émanations; il est plus naturel de dire que ce sont les vapeurs de l'atmosphere qui, condensées à l'approche de la nuit, tombent en une pluie imperceptible, dont l'entassement forme le lac fumeux que l'on voit. Les brouillards s'expliquent par les mêmes principes; il n'y en a point dans les pays chauds loin de la mer, ni pendant les sécheresses de l'été, parce qu'en ces cas l'air n'a point d'humide excédent. Mais ils se montrent dans l'automne après les pluies, & même en été après les ondées d'orages, parce qu'alors la terre a reçu une matiere d'évaporation, & pris un degré de fraîcheur convenable à la condensation. Dans nos climats ils commencent toujours à la surface des prairies, de préférence aux champs labourés. Souvent au coucher du soleil, on voit se former sur l'herbe une nappe de fumée, qui bientôt croît en hauteur & en étendue. La raison en est que les lieux humides & frais réunissent, plus que les lieux poudreux, les qualités nécessaires à condenser les vapeurs qui tombent. Il y a d'ailleurs une foule de considérations à faire sur la formation & la nature de ces vapeurs, qui, quoique les mêmes, prennent à terre le nom de *brouillards*, & dans l'air, celui de *nuages*. En combinant leurs divers accidens, on s'apperçoit qu'ils suivent ces lois de *combinaison*, de

dissolution, de *précipitation*, & de *saturation*, dont la Physique moderne, sous le nom de *Chymie*, s'occupe à développer la théorie. Pour en traiter ici, il faudroit entrer dans des détails qui m'écarteroient trop de mon sujet : je me bornerai à une derniere observation, relative au tonnerre.

Le tonnerre a lieu dans le Delta comme dans la Syrie ; mais il y a cette différence entre ces deux pays, que dans le Delta & la plaine de Palestine, il est infiniment rare l'été, & plus fréquent l'hiver ; dans les montagnes, au contraire, il est plus commun l'été, & infiniment rare l'hiver. Dans les deux contrées ; sa vraie saison est celle des pluies, c'est-à-dire, le temps des équinoxes, & sur-tout de celui d'automne, il est encore remarquable qu'il ne vient jamais des parties du continent, mais de celles de la mer : c'est toujours de la Méditerranée que les orages arrivent sur le Delta (1) & la Syrie. Leurs instans de préférence dans la journée, sont le soir & le matin (2) ; ils sont accompagnés d'ondées violentes, & quelquefois de grêle qui couvrent en une heure de temps la campagne de petits lacs. Ces circonstances, & sur-tout cette associa-

(1) J'ignore ce qui se passe à cet égard dans la haute Égypte : quant au Delta, il paroît que quelquefois il reçoit des nuages & du tonnerre de la mer Rouge. Le jour que je quittai le Kaire (26 septembre 1783), à la nuit tombante, il parut un orage dans le sud-est qui bientôt donna plusieurs coups de tonnerre, & finit par une grêle violente de la grosseur des pois ronds de la plus forte espece. Elle dura dix à douze minutes, & nous eûmes le tems, mes compagnons de voyage & moi, d'en ramasser dans le bateau assez pour en remplir deux grands verres, & dire que nous avons bu à glace en Egypte. Il est d'ailleurs bon d'observer que c'étoit l'époque où la mousson de sud commence sur la mer-Rouge.

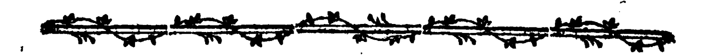
(2) M. Niebuhr a également observé à Moka & à Bombai, que les orages venoient toujours de la mer.

tion

tion perpétuelle des nuages au tonnerre, donnent lieu au raisonnement suivant : si le tonnerre se forme constamment avec les nuages, s'il a un besoin absolu de leur intermede pour se manifester, il est donc le produit de quelques-uns de leurs élémens. Or, comment se forment les nuages ? Par l'évaporation des eaux. Comment se fait l'évaporation ? Par la présence de l'élément du feu. L'eau par elle-même n'est point volatile ; il lui faut un agent pour l'élever : cet agent est le feu, & de-là ce fait déjà observé ; *que l'évaporation est toujours en raison de la chaleur appliquée à l'eau.* Chaque molécule d'eau est rendue volatile par une molécule de feu, & sans doute aussi par une molécule d'air qui s'y combine. On peut regarder cette combinaison comme un sel neutre, & la comparant au nitre, l'on peut dire que l'eau y représente l'alkali, & le feu l'acide nitreux. Les nuages ainsi composés, flottent dans l'air, jusqu'à ce que des circonstances propres viennent les dissoudre; s'il se présente un agent qui ait la faculté de rompre subitement la combinaison des molécules, il arrive une détonation, accompagnée, comme dans le nitre, de bruit & de lumiere ; par cet effet, la matiere du feu & de l'air, se trouvant tout-à-coup dissipée, l'eau qui y étoit combinée, rendue à sa pesanteur naturelle, tombe précipitamment de la hauteur où elle s'étoit élevée : de-là, ces ondées violentes qui suivent les grands coups de tonnerre, & qui arrivent de préférence à la fin des orages, parce qu'alors la matiere du feu est épuisée. Quelquefois cette matiere du feu n'étant combinée qu'avec l'air seul, elle fuse à la maniere du nitre ; & c'est sans doute ce qui produit ces éclairs qu'on appelle *feux d'horizon.* Mais cette matiere du feu est-elle distincte de la matiere électrique ? Suit-elle dans ses combinaisons & ses détonations, des affinités & des lois particulieres ? C'est ce que je n'entreprendrai pas d'examiner.

Ces recherches ne peuvent convenir à une relation de voyage: je dois me borner aux faits, & c'eſt déjà beaucoup, d'y avoir joint quelques explications qui en découloient naturellement (1).

(1) Il ſemble auſſi que les étoiles volantes ſont une combinaiſon particuliere de la matiere du feu. Les Maronites de *Mar-Elias*, m'ont aſſuré qu'une de ces étoiles tombée il y a trois ans, ſur deux mulets du couvent, les tua en faiſant un bruit ſemblable à un coup de piſtolet, ſans laiſſer plus de traces que le tonnerre.



ÉTAT POLITIQUE
DE
LA SYRIE.

CHAPITRE XXII.

Des Habitans de la Syrie.

Ainsi que l'Egypte, la Syrie a dès long-temps subi des révolutions qui ont mélangé les races de ses habitans. Depuis 2500 ans, l'on peut compter dix invasions qui y ont introduit & fait succéder des peuples étrangers. D'abord ce furent les *Assyriens de Niniv*· qui, ayant passé l'Euphrate vers l'an 750 avant not. Ere, s'emparerent en soixante années de presque tout le pays qui est au nord de la Judée. Les *Kaldéens* de *Babylone* ayant détruit cette puissance dont ils dépendoient, succéderent comme par droit d'héritage à ses possessions, & acheverent de conquérir la Syrie, la seule île de Tyr exceptée. Aux Kaldéens succéderent les *Perses* de *Cyrus*, & aux Perses les Macédoniens d'*Alexandre*. Alors il sembla que la Syrie alloit cesser d'être vassale de Puissances étrangeres; & que selon le droit naturel de chaque pays, elle auroit un gouvernement propre; mais les peuples, qui ne trouverent dans les Séleucides que des despotes durs & oppresseurs, ré-

duits à la néceſſité de porter un joug, choiſirent le moins peſant, & la Syrie devint, par les armes de Pompée, province de l'Empire de Rome.

Cinq ſiecles après, lorſque les enfans de *Théodoſe* ſe partagerent leur immenſe patrimoine, elle changea de Métropole ſans changer de maître, & elle fut annexée à l'Empire de Conſtantinople. Telle étoit ſa condition, lorsque l'an 622 les tribus de l'Arabie, raſſemblées ſous l'étendart de *Mahomet*, vinrent la poſſéder ou plutôt la dévaſter. Depuis ce temps, déchirée par les guerres civiles des Fâtmites & des Ommiades, ſouſtraite aux Kalifes par leurs lieutenans rebelles, ravie à ceux-ci par les milices Turkmanes, diſputée par les Européens croiſés, repriſe par les Mamlouks d'Egypte, revagée par *Tamerlan* & ſes Tartares, elle eſt enfin reſtée aux mains des Turks Ottomans, qui depuis 268 années, en ſont les maîtres.

Du trouble de tant de viciſſitudes eſt reſté un dépôt de population, varié comme les parties dont il s'eſt formé ; en ſorte qu'il ne faut pas regarder les habitans de la Syrie comme une même nation, mais comme un alliage de nations diverſes.

On peut en faire trois claſſes principales :

1°. La poſtérité du peuple conquis par les Arabes, c'eſt-à-dire, les Grecs du bas Empire.

2°. La poſtérité des Arabes conquérans.

3°. Le peuple dominant aujourd'hui, les Turks Ottomans.

De ces trois claſſes, les deux premieres exigent des ſubdiviſions à raiſon des diſtinctions qui y ſont ſurvenues. Ainſi il faut diviſer les Grecs :

1°. En Grecs propres, dits vulgairement *Schiſmatiques*, ou *ſéparés* de la communion de Rome.

2°. En Grecs-latins, réunis à cette communion.

3°. En Maronites ou Grecs de la ſecte du Moine Ma-

ron, ci-devant indépendans des deux communions, aujourd'hui réunis à la derniere.

Il faut diviser les Arabes, 1°. en descendans propres des conquérans, lesquels ont beaucoup mêlé leur sang, & qui sont la portion la plus considérable.

2°. En Motouâlis, distincts de ceux ci par des opinions religieuses.

3°. En Druzes, également distincts par une raison semblable.

4°. Enfin en *Ansârié*, qui sont aussi dérivés des Arabes.

A ces peuples, qui sont les habitans agricoles & sédentaires de la Syrie, il faut encore ajouter trois autres peuples *errans* & pasteurs : savoir, 1°. les *Turkmans*; 2°. les Kourdes; & 3°. les Arabes-Bédouins.

Telles sont les races qui sont répandues sur le terrain compris entre la mer & le désert, depuis Gaze jusqu'à Alexandrette.

Dans cette énumération, il est remarquable que les peuples anciens n'ont pas de représentans sensibles; leurs caracteres se sont tous confondus dans celui des Grecs, qui, en effet, par un séjour continué depuis Alexandre, ont bien eu le tems de s'identifier l'ancienne population : la terre seule, & quelques traits de mœurs & d'usages, conservent des vestiges des siecles reculés.

La Syrie n'a pas, comme l'Egypte, refusé d'adopter les races étrangeres. Toutes s'y naturalisent également bien; le sang y suit à-peu-près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature du climat. Ainsi, les habitans des plaines du midi sont plus bazanés que ceux du nord, & ceux-là beaucoup plus que les habitans des montagnes. Dans le Liban & le pays des Druzes, le teint ne differe pas de celui de nos provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Da-

mas & de Tripoli pour leur blancheur, & même pour la régularité des traits : ſur ce dernier article il faut en croire la renommée, puisque le voile qu'elles portent ſans ceſſe ne permet à perſonne de faire des obſervations générales. Dans pluſieurs cantons, les payſannes ſont moins ſcrupuleuſes, ſans être moins chaſtes. En Paleſtine, par exemple, on voit presqu'à découvert les femmes mariées ; mais la miſere & la fatigue n'ont point laiſſé d'agrémens à leur figure, les yeux ſeuls ſont presque toujours beaux par-tout ; la longue draperie qui fait l'habillement général, permet dans les mouvemens du corps d'en démêler la forme ; elle manque quelquefois d'élégance, mais du moins ſes proportions ne ſont pas altérées. Je ne me rappelle pas avoir vu en Syrie, & même en Egypte, deux ſujets boſſus ou contrefaits ; il eſt vrai que l'on y connoit peu ces tailles étranglées que parmi nous on recherche: elles ne ſont pas eſtimées en Orient ; & les jeunes filles, d'accord avec leurs meres, emploient de bonne-heure jusqu'à des recettes ſuperſtitieuſes pour acquérir de l'embonpoint : heureuſement la nature, en réſiſtant à nos fantaiſies, a mis des bornes à nos travers, & l'on ne s'apperçoit pas qu'en Syrie, où l'on ne ſe ſerre pas la taille, les corps deviennent plus gros qu'en France, où on l'étrangle.

Les Syriens ſont en général de ſtature moyenne. Ils ſont, comme dans tous les pays chauds, moins replets que les habitans du nord. Cependant on trouve dans les villes quelques individus dont le ventre prouve, par ſon ampleur, que l'influence du régime peut, juſqu'à un certain point, balancer celle du climat.

Du reſte, la Syrie n'a de maladie qui lui ſoit particuliere, que le bouton d'Alep ; dont je parlerai en traitant de cette ville. Les autres maladies ſont les dyſſenteries, les fievres inflammatoires, les intermittentes, qui viennent à la ſuite des mauvais fruits dont

le peuple se gorge. La petite vérole y est quelquefois très-meurtriere. L'incommodité générale & habituelle est le mal d'estomac; & l'on en conçoit aisément les raisons, quand on considere que tout le monde y abuse de fruits non mûrs, de légumes crus, de miel, de fromage, d'olives, d'huile forte, de lait aigre, & de pain mal fermenté. Ce sont là les alimens ordinaires de tout le monde; & les sucs acides qui en résultent, donnent des âcretés, des nausées, & même des vomissemens de bile assez fréquens. Aussi la premiere indication en toute maladie est-elle presque toujours l'émétique, qui cependant n'y est connu que des Médecins François. La saignée, comme je l'ai déjà dit, n'est jamais bien nécessaire ni fort utile. Dans les cas moins urgens, la crême de tartre & les tamarins ont le succès le plus marqué.

L'idiome général de la Syrie est la langue arabe. M. Niebuhr rapporte, sur un ouï-dire, que le syriaque est encore usité dans quelques villages des montagnes; mais quoique j'aye interrogé à ce sujet des Religieux qui connoissent le pays dans un grand détail, je n'ai rien appris de semblable: seulement on m'a dit que les bourgs de *Maloula* & de *Sidnâïa*, près de Damas, avoient un idiome si corrompu, que l'on avoit beaucoup de peine à l'entendre. Mais cette difficulté ne prouve rien, puisque dans la Syrie, comme dans tous les pays Arabes, les dialectes varient & changent à chaque endroit. On peut donc regarder le Syriaque comme une langue morte pour ces cantons. Les Maronites, qui l'ont conservé dans leur messe, ne l'entendent pas pour la plupart en le récitant. Le grec est dans le même cas. Parmi les Moines & les Prêtres schismatiques ou catholiques, il en est très-peu qui le comprennent; il faut qu'ils en ayent fait une étude particuliere dans les îles de l'Archipel: on sait d'ailleurs que le grec moderne est tellement corrompu, qu'il

ne suffit pas plus pour entendre Démosthène, que l'Italien pour lire Cicéron. La langue turke n'est usitée en Syrie que par les gens de guerre & du Gouvernement, & par les hordes Turkmanes (1). Quelques naturels l'apprennent pour le besoin de leurs affaires, comme les Turks apprennent l'arabe; mais la prononciation & l'accent de ces deux langues ont si peu d'analogie, qu'elles demeurent toujours étrangeres l'une à l'autre. Les bouches Turkes, habituées à une prosodie nasale & pompeuse, parviennent rarement à imiter les sons âcres & les aspirations fortes de l'arabe. Cette langue fait un usage si répété de voyelles & de consonnes gutturales, que lorsqu'on l'entend pour la premiere fois, on diroit des gens qui se gargarisent. Ce caractere la rend pénible à tous les Européens; mais telle est la puissance de l'habitude, que lorsque nous nous plaignons aux Arabes de son aspérité, ils nous taxent de manquer d'oreille, & rejettent l'inculpation sur nos propres idiomes. L'italien est celui qu'ils préférent, & ils comparent avec quelque raison le françois au turk, & l'anglois au Persan. Entr'eux ils ont presque les mêmes différences. L'arabe de Syrie est beaucoup plus rude que celui d'Egypte; la prononciation des gens de loi au Kaire passe pour un modele de facilité & d'élégance. Mais, selon l'observation de M. Niebuhr, celle des habitans de l'Yémen & de la côte du sud est infiniment plus douce, & donne à l'arabe un coulant dont on ne l'eût pas cru susceptible. On a voulu quelquefois établir des analogies entre les climats & les prononciations des langues; l'on a dit, par exemple, que les habitans du nord parloient plus

(1) Alexandrette & *Beilan* qui en est voisin, parlent turk; mais on peut les regarder comme *frontieres* de la Caramanie, où le turk est la langue vulgaire.

des levres & des dents, que les habitans du midi. Cela peut être vrai pour quelques parties de notre continent ; mais pour en faire une application générale, il faudroit des obſervations plus détaillées & plus étendues. L'on doit être réſervé dans tous ces jugemens généraux ſur les langues & ſur leurs caracteres, parce que l'on raiſonne toujours d'après la ſienne, & par conſéquent d'après un préjugé d'habitude qui nuit beaucoup à la juſteſſe du raiſonnement.

Parmi les peuples de la Syrie dont j'ai parlé, les uns ſont répandus indifféremment dans toutes les parties, les autres ſont bornés à des emplacemens particuliers qu'il eſt à propos de déterminer.

Les Grecs propres, les Turks & les Arabes payſans ſont dans le premier cas ; avec cette différence, que les Turks ne ſe trouvent que dans les villes, où ils exercent les emplois de guerre & de magiſtrature, & les arts. Les Arabes & les Grecs peuplent les villages, & forment le claſſe des laboureurs à la campagne, & le bas-peuple dans les villes. Le pays qui a le plus de villages Grecs, eſt le Pachalic de Damas.

Les Grecs de la Communion de Rome, bien moins nombreux que les Schiſmatiques, ſont tous retirés dans les villes, où ils exercent les arts & le négoce. La protection des *Francs* leur a valu, dans ce dernier genre, une ſupériorité marquée par-tout où il y a des comptoirs d'Europe.

Les *Maronites* forment un corps de nation qui occupe presque excluſivement tout le pays compris entre *Nahr-el-kelb* (*Riviere du Chien*) & *Nahr-el-bàred* (*Riviere froide*), depuis le ſommet des montagnes à l'orient, jusqu'à la Méditerranée à l'occident.

Les *Druzes* leur ſont limitrophes, & s'étendent depuis *Nahr-el-kelb* juſques près de *Sour* (Tyr), entre la vallée de *Beqâà* & la mer.

Le pays des *Motouâlis* comprenoit ci-devant la val-

lée de *Bêqâá* jusqu'à *Sour*. Mais ce peuple, depuis quelque temps, a essuyé une révolution qui l'a presque anéanti.

A l'égard des *Ansârié*, ils sont répandus dans les montagnes, depuis *Nahr-âqqar* jusqu'à Antâkié : on les distingue en diverses peuplades, telles que les *Kelbié*, les *Qadmousié*, les *Chamsié*, &c.

Les *Turkmans*, les *Kourdes* & les *Bedouins* n'ont pas de demeures fixes, mais ils errent sans cesse avec leurs tentes & leurs troupeaux dans des districts limités dont ils se regardent comme les propriétaires : les hordes *Turkmanes* campent de préférence dans la plaine d'Antioche ; les *Kourdes*, dans les montagnes, entre Alexandrette & l'Euphrate ; & les *Arabes* sur toute la frontiere de la Syrie adjacente à leurs déserts, & même dans les plaines de l'intérieur, telles que celle de Palestine, de Beqââ & de Galilée.

Pour nous former des idées plus claires de ces peuples ; reprenons en détail ce qui concerne chacun d'eux.

CHAPITRE XXIII.

Des Peuples Pasteurs ou errans de la Syrie.

§. I. *Des Turkmans.*

Les *Turkmans* sont du nombre de ces peuplades Tartares qui, lors des grandes révolutions de l'Empire des Kalifes, émigrerent de l'Orient de la mer *Caspienne*, & se répandirent dans les vastes plaines de l'*Arménie* & de l'*Asie mineure*. Leur langue est la même que celle des Turks. Leur genre de vie est assez sem-

blable à celui des Arabes-Bedouins; comme eux, ils sont pasteurs, & par conséquent obligés de parcourir de grands espaces pour faire subsister leurs nombreux troupeaux. Mais il y a cette différence, que les pays fréquentés par les Turkmans étant riches en pâturages, ils peuvent en nourrir davantage, & se disperser moins que les tribus du désert. Chacun de leurs *ordous* ou camps reconnoît un chef, dont le pouvoir n'est point déterminé par des statuts, mais seulement dirigé par l'usage & par les circonstances; il est rarement abusif, parce que la société est resserrée, & que la nature des choses maintient assez d'égalité entre les membres. Tout homme en état de porter les armes, s'empresse de les porter, parce que c'est de sa force individuelle que dépendent sa considération & sa sureté. Tous les biens consistent en bestiaux, tels que les chameaux, les buffles, les chevres, & surtout les moutons. Les Turkmans se nourrissent de laitage, de beurre & de viande qui abondent chez eux. Ils en vendent le superflu dans les villes & dans les campagnes, & ils suffisent presque seuls à fournir les boucheries. Ils prennent en retour des armes, des habits, de l'argent & des grains. Leurs femmes filent des laines, & font des tapis dont l'usage existe dans ces contrées de tems immémorial, & par-là indique l'existence d'un état toujours le même. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer la pipe & de veiller à la conduite des troupeaux: sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont cavaliers vigoureux, & soldats infatigables. Souvent ils ont des discussions avec les Turks, qui les redoutent; mais comme ils sont divisés entre eux de camp à camp, ils ne prennent pas la supériorité que leur assureroient leurs forces réunies. On peut compter environ 30,000 Turkmans errans dans le Pachalic d'Alep & celui de Damas, qui sont les seuls qu'ils fré-

quentent dans la Syrie. Une grande partie de ces tribus passe en été dans l'Arménie & la Caramanie, où elle trouve des herbes plus abondantes, & revient l'hiver dans ses quartiers accoutumés. Les Turkmans sont censés Musulmans, & ils en portent assez communément le signe principal, la circoncision. Mais les soins de religion les occupent peu, & ils n'ont ni les cérémonies ni le fanatisme des peuples sédentaires. Quant à leurs mœurs, il faudroit avoir vécu parmi eux pour en parler sciemment. Seulement ils ont la réputation de n'être point voleurs comme les Arabes, quoiqu'ils ne soient ni moins généreux qu'eux, ni moins hospitaliers; & quand on considere qu'ils sont aisés sans être riches, exercés par la guerre, & endurcis par les fatigues & l'adversité, on juge que ces circonstances doivent éloigner d'eux la corruption des habitans des villes & l'avilissement de ceux des campagnes.

§. II. *Des Kourdes.*

Les Kourdes sont un autre corps de nation dont les Tribus divisées se sont également répandues dans la basse Asie, & ont pris, surtout depuis cent ans, une assez grande extension. Leur pays originel est la chaîne des montagnes d'où partent les divers rameaux du Tigre, laquelle enveloppant le cours supérieur du grand Zab, passe au midi jusqu'aux frontieres de l'Irak-Adjami ou *Persan* (1). Dans la Géographie moderne, ce pays est désigné sous le nom de *Kourd-estan.* Les plus anciennes traditions & histoires de l'Orient en ont fait mention, & y ont placé le théâtre de plusieurs événemens mythologiques. Le Kaldéen Bérose, & l'Armé-

(1) *Adjam* est le nom des Perses en arabe. Les Grecs l'ont connu & exprimé par *achemen--ides*.

nien Mariaba cité par Moyſe de Chorene, rapportent que ce fut dans les monts *Gord-ouées* (1) qu'aborda Xiſuthrus, échappé du déluge; & les circonſtances de poſition qu'ils ajoutent, prouvent l'indentité, d'ailleurs ſenſible, de *Gord* & *Kourd*. Ce ſont ces mêmes Kourdes que Xénophon cite ſous le nom de *Kard*-uques, qui s'oppoſerent à la retraite des *Dix mille*. Cet Hiſtorien obſerve que, quoique enclavés de toutes parts dans l'Empire des Perſes, ils avoient toujours bravé la Puiſſance du *grand Roi*, & les armes de ſes *Satrapes*. Ils ont peu changé dans leur état moderne; & quoiqu'en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de reſpect aux ordres du grand-Seigneur & de ſes Pachas. M. Niebuhr qui paſſa en 1769 dans ces cantons, rapporte qu'ils obſervent dans leurs montagnes une eſpece de gouvernement féodal qui me paroît ſemblable à ce que nous verrons chez les Druzes. Chaque village a ſon chef; toute la nation eſt partagée en trois factions principales & indépendantes. Les brouilleries naturelles à cet état d'anarchie, ont ſéparé de la nation un grand nombre de tribus & de familles, qui ont pris la vie errante des Turkmans & des Arabes. Elles ſe ſont répandues dans le Diarbekr, dans les plaines d'Arzroum, d'Erivan, de Sivas d'Alep & de Damas: on eſtime que toutes leurs peuplades réunies paſſent 140 mille *tentes*, c'eſt-à dire, 140 mille hommes armés. Comme les Turkmans, ces Kourdes ſont paſteurs & vagabonds; mais ils en différent par quelques points de mœurs: les Turkmans dotent leurs filles pour les marier. Les Kourdes ne les livrent qu'à prix d'argent. Les Turkmans ne font aucun cas de cette ancienneté d'extraction qu'on appelle *nobleſſe*: les Kourdes la pri-

(1) Strabon, liv. II, dit que le Niphates & ſa chaîne ſont τὰ Godouæi.

sent par dessus tout. Les Turkmans ne volent point: les Kourdes passent presque par-tout pour des brigands. On les redoute à ce titre dans les pays d'Alep & d'Antioche, où ils occupent, sous le nom de *Bagdachlié*, les montagnes à l'est de *Beilam*, jusques vers *Klés*. Dans ce Pachalic & dans celui de Damas, leur nombre passe 20 mille tentes & cabanes, car ils ont aussi des habitations sédentaires; ils sont censés *Musulmans*, mais ils ne s'occupent ni de dogmes ni de rites. Plusieurs parmi eux, distingués par le nom de *Yazdié*, honorent le *Chaitân* ou *Satan*, c'est-à-dire, le génie *ennemi* (de Dieu): cette idée conservée surtout dans le Diarbekr & sur les frontieres de la Perse, est une trace de l'ancien systême des deux *principes* du *bien* & du *mal*, qui sous des formes tour-à-tour persannes, juives, chrétiennes & musulmannes, n'a cessé de régner dans ces contrées. L'on a coutume de regarder *Zoroastre* comme son premier auteur: mais long-temps avant ce prophete, l'Egypte connoissoit *Ormuzd* & *Ahrimane* sous les noms d'*Osiris* & de *Typhon*. On a tort également de croire que ce systême ne fut repandu qu'au tems de Darius, fils d'Hystaspe, puisque Zoroastre, qui en fut l'apôtre, vécut en Médie dans un temps parallele au regne de Salomon.

La langue, qui est le principal indice de fraternité des peuples, est divisée chez les Kourdes en trois dialectes. Elle n'a ni les aspirations, ni les gutturales de l'arabe, & l'on assure qu'elle ne ressemble point au persan; en sorte qu'elle doit être une langue originale. Or, si l'on considere l'antiquité du peuple qui la parle, les relations qu'il a eues avec les *Medes*, les *Assyriens*, les *Perses*, & même les *Parthes* (1), on pour-

---

(1) *Sur le Tigre*, dit Strabon, *l'on compte plusieurs lieux appartenans aux Parthes, que les anciens appelloient Kardouques.* lib. 16.

ra penser que la connoissance de cette langue jetteroit quelques lumieres sur l'histoire ancienne de ces pays. Il n'en existe pas de dictionnaire connu; mais il seroit facile d'en créer un. Si le gouvernement de France proposoit des encouragemens aux Drogmans ou aux Missionnaires d'Alep, de Diarbekr ou de Bagdad, il se trouveroit promptement des sujets qui exécuteroient cet ouvrage (1).

§. III. *Des Arabes Bedouins.*

Un troisieme peuple errant dans la Syrie, sont ces *Arabes-Bedouins* que nous avons déjà trouvés en Egypte. Je n'en ai parlé que légerement à l'occasion de cette province, parce que ne les ayant vus qu'en passant & sans savoir leur langue, leur nom ne me rappelloit que peu d'idées; mais les ayant mieux connus en Syrie, ayant même fait un voyage à un de leurs camps près de *Gaze*, & vécu plusieurs jours avec eux, ils me fournissent maintenant des faits & des observations que je vais développer avec quelque détail.

---

(1) Depuis quelque temps, l'Impératrice de Russie a ordonné au Docteur Pallas de faire une collection de toutes les langues de l'Empire Russe; & les recherches doivent embrasser le Kuban même & la Géorgie. Peut-être les étendra-t-on jusqu'au *Kourdestan*. Lorsque le travail de cette collection sera fini, il y en aura un autre à faire: ce sera de réduire tous les alphabets de ces langues à un seul & même alphabet, car c'est un grand obstacle à la science, que cette diversité d'alphabets arabes, arméniens, géorgiens, ibériens, tartares, &c. Cette opération paraîtra peut-être impossible à beaucoup de personnes; mais d'après les essais que j'ai faits en ce genre, je la regarde comme praticable, & même aisée. Il suffit de bien connoître les élémens de la parole, & l'on parviendra à classer les voyelles & les consonnes de tous les alphabets. Au reste, il est bon d'observer que chez les Nations qui n'ont ni monumens, ni livres, c'en est un précieux que le dictionnaire de leur langue.

En général, lorsqu'on parle des *Arabes*, on doit diſtinguer s'ils ſont *cultivateurs* ou s'ils ſont *paſteurs*; car cette différence dans le genre de vie en établit une ſi grande dans les mœurs & le génie, qu'ils ſe deviennent presqu'étrangers les uns aux autres. Dans le premier cas, vivant ſedentaires, attachés à un même ſol, & ſoumis à des gouvernemens réguliers, ils ont un état ſocial qui les rapproche beaucoup de nous. Tels ſont les habitans de l'*Yémen*; & tels encore les descendans des anciens conquérans, qui forment, en tout ou en partie, la population de la Syrie, de l'Egypte & des Etats Barbaresques. Dans le ſecond cas, ne tenant à la terre que par un intérêt paſſager, tranſportant ſans ceſſe leurs tentes d'un lieu à l'autre, n'étant contraints par aucunes lois, ils ont une maniere d'être qui n'eſt ni celle des peuples policés, ni celle des ſauvages; & qui par cela même mérite d'être étudiée. Tels ſont les *Bedouins* ou *habitans* des vaſtes *déſerts* qui s'étendent depuis les confins de la *Perſe* jusqu'aux rivages de *Maroc*. Quoique diviſés par ſociétés ou tribus indépendantes, ſouvent même ennemies, on peut cependant les conſidérer tous comme un même corps de nation. La reſſemblance de leurs langues eſt un indice évident de cette fraternité. La ſeule différence qui exiſte entre eux, eſt que les tribus d'Afrique ſont d'une formation plus récente, étant poſtérieures à la conquête de ces contrées par les *Kalifes* ou *ſucceſſeurs* de Mahomet; pendant que les tribus du déſert propre de l'*Arabie* remontent, par une ſucceſſion non interrompue, aux temps les plus reculés. C'eſt de celles-ci ſpécialement que je vais traiter, comme appartenant de plus près à mon ſujet: c'eſt à elles que l'uſage de l'Orient approprie le nom d'*Arabes*, comme en étant la race la plus ancienne & la plus pure. On y joint en ſynonyme celui de *Bedâoui*, qui, ainſi que je l'ai obſervé, ſignifie *homme* du *déſert*; & ce ſynonyme me

paroît

paroît d'autant plus exact, que dans les anciennes langues de ces contrées, le terme *Arab* désigne proprement une *solitude*, un *désert*.

Ce n'est pas sans raison que les habitans du désert se vantent d'être la race la plus pure & la mieux conservée des peuples Arabes : jamais en effet ils n'ont été conquis ; ils ne se sont pas même mélangés en conquérant ; car les conquêtes dont on fait honneur à leur nom en général, n'appartiennent réellement qu'aux tribus de l'*Hedjâz* & de l'*Yémen :* celles de l'intérieur des terres n'émigrerent point lors de la révolution de Mahomet ; ou si elles y prirent part, ce ne fut que par quelques individus que des motifs d'ambition en détacherent : aussi le Prophete, dans son *Qôran*, traite-t-il les Arabes du désert de *rebelles*, d'*infideles ;* & le temps les a peu changés. On peut dire qu'ils ont conservé à tous égards leur indépendance & leur simplicité premieres. Ce que les plus anciennes histoires rapportent de leurs usages, de leurs mœurs, de leurs langues & même de leurs préjugés, se trouve encore presqu'en tout le même ; & si l'on y joint que cette unité de caractere conservée dans l'éloignement des temps, subsiste aussi dans l'éloignement des lieux, c'est-à-dire, que les tribus les plus distantes se ressemblent infiniment, on conviendra qu'il est curieux d'examiner les circonstances qui accompagnent un état moral si particulier.

Dans notre Europe, & sur-tout dans notre France, où nous ne voyons point de peuples errans, nous avons peine à concevoir ce qui peut déterminer des hommes à un genre de vie qui nous rebute. Nous concevons même difficilement ce que c'est qu'un *désert*, & comment un terrain a des habitans s'il est stérile, ou n'est pas mieux peuplé s'il est cultivable. J'ai éprouvé ces difficultés comme tout le monde, & , par cet-

te raiſon, je crois devoir inſiſter ſur les détails qui m'ont rendu ces faits palpables.

La vie errante & paſtorale que menent pluſieurs peuples de l'Aſie, tient à deux cauſes principales. La premiere eſt la nature du ſol, lequel ſe refuſant à la culture, force de recourir aux animaux qui ſe contentent des herbes ſauvages de la terre. Si ces herbes ſont clair-ſemées, un ſeul animal épuiſera beaucoup de terrain, & il faudra parcourir de grands eſpaces. Tel eſt le cas des Arabes dans le déſert propre de l'Arabie & dans celui de l'Afrique.

La ſeconde cauſe pourroit s'attribuer aux habitudes, puiſque le terrain eſt cultivable & même fécond en pluſieurs lieux, tels que la frontiere de Syrie, le *Diarbekr*, la *Natolie*, & la plupart des cantons fréquentés par les Kourdes & les Turkmans. Mais en analyſant ces habitudes, il m'a paru qu'elles n'étoient elles-mêmes qu'un effet de l'état politique de ces pays; en ſorte qu'il faut en rapporter la cauſe premiere au Gouvernement lui-même. Des faits journaliers viennent à l'appui de cette opinion; car toutes les fois que les hordes & les tribus errantes trouvent dans un canton la paix & la ſécurité jointes à la *ſuffiſance*, elles s'y habituent, & paſſent inſenſiblement à l'état cultivateur & ſédentaire. Dans d'autres cas, au contraire, lorſque la tyrannie du Gouvernement pouſſe à bout les habitans d'un village, les payſans déſertent leurs maiſons, ſe retirent avec leurs familles dans les montagnes, ou errent dans les plaines, avec l'attention de changer ſouvent de domicile pour n'être pas ſurpris. Souvent même il arrive que des individus, devenus voleurs pour ſe ſouſtraire aux lois ou à la tyrannie, ſe réuniſſent & forment de petits camps qui ſe maintiennent à main-armée, & deviennent, en ſe multipliant, de nouvelles hordes ou de nouvelles tribus. On peut donc dire que dans les terrains cultivables la vie errante

n'a pour cause que la dépravation du Gouvernement, & il paroît que la vie sédentaire & cultivatrice est celle à laquelle les hommes sont le plus naturellement portés.

A l'égard des Arabes, ils semblent condamnés d'une maniere spéciale à la vie vagabonde par la nature de leurs *déserts*. Pour se peindre ces déserts, que l'on se figure sous un ciel presque toujours ardent & sans nuages, des plaines immenses & à perte de vue, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, sans montagnes : quelquefois les yeux s'égarent sur un horison ras & uni comme la mer. En d'autres endroits le terrain se courbe en ondulations, ou se hérisse de rocs & de rocailles. Presque toujours également nue, la terre n'offre que des plantes ligneuses clair-semées, & des buissons épars, dont la solitude n'est que rarement troublée par des gazelles, des lievres, des sauterelles & des rats. Tel est presque tout le pays qui s'étend depuis Alep jusqu'à la mer d'Arabie, & depuis l'Egypte jusqu'au golfe Persique, dans un espace de 600 lieues de longueur sur 300 de large.

Dans cette étendue cependant il ne faut pas croire que le sol ait par-tout la même qualité; elle varie par veines & par cantons. Par exemple, sur la frontiere de Syrie, la terre est en général grasse, cultivable, même féconde: elle est encore telle sur les bords de l'Euphrate; mais en s'avançant dans l'intérieur & vers le midi, elle devient crayeuse & blanchâtre, comme sur la ligne de Damas; puis rocailleuse, comme dans le *Tîh* & l'*Hédjâz*; puis enfin, un pur sable, comme à l'orient de l'*Yémen*. Cette différence dans les qualités du sol, produit quelques nuances dans l'état des *Bedouins*. Par exemple, dans les cantons stériles, c'est-à-dire, mal garnis de plantes, les tribus sont foibles & très-distantes; tels sont le désert de Suez, celui de la mer Rouge, & la partie intérieure du grand désert,

qu'on appelle le *Nadjd* (1). Quand le sol est mieux garni, comme entre Damas & l'Euphrate, les tribus sont moins rares, moins écartées ; enfin dans les cantons cultivables tels que le Pachalic d'Alep, le Haurân, & le pays de Gaze, les champs sont nombreux & rapprochés. Dans les premiers cas, les Bedouins sont purement pasteurs, & ne vivent que du produit des troupeaux, de quelques dattes & de chair fraîche ou séchée ou soleil, que l'on réduit en farine. Dans le dernier ils ensemencent quelques terrains, & joignent le froment, l'orge & même le riz, à la chair & au laitage.

Quand on se rend compte des causes de la stérilité & de l'inculture du désert, on trouve qu'elles viennent sur-tout du défaut de fontaines, de rivieres, & en général du manque d'eau. Ce manque d'eau lui-même vient de la disposition du terrain, c'est-à-dire, qu'étant plane & privé de montagnes, les nuages glissent sur sa surfaee échauffée, comme sur l'Egypte : ils ne s'y arrêtent qu'en hiver, lorsque le froid de l'atmosphere les empêche de s'élever, & les résout en pluie. La nudité de ce terrain est aussi une cause de sécheresse, en ee que l'air qui le couvre s'échauffe plus aisément, & force les nuages de s'élever. Il est probable que l'on produiroit un changement dans le climat, si l'on plantoit tout le désert en arbres ; par exemple, en sapins.

L'effet des pluies qui tombent en hiver, est d'occasionner dans les lieux où le sol est bon, comme sur la frontiere de Syrie, une culture assez semblable à celle de l'intérieur même de cette province ; mais comme ces pluies n'établissent ni sources, ni ruisseaux durables, les habitans éprouvent l'inconvénient d'être sans eau pendant l'été. Pour y obvier, il a fallu em-

(1) Prononcez *Najd*.

ployer l'art, & conſtruire des puits, des réſervoirs & des cîternes, où l'on en amaſſe une proviſion annuelle : de tels ouvrages exigent des avances de fonds & de travail, & ſont encore expoſés à bien des risques. Le guerre peut détruire en un jour le travail de pluſieurs mois, & la reſſource de l'année. Un cas de ſéchereſſe, qui n'eſt que trop fréquent, peut faire avorter une récolte, & réduire à la diſette même de l'eau. Il eſt vrai qu'en creuſant la terre, on en trouve presque par-tout depuis ſix juſqu'à vingt pieds de profondeur; mais cette eau eſt ſaumâtre, comme dans tout le déſert d'Arabie & d'Afrique (1), ſouvent même elle tarit : alors la ſoif & la famine ſurviennent; & ſi le gouvernement ne prête pas des ſecours, les villages ſe déſertent. On ſent qu'un tel pays ne peut avoir qu'une agriculture précaire, & que ſous un régime comme celui des Turks, il eſt plus ſûr d'y vivre partout errant, que laboureur ſédentaire.

Dans les cantons où le ſol eſt rocailleux & ſablonneux, comme dans le *Tîh*, l'*Hedjaz* & le *Nadj*, ces pluies font germer les graines des plantes ſauvages, raniment les buiſſons, les renoncules, les abſinthes, les *qalis* &c., & forment dans les bas-fonds des lacunes où croiſſent des roſeaux & des herbes : alors la plaine prend un aſpect aſſez riant de verdure; c'eſt la ſaiſon de l'abondance pour les troupeaux & pour leurs maîtres; mais au retour des chaleurs, tout ſe deſſeche, & la terre, poudreuſe & griſâtre, n'offre plus que des tiges ſeches & dures comme le bois, que

(1) Cette qualité ſaline eſt ſi inhérente au ſol, qu'elle paſſe juſques dans les plantes. Toutes celles du déſert abondent en ſoude & en ſel de glauber. Il eſt remarquable que la doſe de ces ſels diminue en ſe rapprochant des montagnes, où elle finit par être preſque nulle.

ne peuvent brouter ni les chevaux, ni les bœufs, ni même les chevres. Dans cet état le désert deviendroit inhabitable, & il faudroit le quitter si la nature n'y eût attaché un animal d'un tempérament aussi dur & aussi frugal que le sol est ingrat & stérile, si elle n'y eût placé le chameau. Nul animal ne présente une analogie si marquée & si exclusive à son climat : on diroit qu'une *intention préméditée* s'est plû à régler les qualités de l'un sur celles de l'autre. Voulant que le chameau habitât un pays où il ne trouveroit que peu de nourriture, la nature a économisé la matiere dans toute sa construction. Elle ne lui a donné la plénitude des formes ni du bœuf, ni du cheval, ni de l'éléphant; mais le bornant au plus étroit nécessaire, elle lui a placé une petite tête sans oreilles, au bout d'un long cou sans chair. Elle a ôté à ses jambes & à ses cuisses tout muscle inutile à les mouvoir; enfin, elle n'a accordé à son corps desséché que les vaisseaux & les tendons nécessaires pour en lier la charpente. Elle l'a muni d'une forte mâchoire pour broyer les plus durs alimens : mais de peur qu'il n'en consommât trop, elle a rétréci son estomac, & l'a obligé à *ruminer*. Elle a garni son pied d'une masse de chair qui, glissant sur la boue, & n'étant pas propre à grimper, ne lui rend praticable qu'un sol sec, uni & sablonneux comme celui de l'Arabie : enfin, elle l'a destiné visiblement à l'esclavage, en lui refusant toutes défenses contre ses ennemis. Privé des cornes du taureau, du sabot du cheval, de la dent de l'éléphant & de la légéreté du cerf, que peut le chameau contre les attaques du lion, du tigre, ou même du loup ? Aussi, pour en conserver l'espece, la nature le cacha-t-elle au sein des vastes déserts, où la disette des végétaux n'attiroit nul gibier, & d'où la disette du gibier repoussoit les animaux voraces. Il a fallu que la verge des tyrans chassât l'homme de la terre habitable, pour que le cha-

meau perdît sa liberté. Passé à l'état domestique, il est devenu le moyen d'habitation de la terre la plus ingrate. Lui seul subvient à tous les besoins de ses maîtres. Son lait nourrit la famille Arabe, sous les diverses formes de caillé, de fromage & de beurre; souvent même on mange sa chair. On fait des chaussures & des harnois de sa peau, des vêtemens & des tentes de son poil. On transporte par son moyen de lourds fardeaux: enfin, lorsque la terre refuse le fourrage au cheval, si précieux au Bédouin, le chameau subvient par son lait à la disette, sans qu'il en coûte, pour tant d'avantages, autre chose que quelques tiges de ronces ou d'absinthes, & des noyaux de dattes pilés. Telle est l'importance du chameau pour le désert, que si on l'en retiroit, on en soustrairoit toute la population, dont il est l'unique pivot.

Voilà les circonstances dans lesquelles la nature a placé les Bédouins, pour en faire une race d'hommes singuliere au moral & au physique. Cette singularité est si tranchante, que leurs voisins, les Syriens mêmes, les regardent comme des hommes extraordinaires. Cette opinion a lieu sur-tout pour les tribus du fond du désert, telles qu'*Anazé*, *Kaibar*, *Taï* & autres, qui ne s'approchent jamais des villes. Lorsque du temps de Dâher, il en vint des cavaliers jusqu'à *Acre*, ils y firent la même sensation que feroient parmi nous des sauvages de l'Amérique. On considéroit avec surprise ces hommes plus petits, plus maigres & plus noirs qu'aucuns Bédouins connus: leurs jambes seches n'avoient que des tendons sans mollets; leur ventre étoit collé à leur dos; leurs cheveux étoient crêpés presque autant que ceux des Nègres. De leur côté, tout les étonnoit: ils ne concevoient ni comment les maisons & les minarets pouvoient se tenir debout, ni comment on osoit habiter dessous, & toujours au même endroit; mais sur-tout ils s'extasioient à la vue de la

mer, & ils ne pouvoient comprendre ce *désert d'eau*. On leur parla de mosquées, de prieres, d'ablutions; & ils demanderent ce que cela signifioit, ce que c'étoit que Moyse, Jésus-Christ & Mahomet, & pourquoi les habitans n'étant pas de tribus séparées, suivoient des Chefs opposés.

On sent que les Arabes des frontieres ne sont pas si novices; il en est même plusieurs petites tribus, qui vivant au sein du pays, comme dans la vallée de *Beqâa*, dans celle du Jourdain, & dans la Palestine, se rapprochent de la condition des paysans; mais ceux-là sont méprisés des autres qui les regardent comme des *Arabes bâtards*, & des *rayas ou esclaves des Turks*.

En général, les Bédouins sont petits, maigres & hâlés, plus cependant au sein du désert, moins sur la frontiere du pays cultivé; mais là même, toujours plus que les laboureurs du voisinage: un même camp offre aussi cette différence, & j'ai remarqué que les *Chaiks*, c'est-à-dire, les *riches* & leurs serviteurs, étoient toujours plus grands & plus charnus que le peuple. J'en ai vu qui passoient cinq pieds cinq & six pouces, pendant que la taille générale n'est que de cinq pieds deux pouces. On n'en doit attribuer la raison qu'à la nourriture, qui est plus abondante pour la premiere classe que pour la derniere (1). On peut même dire que le commun des Bédouins vit dans une misere & une famine habituelles. Il paroîtra peu croyable parmi nous, mais il n'en est pas moins vrai que la somme ordinaire des alimens de la plupart d'entre eux, ne passe pas six onces par jour: c'est sur-tout chez les tri-

---

(1) Cette cause est également sensible dans la comparaison des chameaux Arabes aux chameaux Turkmans; car ces derniers vivant dans des pays riches en fourrages, sont devenus une espece plus forte en membres, & plus charnue que les premiers.

bus du Najd & de l'Hedjâz, que l'abstinence est portée à son comble. Six ou sept dattes trempées dans du beurre-fondu, quelque peu de lait doux ou caillé, suffisent à la journée d'un homme. Il se croit heureux, s'il y joint quelques pincées de farine grossiere ou une boulette de riz. La chair est réservée aux plus grands jours de fête : & ce n'est que pour un mariage ou une mort que l'on tue un chevreau ; ce n'est qu'aux Chaiks riches & généreux qu'il appartient d'égorger de jeunes chameaux, de manger du riz cuit avec de la viande. Dans sa disette, le vulgaire toujours affamé, ne dédaigne pas les plus vils alimens : de-là l'usage où sont les Bédouins de manger des sauterelles, des rats, des lézards, & des serpens grillés sur des broussailles ; de-là leurs rapines dans les champs cultivés, & leurs vols sur les chemins ; de-là aussi leur constitution délicate, & leur corps petit & maigre, plutôt agile que vigoureux. Il y a ceci de remarquable pour un Médecin, dans leur tempérament, que leurs déperditions en tout genre, même en sueurs, sont très-foibles ; leur sang est si dépouillé de sérosité, qu'il n'y a que la grande chaleur qui puisse le maintenir dans sa fluidité. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient d'ailleurs assez sains, & que les maladies ne soient plus rares parmi eux que parmi les habitans du pays cultivé.

D'après ces faits, on ne jugera point que la frugalité des Arabes soit une vertu purement de choix, ni même de climat. Sans doute l'extrême chaleur dans laquelle ils vivent, facilite leur abstinence, en ôtant à l'estomac l'activité que le froid lui donne. Sans doute aussi l'habitude de la diete, en empêchant l'estomac de se dilater, devient un moyen de la supporter ; mais le motif principal & premier de cette habitude, est comme pour tous les autres hommes, la nécessité des circonstances où ils se trouvent, soit de la part du sol,

comme je l'ai expliqué, soit de la part de leur état social qu'il faut developper.

J'ai déjà dit que les Arabes-Bédouins étoient divisés par tribus, qui constituent autant de peuples particuliers. Chacune de ces tribus s'approprie un terrain qui forme son domaine; elles ne different à cet égard des Nations agricoles, qu'en ce que ce terrain exige une étendue plus vaste, pour fournir à la subsistance des troupeaux pendant toute l'année. Chacune de ces tribus compose un ou plusieurs camps qui sont répartis sur les pays, & qui en parcourent successivement les parties à mesure que les troupeaux les épuisent: de-là il arrive que sur un grand espace, il n'y a jamais d'habités que quelques points qui varient d'un jour à l'autre; mais comme l'espace entier est nécessaire à la subsistance annuelle de la tribu, quiconque y empiete, est censé violer la propriété; ce qui ne differe point encore de droit public des nations. Si donc une tribu ou ses sujets entrent sur un terrain étranger, ils sont traités en voleurs, en ennemis, & il y a guerre. Or, comme les tribus ont entre elles des affinités par alliance de sang ou par conventions, il s'ensuit des ligues qui rendent les guerres plus ou moins générales. La maniere d'y procéder est très simple. Le délit connu, l'on monte à cheval, l'on cherche l'ennemi, l'on se rencontre, on parlemente; souvent on se pacifie, sinon l'on s'attaque par pelotons ou par cavaliers; on s'aborde ventre à terre, la lance baissée; quelquefois on la darde, malgré sa longueur, sur l'ennemi qui fuit: rarement la victoire se dispute; le premier choc la décide; les vaincus fuient à bride abattue sur la plaine rase du désert. Ordinairement la nuit les dérobe au vainqueur. La tribu qui a du dessous leve le camp, s'éloigne à marche forcée, & cherche un asyle chez des alliés. L'ennemi satisfait pousse les troupeaux plus loin, & les fuyards reviennent à

leur domaine. Mais, du meurtre de ces combats, il reste des motifs de haine qui perpétuent les dissentions. L'intérêt de la sureté commune a dès long-tems établi chez les Arabes une loi générale, qui veut que le sang de tout homme tué soit vengé par celui de son meurtrier, c'est ce qu'on appelle le *Târ* ou *talion* : le droit en est dévolu au plus proche parent du mort. Son honneur devant tous les Arabes y est tellement compromis, que s'il néglige de prendre son *talion*, il est à jamais déshonoré. En conséquence, il épie l'occasion de se venger ; si son ennemi périt par des causes étrangeres, il ne se tient point satisfait, & sa vengeance passe sur le plus proche parent. Ces haines se transmettent comme un héritage du pere aux enfans, & ne cessent que par l'extinction de l'une des races, à moins que les familles ne s'accordent en sacrifiant le coupable, ou, en *rachetant le sang* pour un prix convenu en argent ou en troupeaux. Hors cette satisfaction, il n'y a ni paix, ni treve, ni alliance entre elles, ni même quelquefois entre les tribus réciproques : *il y a du sang entre nous*, se dit-on en toute affaire ; & ce mot est une barriere insurmontable. Les accidens s'étant multipliés par le laps des temps, il est arrivé que la plupart des tribus ont des querelles, & qu'elles vivent dans un état habituel de guerre ; ce qui, joint à leur genre de vie, fait des Bédouins un peuple militaire, sans qu'ils soient néanmoins avancés dans la pratique de cet art. La disposition de leurs camps est un *rond* assez irrégulier, formé par une seule ligne de tentes plus ou moins espacées. Ces tentes, tissues de poil de chevre ou de chameau, sont noires ou brunes, à la différence de celles des Turkmans, qui sont blanchâtres. Elles sont tendues sur trois ou cinq piquets de cinq à six pieds de hauteur seulement, ce qui leur donne un air très-écrasé ; dans le lointain, un tel camp ne paroit que comme des taches noires ; mais l'œil

perçant des Bédouins ne s'y trompe pas. Chaque tente habitée par une famille, eſt partagée par un rideau en deux portions, dont l'une n'appartient qu'aux femmes. L'eſpace vide du grand *rond* ſert à parquer chaque ſoir les troupeaux. Jamais il n'y a de retranchemens ; les ſeules gardes avancées & les patrouilles ſont des chiens; les chevaux reſtent ſellés, & prêts à monter à la premiere alarme; mais comme il n'y a ni ordre ni diſtribution, ces camps, déjà faciles à ſurprendre, ne ſeroient d'aucune défenſe en cas d'attaque : auſſi arrive-t-il chaque jour des accidens, des enlévemens de beſtiaux; & cette guerre de maraude eſt une de celles qui occupent davantage les Arabes.

Les tribus qui vivent dans le voiſinage des Turks, ont une poſition encore plus orageuſe : en effet, ces étrangers s'arrogeant, à titre de conquête, la propriété de tout le pays, ils traitent les Arabes comme des vaſſaux rebelles, ou des ennemis inquiets & dangereux. Sur ce principe, ils ne ceſſent de leur faire une guerre ſourde ou déclarée. Les Pachas ſe font une étude de profiter de toutes les occaſions de les troubler. Tantôt ils leur conteſtent un terrain qu'ils leur ont loué; tantôt ils exigent un tribut dont on n'eſt pas convenu. Si l'ambition ou l'intérêt diviſent une famille de Chaiks, ils ſecourent tour-à-tour l'un & l'autre parti, & finiſſent par les ruiner tous les deux. Souvent ils font empoiſonner ou aſſaſſiner les chefs dont ils redoutent le courage ou l'eſprit, fuſſent-ils même leurs alliés. De leur côté, les Arabes regardant les Turks comme des uſurpateurs & des traîtres, ne cherchent que les occaſions de leur nuire. Malheureuſement le fardeau tombe plus ſur les innocens que ſur les coupables : ce ſont preſque toujours les payſans qui payent les délits des gens de guerre. A la moindre alarme, on coupe leurs moiſſons, on enleve leurs troupeaux, on intercepte les communications & le commerce : les pay-

fans crient aux voleurs, & ils ont raison; mais les Bédouins réclament le droit de la guerre; & peut-être n'ont-ils pas tort. Quoi qu'il en soit, ces déprédations établissent entre les Bédouins & les habitans du pays cultivé, une mésintelligence qui les rend mutuellement ennemis.

Telle est la situation des Arabes à l'extérieur. Elle est sujette à de grandes vicissitudes, selon la bonne ou mauvaise conduite des chefs. Quelquefois une tribu foible s'éleve & s'agrandit, pendant qu'une autre, d'abord puissante, décline ou même s'anéantit; non que tous ses membres périssent, mais parce qu'ils s'incorporent à une autre; & ceci tient à la constitution intérieure des tribus. Chaque tribu est composée d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de *Chaiks* ou *Seigneurs*. Ces familles représentent assez bien les *Patriciens* de Rome, & les *Nobles* de l'Europe. L'un de ces Chaiks commande en chef à tous les autres; c'est le général de cette petite armée. Quelquefois il prend le titre d'*Emir* qui signifie *commandant* & prince. Plus il a de parens, d'enfans & d'alliés, plus il est fort & puissant. Il y joint des serviteurs qu'il s'attache d'une maniere spéciale en fournissant à tous leurs besoins. Mais en outre il se range autour de ce chef de petites familles qui, n'étant point assez fortes pour vivre indépendantes, ont besoin de protection & d'alliances. Cette réunion s'appelle *Qâbîlé* ou *Tribu*. On la distingue d'une autre par le nom de son chef, ou par celui de la famille commandante. Quand on parle de ses individus en général, on les appelle *enfans* d'un tel, quoiqu'ils ne soient pas réellement tous de son sang, & que lui-même soit un homme mort depuis long-temps. Ainsi l'on dit: *béni Temin*, *Oulâd Taï*; les enfans de *Temin* & de *Taï*. Cette façon de s'exprimer est même passée par métaphore aux noms de pays; la phrase ordinai-

re pour en désigner les habitans, est de dire *les enfans de tel lieu.* Ainsi les Arabes disent *Oulâd Masr*, les Egyptiens; *Oulâd Châm*, les Syriens; ils diroient *Oulâd Fransa*, les François; *Oulâd Mosqou*, les Russes; ce qui n'est pas sans importance pour l'histore ancienne.

Le gouvernement de cette société est tout à-la-fois républicain, aristocratique & même despotique, sans être décidément aucun de ces états. Il est républicain, parce que le peuple y a une influence premiere dans toutes les affaires, & que rien ne se fait sans un consentement de majorité. Il est aristocratique, parce que les familles des *Chaiks* ont quelques-unes des prérogatives que la force donne par-tout. Enfin il est despotique, parce que le *Chaik* principal a un pouvoir indéfini & presque absolu. Quand c'est un homme de caractere, il peut porter son autorité jusqu'à l'abus; mais dans cet abus même il est des bornes que l'état des choses rend assez étroites. En effet, si un chef commettoit une grande injustice; si, par exemple, il tuoit un Arabe, il lui seroit presque impossible d'en éviter la peine: le ressentiment de l'offensé n'auroit nul respect pour son titre; il subiroit le *talion*; & s'il ne payoit pas le sang, il seroit infailliblement assassiné; ce qui seroit facile, vu la vie simple & privée des Chaiks dans le camp. S'il fatigue ses sujets par sa dureté, ils l'abandonnent, & passent dans une autre tribu. Ses propres parens profitent de ses fautes, pour le déposer & s'établir à sa place. Il n'a point contre eux la ressource des troupes étrangeres; ses sujets communiquent entre eux trop aisément, pour qu'il puisse les diviser d'intérêt & se faire une faction subsistante. D'ailleurs comment la soudoyer, puisqu'il ne retire de la tribu aucune espece d'impôt; que la plupart de ses sujets sont bornés au plus juste nécessaire, &

qu'il eſt réduit lui-même à des propriétés aſſez médiocres & déjà chargées de groſſes dépenſes ?

En effet, c'eſt le Chaik principal qui, dans toute tribu, eſt chargé de défrayer les allans & les venans ; c'eſt lui qui reçoit les viſites des alliés & de quiconque a des affaires. Sur le prolongement de ſa tente, eſt un grand pavillon qui ſert d'hoſpice à tous les étrangers & aux paſſans. C'eſt là que ſe tiennent les aſſemblées fréquentes des Chaiks & des Notables, pour décider des campemens, des décampemens, de la paix, de la guerre, des démêlés avec les Gouverneurs turks & les villages, des procès & querelles des particuliers &c. A cette foule qui ſe ſuccede, il faut donner le café, le pain cuit ſous la cendre, le riz & quelquefois le chevreau ou le chameau rôti ; en un mot, il faut tenir table ouverte ; & il eſt d'autant plus important d'être généreux, que cette généroſité porte ſur des objets de néceſſité premiere. Le crédit & la puiſſance dépendent de là : l'Arabe affamé place avant toute vertu la libéralité qui le nourrit ; & ce préjugé n'eſt pas ſans fondement ; car l'expérience a prouvé que les *Chaiks*, avares n'étoient jamais des hommes à grandes vues : delà ce proverbe, auſſi juſte que précis : *Main ſerrée, cœur étroit.* Pour ſubvenir à ces dépenſes, le *Chaik* n'a que ſes troupeaux, quelquefois des champs enſemencés, le caſuel des pillages, avec les péages des chemins ; & tout cela eſt borné. Celui chez qui je me rendis ſur la fin de 1784, dans le pays de Gaze, paſſoit pour le plus puiſſant de ces cantons ; cependant il ne m'a pas paru que ſa dépenſe fût ſupérieure à celle d'un gros fermier ; ſon mobilier, conſiſtant en quelques peliſſes, en tapis, en armes, en chevaux & en chameaux, ne peut s'évaluer à plus de 50 mille livres ; & il faut obſerver que dans ce compte, quatre jumens de race ſont portées à 6000 liv., & chaque tête de chameau à dix louis. On ne doit donc pas, lorſqu'il s'agit des Bé-

douins, attacher nos idées ordinaires aux mots de *Prince* & de *Seigneur* : on se rapprocheroit beaucoup plus de la vérité en les comparant aux bons fermiers des pays de montagnes, dont ils ont la simplicité dans les vêtemens comme dans la vie domestique & dans les mœurs. Tel Chaik qui commande à 500 chevaux, ne dédaigne pas de seller & de brider le sien, de lui donner l'orge & la paille hachée. Dans sa tente, c'est sa femme qui fait le café, qui bat la pâte, qui fait cuire la viande. Ses filles & ses parentes lavent le linge, & vont, la cruche sur la tête & le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine : c'est précisément l'état dépeint par Homère, & par la Genèse dans l'histoire d'Abraham. Mais il faut avouer qu'on a de la peine à s'en faire une juste idée, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux.

La simplicité, ou, si l'on veut, la pauvreté du commun des Bédouins, est proportionnée à celle de leurs chefs. Tous les biens d'une famille consistent en un mobilier dont voici à-peu-près l'inventaire. Quelques chameaux mâles & femelles, des chevres, des poules, une jument & son harnois, une tente, une lance de 16 pieds de long, un sabre courbe, un fusil rouillé à pierre ou à rouet, une pipe, un moulin portatif, une marmite, un seau de cuir, une poêlette à griller le café, une natte, quelques vêtemens, un manteau de laine noire ; enfin, pour tous bijoux, quelques anneaux de verre ou d'argent que la femme porte aux jambes & aux bras. Si rien de tout cela ne manque, le ménage est riche. Ce qui manque au pauvre, & ce qu'il desire le plus est la jument : en effet, cet animal est le grand moyen de fortune ; c'est avec la jument que le Bedouin va en course contre les tribus ennemies, ou en maraude dans les campagnes & sur les chemins. La Jument est préférée au cheval, parce qu'elle ne hennit point, perce qu'elle est plus docile, & qu'elle

a du lait qui, dans l'occasion, appaise la soif & même la faim de son maître.

Ainsi restreints au plus étroit nécessaire, les Arabes ont aussi peu d'industrie que de besoins; tous leurs arts se réduisent à ourdir des tentes grossieres, à faire des nattes & du beurre. Tout leur commerce consiste à échanger des chameaux, des chevreaux, des chevaux mâles, & des laitages, contre des armes, des vêtemens, quelque peu de riz ou de blé, & contre de l'argent qu'ils enfouissent. Leurs sciences sont absolument nulles; ils n'ont aucune idée ni de l'astronomie, ni de la géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre; & rien n'est si rare, même parmi les Chaiks, que de savoir lire. Toute leur littérature consiste à réciter des contes & des histoires, dans le genre des *Mille & une nuits*. Ils ont une passion particuliere pour ces narrations; elles remplissent une grande partie de leurs loisirs, qui sont très-longs. Le soir ils s'asseyent à terre à la porte des tentes ou sous leur couvert, s'il fait froid, & là rangés en cercle autour d'un petit feu de fiente, la pipe à la bouche & les jambes croisées, ils commencent d'abord par rêver en silence, puis à l'improviste, quelqu'un débute par un *Il y avoit au temps passé*, & il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune Chaik & d'une jeune Bédouine: il raconte comment le jeune homme apperçut d'abord sa maîtresse à la dérobée, & comme il en devint éperdument amoureux; il dépeint trait par trait la jeune beauté, vante ses yeux noirs, grands & doux comme ceux d'une gazelle; son regard mélancolique & passionné; ses sourcils courbés comme deux arcs d'ébene; sa taille droite & souple comme une lance: il n'omet ni sa démarche légere comme celle d'une *jeune pouline*, ni ses paupieres noircies de *kohl*, ni ses levres peintes de bleu, ni ses ongles teints de *henné* couleur d'or, ni sa gorge semblable à un couple de grenades,

ni ses paroles douces comme le miel. Il conte le martyre du jeune amant, *qui se consume tellement de désirs & d'amour, que son corps ne donne plus d'ombre.* Enfin, après avoir détaillé ses tentatives pour voir sa maîtresse, les obstacles des parens, les enlévemens des ennemis, la captivité survenue aux deux amans, &c. il termine, à la satisfaction de l'auditoire, par les ramener unis & heureux à la tente paternelle; & chacun de payer à son éloquence le *ma cha allah* (1) qu'il a mérité. Les Bédouins ont aussi des chansons d'amour, qui ont plus de naturel & de sentiment que celles des Turks & des habitans des villes; sans doute parce que ceux-là ayant des mœurs chastes, connoissent l'amour; pendant que ceux-ci, livrés à la débauche, ne connoissent que la jouissance.

En considérant que la condition des Bédouins, surtout dans l'intérieur du désert, ressemble à beaucoup d'égards à celle des sauvages de l'Amérique, je me suis quelquefois demandé pourquoi ils n'avoient point la même férocité; pourquoi éprouvant de grandes disettes, l'usage de la chair humaine étoit inoui parmi eux; pourquoi, en un mot, leurs mœurs sont plus douces & plus sociables. Voici les raisons que me donne l'analyse des faits.

Il sembleroit d'abord que l'Amérique étant riche en pâturages, en lacs & en forêts, ses habitans dussent avoir plus de facilité pour la vie pastorale que pour toute autre. Mais si l'on observe que ces forêts, en offrant un refuge aisé aux animaux, les soustrayent au pouvoir de l'homme, on jugera que le sauvage a été conduit par la nature du sol, à être chasseur, & non pasteur. Dans cet état, toutes ses habitudes ont

---

(1) Exclamation d'éloge, comme si l'on disoit, *admirablement bien.*

concouru à lui donner un caractere violent. Les grandes fatigues de la chasse ont endurci son corps; les faims extrêmes, suivies tout-à-coup de l'abondance du gibier, l'ont rendu vorace. L'habitude de verser le sang & de déchirer sa proie, l'a familiarisé avec le meurtre & avec le spectacle de la douleur. Si la faim l'a persécuté, il a desiré la chair; & trouvant à sa portée celle de son semblable, il a dû en manger; il a pu se résoudre à le tuer pour s'en repaître. La premiere épreuve faite, il s'en est fait une habitude; il est devenu anthropophage, sanguinaire, atroce, & son ame a pris l'insensibilité de tous ses organes.

La position de l'Arabe est bien différente. Jetté sur de vastes plaines, sans eau, sans forêts, il n'a pu, faute de gibier & de poisson, être chasseur ou pêcheur. Le chameau a déterminé sa vie au genre pastoral, & tout son caractere s'en est composé. Trouvant sous sa main une nourriture légere, mais suffisante & constante, il a pris l'habitude de la frugalité; content de son lait & de ses dattes, il n'a point desiré la chair, il n'a point versé le sang: ses mains ne se sont point accoutumées au meurtre, ni ses oreilles aux cris de la douleur: il a conservé un cœur humain & sensible.

Lorsque ce sauvage pasteur connut l'usage du cheval, son état changea un peu de forme. La facilité de parcourir rapidement de grands espaces, le rendit vagabond: il étoit avide par disette, il devint voleur par cupidité; & tel est resté son caractere. Pillard plutôt que guerrier, l'Arabe n'a point un courage sanguinaire; il n'attaque que pour dépouiller; & si on lui résiste, il ne juge pas qu'un peu de butin vaille la peine de se faire tuer. Il faut verser son sang pour l'irriter; mais alors on le trouve aussi opiniâtre à se venger, qu'il a été prudent à se compromettre.

On a souvent reproché aux Arabes cet esprit de ra-

pine; mais, ſans vouloir l'excuſer, on ne fait point aſſez d'attention qu'il n'a lieu que pour l'étranger réputé ennemi, & que par conſéquent il eſt fondé ſur le droit public de la plupart des peuples. Quant à l'intérieur de leur ſociété, il y regne une bonne foi, un déſintéreſſement, une générosité qui feroient honneur aux hommes les plus civiliſés. Quoi de plus noble que ce droit d'aſyle établi chez toutes les tribus ? Un étranger, un ennemi même, a-t-il touché la tente du Bédouin, ſa perſonne devient, pour ainſi dire, inviolable. Ce ſeroit une lâcheté, une honte éternelle, de ſatisfaire même une juſte vengeance aux dépens de l'hoſpitalité. Le Bedouin a-t-il conſenti à *manger le pain & le ſel* avec ſon hôte: rien au monde ne peut le lui faire trahir. La puiſſance du Sultan ne ſeroit pas capable de retirer un réfugié (1) d'une tribu, à moins de l'exterminer toute entiere. Ce Bédouin, ſi avide hors de ſon camp, n'y a pas plutôt remis le pied, qu'il devient libéral & généreux. Quelque peu qu'il ait, il eſt toujours prêt à le partager. Il a même la délicateſſe de ne pas attendre qu'on le lui demande, il prend ſon repas, il affecte de s'aſſeoir à la porte de ſa tente, afin d'inviter les paſſans; ſa générosité eſt ſi vraie, qu'il ne la regarde pas comme un mérite, mais comme un devoir : auſſi prend-il ſur le bien des autres, le droit qu'il leur donne ſur le ſien. A voir la maniere dont en uſent les Arabes entre eux, on croiroit qu'ils vivent en communauté de biens. Cependant ils connoiſſent la propriété; mais elle n'a point chez eux cette dureté que l'extenſion des faux beſoins du luxe lui a donnée chez les peuples agricoles. On pourra dire qu'ils doivent cette modération à l'impoſſibilité de multiplier

(1) Les Arabes font une diſtinction de leurs hôtes, en hôte *moſtadjir*, ou *implorant protection*; & en hôte *matnoub*, ou *qui plante ſa tente au rang des autres*, c'eſt-à-dire, qui ſe naturaliſe.

beaucoup leurs jouissances ; mais si les vertus de la foule des hommes ne sont dues qu'à la nécessité des circonstances, peut-être les Arabes n'en sont-ils pas moins dignes d'estime : ils sont du moins heureux que cette nécessité établisse chez eux un état de choses qui a paru aux plus sages Législateurs la perfection de la police, je veux dire une sorte d'égalité ou de rapprochement dans le partage des biens, & l'ordre des conditions. Privés d'une multitude de jouissances que la nature a prodiguées à d'autres pays, ils ont moins de moyens de se corrompre & de s'avilir. Il est moins facile à leurs Chaiks de se former une faction qui asservisse & appauvrisse la masse de la nation. Chaque individu pouvant se suffire à lui-même, en garde mieux son caractere, son indépendance ; & la pauvreté particuliere devient la cause & le garant de la liberté publique.

Cette liberté s'étend jusques sur les choses de religion : il y a cette différence remarquable entre les Arabes des villes & ceux du désert, que pendant que les premiers portent le double joug du despotisme politique & du despotisme religieux, ceux-là vivent dans une franchise absolue de l'un & de l'autre : il est vrai que sur les frontieres des Turks, les Bedouins gardent par politique des apparences Musulmanes ; mais elles sont si peu rigoureuses, & leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent généralement pour des infidèles, sans loi & sans prophetes. Ils disent même assez volontiers que la religion de Mahomet n'a point été faite pour eux : „ Car, ajoutent-ils, comment faire des ablutions, „ puisque nous n'avons point d'eau ? Comment faire „ des aumônes, puisque nous ne sommes pas riches ? „ Pourquoi jeûner le Ramadan, puisque nous jeûnons „ toute l'année ? Et pourquoi aller à la Mekke, si Dieu „ est par-tout ? „ Du reste, chacun agit & pense comme il veut, & il regne chez eux la plus parfaite to-